

Revue de l'Association

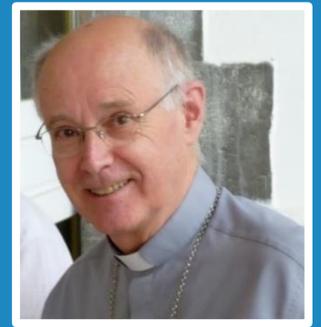
des anciens élèves, professeurs, animateurs et amis de

LA MAÎTRISE - L'Éscale

de Besançon

Mgr Gérard DAUCOURT

Évêque émérite
ancien évêque de Troyes, Langres
et Nanterre



*« J'entends des pas, de petits pas
mais qui ne s'arrêtent pas.*

Écoute... le matin vient »

(Pasteur Michel Wagner ...sur une citation d'Isaïe)



*Alors leurs yeux s'ouvrirent
et ils le reconnurent
...mais il avait disparu*

*Ils se levèrent aussitôt
et retournèrent à Jérusalem*

Luc 24, 31-33

*Que savons-nous de Toi
sinon cette braise
en notre cœur
qui vient défaire
nos pesanteurs
pour nous ouvrir
à l'élan de croire
que tout n'a pas été dit
puisque tu es cette parole
où la vie s'écrit
sur la non-envie ?...
Tu portais Dieu
dans tes yeux
ils ont dit
que tu blasphémais
Tu portais l'humain
au creux de tes mains
ils ont demandé :
n'est-ce pas le fils
du charpentier ?
Tu portais la vie
dans ton corps d'homme
ils ont cherché
comment te faire mourir
Tu portais le souffle
dans ta parole
ils se sont demandé
au nom de qui tu parlais
entre eux et toi
il y a toujours eu
cette faille du malentendu...*

Francine CARRILLO
A fleur de visage Éditions Ouverture 2005

*« Élargis
l'espace de ta tente »*

(Isaïe 54,2)



Suzanne
CAPDEVIELLE
Sculptrice céramiste

Nature oblige

Argile de grès émaillée,
parfois enfumée

Sans s'égarer,
elle perce la nuit...

« Il ne s'agit pas de sacraliser l'animal
ou de le totémiser, mais de lui reconnaître
une valeur pour lui-même,
indépendante de ce que l'homme peut en faire »

(P. Olivier Jelen)

Édito



« Notre Dieu
a fait briller nos yeux... »

Esdras (9,8)

SOMMAIRE

Temps présent	pp. 3-7
♦ Adrien Candiard – <i>Avant l'Apocalypse</i>	
Thème	pp.8-10
♦ Michel Wackenheim : <i>Regard sur la réforme de l'Église catholique</i>	
Vie de l'association	pp. 11
♦ Un élan retrouvé.....	
Conférence 2024	pp. 12-14
♦ Mgr Gérard Daucourt ♦ Andrieu et Masson <i>Fragment d'une vie d'évêque</i>	
Jubilé 2024	pp. 15-16
♦ De Diamant : <i>Paul Chabod</i>	
Conférence 2023	p. 17-25
♦ Mgr P. GUENELEY et Dr. J. GIRARDIER <i>La Fin de vie aujourd'hui</i>	
Retrouvailles 2023	pp.26-29
♦ Album et courrier des absents	
Solidarité <i>Escale Jeunes</i>	pp. 30-31
♦ Les années se suivent, mais ne se ressemblent pas...	
Solidarité <i>Mananjary</i>	pp.32-39
♦ HSA Inauguration, l'Avant et l'Après...	
Passage	pp. 40-44
♦ Louis BERGER, Ernest BONDY, Jean-Joseph POURCHET	
Mémoire	pp. 45-49
♦ P. Rudi Popp : <i>Blaise Pascal : 400 ans</i>	
Écrits	pp. 50-59
♦ Michel Barlow : <i>Je rêve d'une Église...</i>	
♦ Jean Bobin : <i>Le tympan du cœur (Camille Claudel)</i>	
♦ Michel Pastoureau : <i>Le Bleu, la couleur qui...</i>	
♦ Paul Martin : <i>Jehan Alain et la Franche-Comté</i>	
♦ Jean-Marie Baertschi : <i>Poèmes : Instants saisis de ma vie</i>	

Espérance de l'aube

Nous sommes si engoncés
dans nos certitudes
et dans nos insouciances
- les moteurs du monde tournent
toujours malgré les hoquets -
si sûrs de notre capacité à affronter
les aléas des Temps
que nous restons sourds
aux paroles des Cassandre
alertant que "la maison brûle"...

*Quand les uns agonisent,
d'autres regardent ailleurs*

*Quels "mystères cachés"
vont-ils nous être ainsi révélés ?
Quelle apocalypse ?*

Par-delà le bruit des cris
et des alarmes
qui résonnent en écho,
il est urgent que nous tendions l'oreille
pour percevoir, dans le silence
de la nuit, tel un souffle fragile,
les soupirs de la petite Espérance.

*Quelle réponse à la clameur
des pauvres et au fracas des armes,
si ce n'est l'acceptation
d'une révolution annoncée
des gouvernances de notre terre ?*

*Conversion douloureuse,
pari porteur de risque mais lucide,
chemins de ronces et de rocailles,
mais promesse d'horizons redessinés
découvrant de nouvelles rives
hospitalières aux hommes de demain.*

Relire les poètes, prophètes oubliés,
phares sans âge
de nos vies voyageuses,
et, au terme des nuits de nos hivers,
marcher, audacieux et confiants,
avec le "danseur" des Illuminations,
jusqu'en haut de la route
pour enfin, près d'un bois de lauriers,
« embrasser l'aube d'été »

Jean-Marie Gautherot

Couverture

♦ ARCADAS

La rencontre d'Emmaüs

La table
après la disparition
du Ressuscité
et le départ précipité
des disciples pour Jérusalem

♦ Texte

Francine Carillo

Théologienne suisse,
écrivaine et poète
Études de théologie
à Genève puis Tübingen
A collaboré
au Centre protestant d'Études
et à l'Atelier œcuménique
de Théologie

A notamment publié

Vers l'Inépuisable
et *Le Plus-que-Vivant*
Labor et Fides 2003 et 2009

A fleur de Visage
Le Sable de l'instant
Ed. Ouverture 2005 et 2011

♦ 4ème de couverture

Texte de
Francine CARILLO
A fleur de visage
Ed. Ouverture 2005

♦ Ci-dessous

Isabelle G.
Céramique
Création





Adrien CANDIARD

« Quelques mots avant l'Apocalypse... »

Lecture pour temps de crise

*Professionnellement,
je n'ai pas trop à m'en faire.
Frère prêcheur,
prêtre catholique, je n'ignore
évidemment pas les crises
que traverse l'Église,
ni son déclin numérique
apparemment irrésistible
en Occident.
Mais ne nous a-t-on pas
inlassablement répété
que les religions
prospèrent sur les désastres,
sur le malheur,
sur l'inexplicable ?
Je n'ai donc guère
de souci à me faire. S'il est vrai,
comme on l'entend partout,
que la foi a toujours fait
bon ménage avec l'ignorance,
que l'Église a su utiliser
les peurs, qu'elle a fait son miel
et ses choux gras
de la décomposition de l'Empire
romain ou des angoisses
de la Peste noire, qu'elle a su
mettre à profit les tremblements
de terre ou les orages de grêle
pour culpabiliser les foules
et les tenir à sa merci,
en expliquant les catastrophes
comme la punition divine
des péchés des hommes,
alors je n'ai clairement,
sur le plan professionnel,
aucun souci à me faire :
voici venir des temps favorables
pour mes petites affaires ;
voici venir des temps difficiles
pour le monde.*

Pour le reste, malgré un tempérament foncièrement optimiste, j'ai peut-être quelques raisons d'être inquiet.

Enfant de la tranquille Europe, arrivé à l'âge de raison quand le mur de Berlin s'effondrait, et avec lui le risque palpable de destruction nucléaire de l'humanité qui avait pu terrifier la génération de mes parents, je n'avais pas forcément le sentiment de grandir dans un univers apaisé : on y parlait sans cesse de crise économique, de chômage, de montée du racisme.

Un temps heureusement révolu ?

La société avait ses fractures, ses violences, ses fragilités. Mais au moins, il était évident, pour moi, pour tous ceux qui m'entouraient, que nous avions passé un palier qui nous mettait à l'abri des maux incompréhensibles du passé : la guerre, la famine, les épidémies n'avaient certes pas tout à fait disparu de la planète, mais elles ne se montraient plus que dans des régions éloignées, à l'état de reliques provisoires d'un temps heureusement révolu, où l'humanité ne savait décidément pas s'y prendre, d'une histoire qu'on pouvait bien regarder avec un brin de condescendance.

Certains alertaient déjà sur les conséquences de notre mode de vie sur le climat, mais les prévisions qu'ils esquissaient paraissaient concerner un avenir si lointain qu'elles ne méritaient qu'une attention distraite, face aux solides questions du présent.

Avec un peu de rationalité scientifique qui manquait tant à nos ancêtres, nous avons trouvé les moyens de faire disparaître les malheurs d'autrefois



et nous saurions bien faire face à ceux qui se présenteraient.

Un monde rassurant s'est effondré

C'est précisément ce monde-là, solide et rassurant, qui s'est effondré en l'espace de quelques années à peine, sous les coups de boutoir d'improbables spectres moyenâgeux qu'on croyait exorcisés pour toujours.

Je n'ai pas besoin de longs discours pour rappeler que les fléaux de l'humanité, les cavaliers de l'Apocalypse, frustrés par quelques décennies de relative inactivité, cavalent plus joyeusement que jamais sur l'ensemble de la planète.

Alors que nous étions fiers d'avoir remporté, grâce à notre médecine, d'ailleurs effectivement remarquable, l'interminable bataille que menaient contre nous depuis des millénaires germes et microbes, notre monde tout entier s'est trouvé frappé d'une immobilité sidérante, pour s'efforcer de réduire les effets meurtriers d'un virus aussi nouveau que fulgurant.

A peine semblions-nous avoir trouvé le moyen de nous accommoder au mieux de ses multiples variants que la guerre s'imposait à notre attention, dans sa version la plus grandiose, la plus brutale, celle qui flirte avec le conflit mondial et fait planer la menace de la destruction nucléaire totale.

En attendant ces joyeuses perspectives, les pénuries d'énergie et même de biens alimentaires commencent à se faire sentir jusque dans nos sociétés d'abondance, et paraissent bien décidées à y rester durablement, évoquant les fantômes des grands krachs économiques qu'on espérait définitivement évanouis.

Face à l'une ou l'autre crise, nous voudrions croire que ce ne sont là que des parenthèses, de brefs intermèdes d'instabilité avant que nous soit rendu notre monde d'avant, celui du progrès et de la sécurité.

Mais un été de sécheresse record, où l'on manque d'eau en Normandie ou aux Pays-Bas, où la source de la Tamise est à sec, où des dizaines de milliers d'hectares de forêt s'envolent en fumée, vient nous rappeler que nous ne vivons que les prémices des conséquences d'un changement climatique dont nous pensions naïvement, il y a peu, qu'il serait sans doute fatal aux ours blancs, mais qu'il épargnerait nos latitudes tempérées.

Nous commençons à comprendre : les crues meurtrières succèdent aux brasiers, les glaciers fondent et font s'écrouler les montagnes, les rendements agricoles chutent, les territoires côtiers sont engloutis, des pays entiers deviennent des déserts, des tensions autour des ressources en eau et en nourriture font craindre les conflits les plus impitoyables, ceux où l'on lutte pour sa survie. Bref, nous pressentons tous que nous n'en avons pas fini avec les catastrophes. Le monde est devenu imprévisible et inquiétant.

L'irruption du tragique dans notre monde

Le mot de crise semble trop faible, tant nous l'avons employé en des époques où nous n'avions aucune idée de ce qu'il signifiait. Jouant avec mes jeunes nièces en vacances, je me mets un instant à l'école de leur insouciance joyeuse ; mais sitôt la partie de cache-cache achevée, dans le jardin de leur grand-mère jauni par la sécheresse, je ne peux m'empêcher de penser avec inquiétude, non pas au monde dont elles hériteront adultes, mais bien à celui où elles grandissent dès à présent, pressentant que ce ne sera pas tout à fait le même que celui où j'ai eu la chance d'apprendre à faire du vélo.

Etre chrétien ou religieux ne suffit pas à effacer mon inquiétude devant cette irruption somme toute assez soudaine du tragique dans notre monde, ou du moins dans mon univers.

Je n'attends évidemment pas de Dieu de solutions magiques à ces difficultés dont nous sommes, pour une bonne part au moins, collectivement responsables. Pour autant, je n'ignore pas que la foi chrétienne ne nous laisse pas tout à fait démunis face à ces catastrophes accumulées, et qu'elle nous propose au contraire des ressources certainement sous-estimées et bien peu prises en compte par les croyants eux-mêmes.

« Apocalypse » biblique : un genre littéraire déroutant

Il est vrai que [ces ressources] ont quelque chose d'un peu étonnant à première vue.

La Bible a ainsi développé un genre littéraire précisément pour les temps de crise, qu'on appelle le genre « apocalyptique », d'un mot grec qui signifie « révélation » - car il s'agit pour les auteurs de ces écrits de révéler les mystères cachés sous les apparences des événements du monde.

Le mot peut faire peur, et les textes apocalyptiques plus encore. Si pourtant ils sont une lecture pour temps de crise, alors peut-être est-il plus que jamais le temps de les lire.

Dans toute la Bible...

Ce genre littéraire, apparu dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, est souvent déroutant : c'est à travers des images généralement grandioses, cosmiques, parfois traversées de monstres bizarres et de considérations numériques incompréhensibles qu'ils prétendent livrer le secret, la clef des crises que connaît l'histoire des hommes.

Des textes apocalyptiques, on en trouve dans toute la Bible : dans les livres les plus tardifs de l'Ancien Testament, comme celui de Daniel, et dans bien des livres du Nouveau, à commencer naturellement par le dernier de la Bible chrétienne, à l'interprétation notoirement difficile, qui apparaît comme un sommet du genre, au point qu'on le désigne comme « le livre de l'Apocalypse ».

Mais on en trouve également des expressions dans les quatre évangiles, ces récits de la vie du Christ, qui les donnent à entendre de la bouche même de Jésus, et nous en rapportent un long discours clairement apocalyptique, tant il en reprend les thèmes : l'attente impatiente de la fin du monde, une vision historique aux dimensions de l'univers, l'annonce de catastrophes, une ambiance dramatique.



Le chapitre 13 de l'évangile de Marc

L'évangile de Marc, sans doute le plus ancien des quatre, y consacre l'ensemble de son chapitre 13. C'est le seul véritable discours de Jésus que Marc, au style sobre et ramassé, ait jugé nécessaire de nous transmettre : dans toute autre circonstance, une phrase ou deux du Maître semblaient suffisantes, mais il fallait nécessairement garder une mémoire plus précise, plus complète, de l'enseignement du Christ relatif à la fin des temps. Les autres évangélistes reprendront ce discours, y ajoutant des détails, mais Marc s'efforce d'aller toujours à l'essentiel.

Jésus, monté à Jérusalem pour la fête de la Pâque, a été accueilli joyeusement par la foule à son entrée dans la ville quelques jours plus tôt, mais la tension avec les autorités religieuses et politiques de son temps est à son comble.

Son enseignement dans la Ville sainte est marqué par un sentiment d'urgence : dans quelques jours à peine, il le sait, il sera arrêté, torturé, mis à mort. Il n'y a plus de temps à perdre. La croix étend déjà son ombre tragique sur la Bonne Nouvelle, dont le monde a plus besoin que jamais.

Dans le Temple, ses ennemis viennent tenter de le prendre au piège, l'interrogeant sur l'impôt dû à César, la possibilité de la résurrection ou le plus grand des commandements, accumulant polémique sur polémique.

Jésus répond, sans se laisser déstabiliser, mais déjà son regard porte ailleurs : il invite ses disciples à prêter leur attention à l'offrande que dépose une pauvre veuve. C'est, ce jour-là, ce qu'il y a de plus important à voir.

Mais les disciples ne se laissent pas si facilement instruire, et préfèrent s'attarder sur un spectacle plus imposant :

Comme il s'en allait hors du Temple, un des disciples lui dit : « *Maître, regarde, quelles belles pierres, quelles constructions !* » Et Jésus lui dit : « *Tu vois ces grandes constructions ? Il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit jetée bas.* »

Cette sentence étrange annonçant la destruction du Temple, ou au moins proclamant sa fragilité – comme toute chose en ce monde destinée à passer – marque les disciples. Assis avec Jésus au mont des Oliviers, en face du Temple

continuant à admirer la majesté du sanctuaire ainsi condamné, quatre d'entre eux, parmi les plus proches, les quatre premiers appelés, deux paires de frères, André et Pierre, Jacques et Jean, tous quatre pêcheurs sur la mer de Galilée invités un matin à quitter leurs filets, interrogent Jésus sur cette parole énigmatique et inquiétante au sujet du Temple :

« Dis-nous quand cela aura lieu et quel sera le signe que tout cela va finir ? »

Question légitime, nécessaire, face à une si néfaste prédiction. Mais Jésus, comme à l'ordinaire, ne répond pas vraiment. Au lieu d'entrer dans les détails, il élargit le propos. Le signe que « tout cela » va finir ? Jésus fait mine de comprendre qu'on parle non du Temple mais de l'univers ; que « tout cela », c'est tout « tout » tout court, c'est le monde entier. Et voilà qu'il délivre à ses quatre disciples un long discours apocalyptique où, du Temple qui était le sujet initial de leur demande, il ne sera plus question.

Un long discours apocalyptique

« Alors Jésus se mit à leur dire : « Prenez garde qu'on ne vous abuse. Il en viendra beaucoup sous mon nom qui diront : "C'est moi", et ils abuseront bien des gens.

Lorsque vous entendrez parler de guerres et de rumeurs de guerres, ne vous alarmez pas : il faut que cela arrive, mais ce ne sera pas encore la fin. On se dressera, en effet, nation contre nation et royaume contre royaume. Il y aura par endroits des tremblements de terre, il y aura des famines. Ce sera le commencement des douleurs de l'enfantement.

Soyez sur vos gardes. On vous livrera aux sanhédryns, vous serez battus de verges dans les synagogues et vous comparâtes devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour rendre témoignage en face d'eux.

Il faut d'abord que l'Évangile soit proclamé à toutes les nations. Et quand on vous emmènera pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné sur le moment : car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint.

Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous

à cause de mon nom, mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé. » (13, 5-13)

La « tribulation »

Après cette annonce des premières douleurs de l'enfantement, qui passeront par des guerres, des tremblements de terre et des famines, mais aussi pour les chrétiens par des persécutions terribles, Jésus décrit un événement mystérieux, mais redoutable, qui semble devoir s'abattre sur la Judée, qu'on désignera par le mot, rare en français, de « tribulation » !

« Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation installée là où elle ne doit pas être (que le lecteur comprenne !), alors que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas pour rentrer dans sa maison et prendre ses affaires ; et que celui qui sera aux champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau !

Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que cela ne tombe pas en hiver. Car en ces jours-là il y aura une tribulation telle qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement de la création qu'a créée Dieu jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura jamais plus.

Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul n'aurait eu la vie sauve ; mais à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours. Alors si quelqu'un vous dit : "Voici : le Christ est ici !", "Voici : il est là !", n'en croyez rien. Il surgira, en effet, des faux Christs et des faux prophètes qui opéreront des signes et des prodiges pour abuser, s'il était possible, les élus. Pour vous, soyez en garde : je vous ai prévenus de tout. » (14-23)

Cet événement inconnu, qui s'accompagnera de la venue de faux prophètes, prendra alors des dimensions cosmiques, annonciatrices de la fin :

« Mais en ces jours-là, après cette tribulation, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles se mettront à tomber du ciel et les puis-

sances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant dans des nuées avec grande puissance et gloire. Et alors il enverra les anges pour rassembler ses élus, des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel. » (24-27)

A cette annonce grandiose du retour du Fils de l'Homme, Jésus ajoute, bien dans sa manière, deux petites paraboles.

La première est agricole, champêtre, fruitière :

« Du figuier apprenez cette parabole. Dès que sa ramure devient flexible et que ses feuilles poussent, vous comprenez que l'été est proche. Ainsi vous, lorsque vous verrez cela arriver, comprenez qu'il est proche, aux portes.

En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Quant à la date de ce jour, ou à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne que le Père. » (28-32)

Puis Jésus conclut par une seconde parabole, appelant ses disciples à la vigilance :

« Soyez sur vos gardes, car vous ne savez pas quand ce sera le moment. Il en sera comme d'un homme parti en voyage : il a quitté sa maison, donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun sa tâche, et au portier il a recommandé de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison va venir, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin, de peur que, venant à l'improviste, il ne vous trouve endormis. Et ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : veillez ! » (33-37)

Retrouver dans ce monde un soupçon d'espérance

Cette longue page d'Évangile mériterait d'amples commentaires, tant elle est riche d'allusions et de citations ; elle emprunte plusieurs images au livre de Daniel, un livre assez tardif de l'Ancien Testament attribué au prophète du même nom, aux nombreux accents apocalyptiques ; c'est notamment à une vision de ce livre que Jésus emprunte cette appellation messianique mystérieuse par laquelle il se désigne lui-même tout au long de son enseignement, « le Fils de l'Homme » : une manière de se présenter comme l'envoyé de Dieu, celui qu'on appelle le Messie.



Je n'ai cependant pas l'ambition de proposer, [ici] un commentaire exhaustif qui irait solliciter les correspondances, débusquer les structures littéraires et chercher les harmoniques bibliques portées par chaque mot. Cela a déjà été fait par des biblistes bien plus compétents que moi.

Mon projet est plus modeste : proposer simplement de lire ce discours de Jésus. Car curieusement, alors que nous devrions dresser l'oreille quand Jésus parle de guerres, d'épidémies, de famine et de catastrophes naturelles, alors que nous avons plus que jamais besoin d'aide et de sens, nous préférons, le plus souvent, sauter la page et aller chercher dans l'Évangile des versets plus ensoleillés.

Il est vrai que le discours apocalyptique n'a, à première vue, rien de réjouissant ; mais reconnaissons-le, notre actualité ne l'est guère non plus. Et tout le paradoxe de la Bonne Nouvelle, c'est qu'il nous faut peut-être accepter de parler un peu de la fin du monde pour retrouver, dans ce monde même, un soupçon d'espérance.

De la croyance à la science

Il n'est guère d'époque où personne ne se soit cru contemporain de la fin des temps. Il est clair que tous ceux qui ont, jusqu'à présent, annoncé l'imminence de la fin du monde se sont toujours trompés. Même ceux qui avaient, en apparence, le plus de bonnes raisons d'y croire... ont eu tout faux. Le calcul des probabilités n'est guère favorable aux prophètes de l'Apocalypse.

Le développement des connaissances scientifiques, rendant moins merveilleux nombre de phénomènes, a produit un désenchantement du monde qui a fait heureusement sortir les catastrophes naturelles du rayon des manifestations surnaturelles de la puissance divine.

La tectonique des plaques a dépouillé Dieu d'une bonne partie de l'arsenal qui pouvait nous tenir en respect, ce dont on devrait se réjouir, car cela le faisait davantage ressembler à Jupiter agitant son foudre qu'au Dieu de Jésus Christ.

Mais ce désarmement s'est accompagné d'un curieux renversement. Quand un terrible tremblement de terre détruit la ville de Lisbonne, le jour de la Toussaint 1755, tous les ingrédients devaient être réunis pour amener les gens, comme par le passé, à demander pardon à Dieu pour leurs nombreuses fautes : l'intensité du

séisme, suivi par un tsunami de grande ampleur et de nombreux incendies, le nombre incroyablement élevé de victimes (peut-être jusqu'à cent mille morts), qui plus est le jour d'une solennité religieuse, tout invitait à voir dans la catastrophe le signe évident du courroux divin. En ce siècle des Lumières, pourtant, on va plutôt s'efforcer de rechercher une explication scientifique satisfaisante au phénomène.

Commencent alors les études qui conduiront à la sismographie moderne : bien plus qu'un retour à Dieu, c'est un dépassement des explications théologiques qui se produit. Dieu n'est pas pour autant oublié, mais au lieu du fauteuil du terrible juge, il occupe désormais la sellette de l'accusé : s'il laisse se produire de telles catastrophes, comment peut-on affirmer qu'il est bon ? N'est-ce pas au contraire la preuve de sa méchanceté, ou plus probablement encore de son inexistence ?...

L'accomplissement vers lequel tend toute l'histoire humaine

Si l'on veut bien admettre que Jésus ne dit pas n'importe quoi, il faut sans doute comprendre sa remarque sur l'ignorance du jour et de l'heure, non comme une façon d'annuler tout ce qu'il vient de dire, mais bien comme une indication précieuse : la Bible n'est pas la page « Jeux » du *Journal de Mickey*, et il ne faut pas traiter le discours apocalyptique comme une gigantesque énigme à déchiffrer, l'annonce voilée d'événements à venir qu'il s'agirait d'identifier avec sagacité...

La fin des temps est-elle pour demain, pour la semaine prochaine, ou devons-nous encore attendre quelques millions d'années ? Je l'ignore, et tout le monde l'ignore : ce n'est donc pas la question.

Ce que je sais, en revanche, c'est que la fin est déjà là comme principe qui agit au cœur de notre histoire, laquelle ne se déroule pas tout à fait à l'aveugle. La fin est présente tout au long de l'histoire comme le but vers lequel elle tend.



Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans le grec de l'Évangile, Jésus n'emploie pas, pour désigner la « fin », le mot *eschaton* (ἔσχατον), qui renvoie aux derniers temps et a donné notre « eschatologie », mais plutôt le mot *telos* (τέλος), qui a, comme notre mot français, un double sens : à la fois terme, conclusion, et but, accomplissement, finalité. La fin dont parle Jésus n'est pas le moment où tout s'arrêtera, mais au contraire cet achèvement vers lequel tend toute l'histoire humaine.

Quitte à assommer le lecteur avec des mots grecs, sans doute est-ce le moment de rappeler que le terme « apocalypse », avant de désigner pour nous la fin des temps ou, par métaphore, toute situation sans issue, signifie originellement « dévoilement », « révélation » - c'est-à-dire une manière de donner à voir ce principe agissant, cette fin déjà à l'œuvre dans l'histoire...

Un discours apocalyptique n'est donc pas un rébus à déchiffrer, mais un sens à accueillir...

Un sens à accueillir

Si ce discours de Jésus nous révèle le sens de l'histoire, alors cette dernière est particulièrement sombre.

Les différentes pensées qui en ont, depuis les Lumières, proposé des philosophies nous avaient plutôt habitués à la comprendre comme une forme de progrès, sans doute discontinu, susceptible de défaites provisoires et de retours en arrière, mais marchant néanmoins d'un pas aussi résolu qu'inexorable vers le bien, vers l'abondance, vers le triomphe de la science, vers la démocratie, vers la société sans classe ou l'abolition des dominations...

Malheureusement, Jésus ne nous promet pas cela du tout. Il envisage bien, c'est vrai, la diffusion de l'Évangile, « proclamé à toutes les nations », mais il n'en attend nullement les fruits que nous semblerions en droit d'espérer de cette évangélisation du monde.

Elle s'accompagnera au contraire, d'après lui, de persécutions d'une grande violence, divisant les familles même, dans un contexte de conflits, de tremblements de terre et de famines, où les faux prophètes pulluleront.

Est-ce donc bien la peine d'annoncer une Bonne Nouvelle qui produit des effets pareils ?

Comment, d'ailleurs, expliquer ce paradoxe ? L'annonce de l'amour de Dieu au monde ne devrait-elle pas le rendre meilleur ?

Une « révélation »

En réalité, cette annonce agit comme une révélation – ou, si on préfère, une apocalypse – de ce qui se passe dans le cœur de chacun. L'amour ne provoque pas toujours l'amour ; il peut au contraire provoquer le rejet, le mépris, la haine.

L'amour nous oblige à choisir. Il nous contraint à répondre, par la gratitude ou le rejet, et il n'est pas si facile qu'on le croit d'accepter d'être aimé. Nous désirons tous l'être, bien sûr, et pourtant rien n'est plus déstabilisant que de se savoir aimé.

L'amour dont on est aimé nous met en crise, au sens où il nous place devant un choix imprévu et nécessaire qui nous fait un instant perdre pied.

L'évangélisation du monde, ce n'est pas l'expansion du club des chrétiens qui recruterait de nouveaux membres ; c'est l'annonce, à temps et à contretemps, de l'amour de Dieu pour le monde, révélé en Jésus Christ.

Nos tentatives en ce sens sont souvent maladroites, ou mêlées d'envie de convaincre et de passion d'avoir raison ; aussi devons-nous nous garder de croire, quand elles sont repoussées, que c'est Dieu lui-même qui est ainsi rejeté. Mais quand, par grâce, j'entrevois ce que peut être l'amour de Dieu pour moi, l'amour de Dieu pour le monde, ce n'est pas plus facile : cet amour inconditionnel, total, est proprement bouleversant.

« apocalypse » ou « dévoilement »

La révélation de l'amour de Dieu se heurte toujours à des obstacles. Sa révélation complète, par la venue du Christ, n'a nullement fait l'unanimité : elle a suscité à la fois un immense enthousiasme, une espérance nouvelle, des guérisons nombreuses et de conversions plus nombreuses encore, mais aussi méfiance, jalousie, et violence.

Les raisons qui ont fait aimer Jésus – son accueil inconditionnel des pécheurs, son obstination à donner Dieu à tous – sont aussi celles qui l'ont fait haïr. La rencontre du Dieu fait homme provoque, à quelques instants d'intervalle, le repentir du Bon Larron et l'indifférence meurtrière de Pilate.

La venue de Jésus est, en ce sens, « apocalypse », dévoilement de ce qui est caché dans le cœur de l'homme – le meilleur comme le pire. La vie du Christ aboutit nécessairement à une crise dramatique : l'amour de Dieu offert gratuitement aux hommes conduit nécessairement à la croix.

La révélation du sens

Le discours apocalyptique est une révélation, non seulement des mécanismes du mal à l'œuvre dans l'histoire humaine, mais aussi et surtout du sens vers lequel cette histoire s'oriente : la naissance des fils et des filles de Dieu, notre adoption divine.

L'histoire n'avance pas selon un lent mais régulier progrès, une amélioration continue : elle procède au contraire par crises successives. Mais ces crises la conduisent à la victoire finale du projet de Dieu, de son dessein présent dès l'acte créateur, de son amour gratuit pour nous... La véritable révélation du discours apocalyptique, c'est celle de notre fin véritable, notre but, notre raison d'être : cet amour de Dieu qui nous divinise.

Voilà pourquoi on ne peut simplement isoler ce discours de Jésus, le classer comme une bizarrerie héritée de temps anciens et de mentalités dépassées et lui préférer d'autres pages plus attrayantes, comme les Béatitudes, où Jésus nous parle du bonheur : « *Heureux les pauvres de cœur ! Heureux les miséricordieux ! Heureux les cœurs purs !* »

Sous des formes apparemment différentes, Jésus parle toujours de la même

réalité, et cette révélation apocalyptique, quand on prend le temps de la lire, trouve des correspondances dans toutes les pages de l'Évangile... L'Évangile n'est pas un manuel de sagesse qui nous donnerait des conseils pour affronter les difficultés : il dévoile le Royaume de Dieu.

« Veillez ! » : car tout commence...

C'est par ce mot que Jésus décrit l'attitude à laquelle il nous appelle tout au long de ce discours apocalyptique, où il répète sans cesse « Prenez garde », « Soyez sur vos gardes », « Soyez en garde », avant de conclure par cette étrange parabole qui nous figure comme les portiers d'une maison dont le maître, Dieu, s'est absenté, non sans nous donner un commandement : « Veillez ! »

Veillez, parce que le monde où vous vivez est divisé par le péché, un péché qui peut le conduire à sa propre destruction.

Veillez parce que vous êtes vous-mêmes vulnérables au péché, et qu'il faut prendre garde à votre cœur pour ne pas le laisser envahir lui aussi par l'égoïsme, la rancune, la colère, ou le mensonge, qui conduisent à la mort.

Mais aussi veillez, parce que vous ignorez quand le Maître va venir, et que sa venue est si discrète, si délicate, que vous risqueriez de ne pas le voir, trop occupés à donner votre attention au fracas que font le mal et la destruction pour percevoir le silence dans lequel grandit le Royaume de Dieu, lui qui donne sens au monde.

Veillez, parce que ce n'est pas quand l'aube paraît qu'il est temps de dormir. Veillez, surtout, parce que tout commence !

Sans doute n'est-ce pas un hasard si le discours que Jésus conclut ainsi fait suite immédiatement à une petite scène, le dernier enseignement de Jésus dans le Temple, qui tient en quatre petits versets.

Voyant les fidèles déposer des dons, Jésus attire l'attention des disciples sur une pauvre veuve qui vient de déposer deux piécettes : « *En vérité je vous le dis, cette veuve, qui est pauvre, a mis plus que tous ceux qui mettent dans le Trésor. Car tous ont mis de leur superflu, mais elle, de son indigence, a mis tout ce qu'elle possédait, toute sa vie* » ■





Michel WACKENHEIM

Regard sur la réforme de l'Église catholique...

Réformer d'en haut ou rénover d'en bas ?

*Sans doute que les plus anciens
se souviennent de la parution
le 25 juillet 1968,
il y a cinquante-cinq ans,
de l'encyclique de Paul VI
Humanæ Vitæ.*

*Dans ce texte controversé
sur le mariage et la régulation
des naissances, le pape rappelait
l'union indissociable
de la procréation
avec la sexualité.*

*Mais, en octobre 1968, le célèbre
dominicain Yves Congar
adresse, à titre personnel et
tout à fait confidentiel,
une longue lettre
au Conseil permanent
de l'épiscopat.
Dans cette lettre, il estime
comme moral le recours
à la contraception...*

*En haut, pas de réforme
possible, mais le rappel insistant
« que tout acte matrimonial
doit rester ouvert
à la transmission de la vie » ;
en bas, un fort désir
de rénovation, qui conduit
les hommes et les femmes
de 1968 à vouloir
« jouir sans entrave ».
En haut, pas question
de réformer ;
en bas, rénovation à tout crin.*

*Extrait du débat
Michel Wackenheim / Christian Krieger
Strasbourg, Temple Neuf, 30 mai 2023*

Peut-être est-il utile de relire ici saint Paul. Dans sa première lettre aux Corinthiens, saint Paul cherche tantôt à répondre aux questions des membres de cette communauté, tantôt à les encourager et à les enseigner, tantôt à corriger les situations de désordre.

Pour saint Paul, Dieu a construit une communauté organisée où les distinctions entre fonctions institutionnelles des uns et charismes des autres n'ont pas à être opposés mais au contraire à être complémentaires. Personne ne peut exercer un ministère ou un charisme sans être relié spirituellement avec l'ensemble de l'Église dans la diversité de ses membres.

Il est intéressant, de ce point de vue, de prendre note du document que publient les évêques de France en novembre 1968. Ils condamnent la contraception comme un mal, mais laissent les fidèles décider en conscience : « La contraception ne peut jamais être un bien. Elle est toujours un désordre, mais ce désordre n'est pas toujours coupable. Il arrive, en effet, que des époux se considèrent en face de véritables conflits de devoirs. »

En haut, pas question de réforme, mais volonté d'ouverture ; en bas, le désir de rénovation à tout prix.

Cléricalisme

Pour ma part, je suis intimement convaincu qu'un certain affrontement entre fonctions institutionnelles et charismes du peuple de Dieu fait partie des racines, dans l'Église catholique, du *cléricalisme*.

Deux exemples de cléricalisme :

La sacerdotalisation du ministère du prêtre

Voici ce qu'écrivait Jean-Paul II à tous les évêques de l'Église en 1980 dans *Dominicæ Cenæ* :

« [Les prêtres], par leur ordination, ont été consacrés de manière à représenter le

Christ prêtre : leurs mains sont donc devenues un instrument direct du Christ. Ils ont sur les saintes espèces une responsabilité primordiale parce que totale : ils offrent le pain et le vin, ils les consacrent, et ensuite ils distribuent les saintes espèces. »

Cette théologie du ministère presbytéral met en valeur l'onction des mains comme si les mains du prêtre avaient besoin d'une force particulière de l'Esprit Saint. C'est pourquoi, dit encore Jean-Paul II, « toucher les saintes espèces, les distribuer de ses mains, est un privilège des personnes ordonnées. »

Ce n'est pas tout à fait ce qu'on peut lire au chapitre 2 de la 1^{ère} Lettre de Pierre : « Vous aussi, comme pierres vivantes, entrez dans la construction de la demeure spirituelle, pour devenir le sacerdoce saint et présenter des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, par Jésus Christ... Vous êtes une descendance choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple destiné au salut, pour que vous annonciez les merveilles de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. » (1 P 2,5 et 9).

Selon la lettre de l'apôtre Pierre, nous, le peuple chrétien, nous sommes donc ce sacerdoce royal qui présente à Dieu des sacrifices spirituels, car c'en est bien fini de ces animaux offerts sur l'autel du Temple. Les sacrifices spirituels, ce sont nos assemblées d'action de grâce et de prière, qui ne sont pas l'affaire du seul clergé, contrairement à ce qui a été pratiqué dans les Églises latines pendant tout le deuxième millénaire.

En effet, tout au long du Moyen Âge, la société chrétienne avait isolé de façon toujours plus systématique les clercs des laïcs, en transposant dans l'Église la mise à part des prêtres que suggérait la lecture de l'Ancien Testament avec un Dieu inaccessible au commun des mortels et auquel seuls des prêtres spécialisés et purifiés pouvaient s'adresser.

C'est au temps de la Réforme que le camp catholique a développé la théorie d'un sacerdoce spécifique des prêtres, pour s'opposer à la pensée des Réformateurs, qui demandaient la fidélité au message du Nouveau Testament.

J'en reviens à la lettre *Dominicae Cenae* de Jean-Paul II. Cette lettre souligne avant tout une vision sacerdotale de la personne des prêtres, un peu comme si les prêtres d'aujourd'hui appartenaient à une caste sacerdotale de type lévitique.

Une telle sacerdotisation du ministère du prêtre fonde le cléricalisme, qui, pour le pape François « annule non seulement la personnalité des chrétiens, mais tend également à diminuer et à sous-évaluer la grâce baptismale que l'Esprit Saint a placée dans le cœur de notre peuple ». L'enjeu est d'une brûlante actualité : « Dire non aux abus, écrit le pape François dans sa *Lettre au peuple de Dieu*, c'est dire non, de façon catégorique, à toute forme de cléricalisme ».

L'insistance sur la paternité du prêtre

Le deuxième des maux engendrés par le cléricalisme est la tendance de prêtres comme de laïcs à recourir à la notion de paternité et à se faire appeler, ou à appeler le prêtre, « mon Père ». À tel point que des baptisés qui, par ailleurs, réclament plus de synodalité et de collégialité dans l'Église, n'hésitent pas à se tourner vers le... Saint-Père « pour qu'il tranche ».

Avant Vatican II, on utilisait le titre de « père » pour les religieux et « monsieur le curé », « monsieur l'abbé » (dont la racine vient de *abba* « père ») ou « monsieur le vicaire » pour les prêtres diocésains. Dans les années 1970, pour tenter de rapprocher quelque peu prêtres et fidèles, les prêtres diocésains ont peu à peu pris l'habitude de se faire désigner comme « pères » sans qu'aucune décision de la part du Vatican n'ait été prise de modifier la façon dont on s'adresse aux prêtres.

Aujourd'hui, un certain nombre de prêtres – mais combien exactement ? – essaient d'enfanter spirituellement tout en se rappelant la parole de Jésus en Matthieu 23, 8-12 :

« Pour vous, ne vous faites pas donner le titre de Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître pour vous enseigner, et vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur terre le nom de père, car vous n'avez

qu'un seul Père, celui qui est aux cieux. » Un appel du Seigneur qui rejoint le n° 37 de la *Ratio Fundamentalis Institutionis Sacerdotalis*, où les séminaristes sont invités à se former de telle manière que leur cœur soit en tout conforme au Christ Pasteur et Serviteur.

Quoi qu'il en soit, nombreux sont les prêtres qui, à l'heure actuelle, ont tendance à interdire aux fidèles de les appeler « pères » pour s'éviter de devenir paternalistes.

Relativement nombreux aussi sont les prêtres qui ont cessé de signer leurs courriels « père untel » et ont choisi de les signer « frère untel », tout simplement parce que le mot « père » leur semble générer une certaine sacralisation alors que nous vivons dans une société que gangrènent tant d'absences du père.

Le cléricalisme a la vie dure. Or, c'est notamment au cléricalisme qu'entend s'attaquer le *Synode sur la synodalité* d'octobre prochain [2023].

Rassurez-vous : je ne vais pas détailler les tenants et les aboutissants du Synode à venir. Mais je pense que les préparatifs du Synode peuvent répondre à notre question de ce soir : « Réformer d'en haut ou rénover d'en bas ? »

Car ce que souhaite le Synode, c'est notamment ceci : faire entendre les attentes *d'en bas* pour qu'on décide de réformer mieux et plus vite *en haut*. Ce que souhaite le Synode, c'est que soient prises en compte deux crises qui secouent les Églises : la crise du dialogue, la crise de gouvernance.



Baptistère tétramorphe (à quatre figures) sculpté par Augustin Frison-Roche

Crise du dialogue

Comment le nier ? Nos Églises sont en crise. Or, le pape François envisage la crise dans une perspective d'espérance. Pour lui, la crise représente certes un danger, mais surtout une opportunité qu'il s'agit de saisir pour aller de l'avant.

Surmonter la crise implique de sortir de notre égoïsme, surmonter la crise implique un *dialogue*. Il s'agit de mettre en valeur les richesses de l'autre, en le considérant non pas avec indifférence, mais comme un facteur de croissance.

De manière significative, c'est à propos de l'homélie que le pape François déploie au n°142 de *Evangelii gaudium*, sa définition du dialogue :

« Un dialogue est beaucoup plus que la communication d'une vérité.

Il se réalise par le goût de parler et par le bien concret qui se communique entre ceux qui s'aiment au moyen des paroles. C'est un bien qui ne consiste pas en des choses, mais dans les personnes elles-mêmes qui se donnent mutuellement *dans le dialogue*. »

Alors que, dans la pensée du pape François, le dialogue occupe, de longue date, une place centrale, il ne l'évoque que depuis récemment en termes de « synodalité ».

Le terme même de synodalité n'apparaît qu'une fois dans *Evangelii gaudium*. Et cette unique mention, au n° 246 de *Evangelii gaudium*, surgit à propos du dialogue œcuménique : « Simplement, pour donner un exemple, dans le *dialogue* avec les frères orthodoxes, nous les catholiques, nous avons la possibilité d'apprendre quelque chose de plus sur le sens de la collégialité épiscopale et sur l'expérience de la *synodalité*. À travers son échange de dons, l'Esprit peut nous conduire toujours plus à la vérité et au bien. »

Synodalité = dialogue. Et dialogue = échange de dons qui font croître.

Crise de gouvernance

Se tenir aujourd'hui au milieu du Peuple de Dieu, comme prêtre ou pasteur, c'est s'apercevoir assez vite que nos Églises traversent une grave crise de gouvernance. Qui aurait imaginé, voici quelques années, un pape démissionnant devant des scandales et l'ampleur de la tâche, qui aurait imaginé son successeur

dénoncer avec vigueur la tentation du cléricalisme, qui aurait imaginé l'opinion remettre en cause des autorités autrefois inattaquables comme les évêques ?

Même si elle est difficile à accepter pour certains, même si elle nous déstabilise, cette réalité brutale vient nous rappeler utilement que nos Églises ne sont pas étrangères au monde auquel elles appartiennent.

Alors qu'elles tentent de dépasser leur crise de gouvernance en développant la démarche synodale à de multiples niveaux, nos Églises ont à affronter à bras-le-corps trois principes :

- 1..le principe d'autorité,
- 2..le principe d'une Église qui ne se reçoit pas d'elle-même, mais de son Seigneur,
- 3..le principe de la logique démocratique, qui marque les sociétés modernes.

Au fond, renouer les fils du vivre ensemble pour mieux discerner un vrai bien commun ecclésial, n'est-ce pas l'idéal à poursuivre sans relâche ?



La Chapelle de La Rencontre

Pour finir, j'aimerais, vous parler de la chapelle protestante saint-Matthieu de *La Rencontre*, qui a été construite au lendemain de la seconde guerre mondiale (1948) et qui a été rouverte le 12 mai 2023 dernier après sa rénovation.

L'article du quotidien *La Croix*, dû à un journaliste protestant, Félicien Rondel, avait comme titre : « Une chapelle, symbole de l'unité franco-allemande » alors qu'on attendait peut-être « une chapelle, symbole de l'unité entre protestants et catholiques ».

Mais là n'est pas l'objectif premier de ce lieu de culte, qui pourra servir à des expositions, des repas communautaires, des concerts... Comme l'a dit le parrain du projet, Gérard Larcher, président du Sénat, cette chapelle est appelée à être « symbole d'écoute et d'accueil du prochain, de part et d'autre du Rhin ».

Dans le contexte de métamorphose urbaine et de mixité sociale, « il faut sortir de l'église et aller vers les autres », insiste Jean-Christophe, un paroissien membre du conseil presbytéral. Concrètement, Jean-Christophe se propose de se mettre au service du bien commun en tant que chrétien qui suit le Christ. Mais chacune de ces démarches engage un combat spirituel.

Le combat spirituel au service du bien commun

visent une dignité toujours plus juste de l'homme à travers des conditions qui évoluent dans l'Histoire et qui ont toujours besoin d'être évaluées, corrigées, élargies pour que tous puissent vivre et s'épanouir dignement. Et cela passe par des débats mais aussi par des rapports de force, des compromis politiques, tout ce qu'on appelle le « dialogue social ».

Le combat spirituel pour suivre Jésus Christ

conduit inévitablement à l'accompagner dans sa mission de justice, d'accueil et de salut *pour tous*. C'est le suivre dans son choix de proximité des plus pauvres et des exclus, c'est être avec lui dans les humiliations, les souffrances et le don de sa vie dans la Passion, pour ressusciter avec lui *dans une fraternité nouvelle*.

Et c'est là que les deux combats se croisent et s'éclairent l'un l'autre. Celui du bien commun portera toujours la requête de nouvelles populations en besoin : « La création est encore en travail d'enfantement. » (Romains 8, 22). Et ceux qui suivent le Christ chercheront toujours et écouter la voix de l'Esprit du Ressuscité.

Ce qui ramène finalement aux premières apparitions du Ressuscité au bord du lac de Tibériade. Il est là, autrement. Les disciples ne le reconnaissent pas, dépités qu'ils sont après tant d'efforts et d'échecs. Soudain, dans l'acte même de jeter de nouveau les filets sur l'ordre de l'Inconnu, l'inimaginable va surgir : une pêche abondante au-delà des espérances humaines. Pierre proclame : « C'est le Seigneur ! »

Contre toute attente, à la suite de Pierre, chacun et chacune de nous, nous recevons la force missionnaire pour offrir le Vivant au cœur du monde. Et alors, réformer d'en haut, oui, rénover d'en bas, oui, mais avec, au cœur, l'espérance du disciple-missionnaire qui reconnaît son Dieu au cœur même de l'épreuve. ■



Il lui dit : « Ephphata »
c'est-à-dire : « Ouvre-toi »
Marc 7,34

*Ouvrir,
élargir,
accueillir*

*ce sont
les verbes
de la santé*

à l'inverse de

*retenir
enfouir
obscurcir*

*Vivre serait
ainsi
un artisanat
de l'ouverture*

*à soustraire
aux griffes
du repli
et de l'isolement*

*une fluidité
à sauver
de la rigidité*

*une échappée
belle
une Pâque
toujours nouvelle*

*une traversée
au large
mystérieusement
portée*

*par l'obstination
de cet Autre
qui persévère
contre toute
indication*

*à sauver
l'humanité
de sa surdité*

Ephphata !

Francine Carillo
Le Plus-que-vivant
Labor et Fides 2009



En dépit de la dureté des temps

Un horizon serein et un élan retrouvé



Retrouvailles 2023

Préparation

La journée avait été préparée par une réunion de notre Conseil d'Administration le 29 mars 2023. Nous avons alors été informés que ni Mgr Bouilleret ni le nouveau vicaire général Christophe Bazin – successeur d'Éric Poinot – ne seraient parmi nous, retenus qu'ils seraient dans le Haut-Doubs par une visite pastorale.

De chaleureux remerciements avaient été adressés à Gabriel Mignot qui depuis plusieurs années se charge de la publicité préalable à nos Retrouvailles 2023 (distribution des affiches et des feuillets d'information dans les églises de Besançon, annonce par RCF et la newsletter du diocèse). Et les tâches de préparation de la journée du 14 mai (café d'accueil et apéritif) seraient assurées, comme à l'accoutumée, par la dévouée « brigade » Marguerite Bourgon, Claude Lanquetin Bernadette Martin et Michelle Marguier – Alain Carrey se chargeant de l'accueil des participants et de la remise des badges, tandis que Pierre Marguier préparerait les dossiers documentaires et réglementaires de l'AG annuelle.

Paul Martin, Bernard Journot et Jean-Pierre Lanquetin assureraient par ailleurs la préparation et le déroulement de la messe de clôture de la journée (feuilleton liturgique, chants et orgue).

Enfin, infatigable, Gabriel Mignot a repris la préparation de l'édition de l'ouvrage à la mémoire de Lucien Ledeur, reprise d'un chantier lancé il y a quelques années déjà et que diverses circonstances ont sans cesse interrompu.

Samedi 13 mai 2023

Notre rencontre annuelle

Notre Président, Jean-Pierre Lanquetin (qui avait pris en charge la préparation de la Conférence (choix du thème et l'invitation des intervenants), a brossé, dans le rapport moral de notre AG réglementaire, le bilan de l'activité de notre association au fil de l'année écoulée : hommage à Bernard Marmier, notre jubilaire de platine, travail d'édition (revue, publication en chantier, archi-

vage), qui assure le rayonnement intérieur et extérieur de notre association et santé financière de celle-ci, eu égard à ses charges et à l'inflation contextuelle, sous l'œil professionnel vigilant de notre trésorier Pierre Marguier.

Appel a été lancé pour une contribution plus large à l'enrichissement de notre site Internet www.maitrisiens.fr (collection de photos notamment et consultation des numéros anciens de notre revue, depuis 1994).

Renouvellement de notre Conseil d'Administration

Notre AG a voté le renouvellement des mandats de Pierre Labarre, François Panier, Paul Martin, Jean-Marie Gautherot et Henri Vieille-Grosjean au Conseil d'Administration. L'appel à de nouvelles candidatures pour un élargissement à 14 membres n'a toutefois pas trouvé d'écho dans une association naturellement et inexorablement "vieillissante".

Une conférence-débat d'une actualité aiguë et vive

À l'initiative de notre président Jean-Pierre Lanquetin, le thème proposé, « *La fin de vie aujourd'hui* » a attiré quelque 25 auditrices et auditeurs extérieurs à notre association. Les deux éminents intervenants invités, Mgr Philippe Gueneley, évêque émérite, et le Dr Jacques Girardier, médecin engagé dans un Comité régional d'éthique et pionnier des soins palliatifs, ont suscité de riches échanges et des questions si nombreuses que le temps a manqué pour que réponse puisse être donnée à toutes. (cf. pp. 17-25).

Messages d'Aline Pernin de L'Escale...

Regrettant de ne pouvoir être présente parmi nous ce 13 mai, Aline Pernin nous avait laissé ce message... « Notre maison continue de se déployer à travers ses propositions pastorales et l'apport des Jeunes qui y séjournent ou y passent. La maison se révélant trop petite face aux besoins et aux demandes d'expérience de vie com-

munautaire, L'Escale proposera, à la rentrée de l'automne 2023, une vie communautaire "hors les murs" en partenariat avec les religieuses de la Charité, rue des Martelots, et une famille chrétienne de Besançon qui met à notre disposition un appartement.

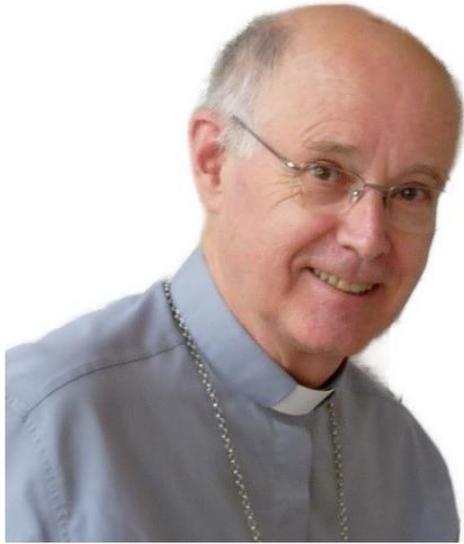
Confiant à vos prières nos projets et tous les jeunes qui passent la porte de l'Escale, je vous remercie de votre attachement à cette maison, de votre fidélité et de votre soutien financier si précieux à la réalisation de nos projets et à l'accompagnement des jeunes. Le P. Pierre Imbert et moi-même étant retenus par des obligations extérieures, Sr Hend présente parmi vous saura nous représenter et répondre à vos questions sur la vie de cette Maison ».

...et du P. Jean-Yves Lhomme de l'hôpital Sainte-Anne de Mananjary

« Ce samedi 13 mai 2023, je serai bien sûr, en communion de pensée et de prière avec vous. Nous devons cela au cher et regretté Robert Chapuis, dont je garde un vif souvenir et grâce à qui j'ai connu La Maîtrise. Comment vous dire merci pour votre fidèle soutien à cet Hôpital Sainte-Anne destiné tout d'abord aux plus pauvres... Par Jean-Marie G. vous aurez les dernières nouvelles et en particulier celles de l'inauguration officielle de HSA, le 23 mai prochain, par le nonce apostolique en poste à Madagascar. Nous préparons activement cette journée en nettoyant et en réparant, même si l'hôpital a tenu au passage des 3 cyclones de 2022 et 2023. La dernière et grande étape des constructions de l'hôpital sera celle du pôle mère-enfant... J'espère pouvoir la commencer en septembre si bien sûr la Divine Providence en qui j'ai toujours eu une confiance indéfectible nous le permet. Belle journée d'amitié. Ayez une pensée pour moi au cours de la messe. »

Nos solidarités

Dons 2023 à l'Escale : 2240 €
Dons à HSA- Mananjary : 3100 €



La Maîtrise - L'Escale

9 rue de la Convention - Salle St Matthieu
11h00-12h30

Conférence - débat Mgr Gérard DAUCOURT

Évêque émérite du diocèse de Besançon,
ancien évêque des diocèses de Troyes, d'Orléans
et de Nanterre

L'Église en agonie ou en accouchement ?

Réflexions et échanges

Premier Supérieur du Foyer séminaire de La Maîtrise puis Supérieur du Grand séminaire interdiocésain, après sept ans d'une riche expérience au Vatican - au dicastère pour l'unité des chrétiens - Gérard Daucourt a exercé le ministère épiscopal à Troyes, puis Orléans et Nanterre. Il nous parlera aussi de la place du ministère des prêtres dans tous ces changements des formes de l'Église et de sa mission.

Nous avons connu les prêtres d'hier, nous connaissons ceux d'aujourd'hui ; pouvons-nous imaginer un peu les formes du ministère des prêtres de demain ?

Gérard Daucourt, même comme évêque émérite, se veut toujours proche de ceux qui sont en difficulté. Depuis quatre ans, il anime dans l'Aube, le Petit Béthanie, maison de ressourcement pour prêtres blessés ou qui ont blessé, afin de proposer à quelques-uns des moyens de guérison ou de conversion. Il nous en parlera certainement.

Ce titre s'inspire d'une expression du pape François au cours de son voyage au Portugal, en août 2023, à l'occasion des JMJ.

Beaucoup, s'appuyant surtout sur le critère du nombre, estiment que l'Église catholique est en agonie : diminution continue des baptêmes d'enfants, des vocations sacerdotales et religieuses, des mariages sacramentels, etc.

Une majorité de Français semblent ne plus avoir besoin de Dieu et donc de l'Église.

Dans les médias, on rappelle sans cesse que l'Église est en crise et en perte de vitesse, en particulier en raison du scandale des abus de diverses formes en son sein. Certains alors se réfugient dans la peur, s'installent dans le pessimisme, sont nostalgiques ou rêvent d'une Église de purs.

Gérard Daucourt ne nie pas la situation d'aujourd'hui avec ses difficultés, et il reconnaît les fautes du passé mais il estime que l'Église catholique en France est plutôt « en accouchement » et que nous sommes dans de très grands changements qui touchent les formes de la vie de l'Église sans toucher à son être et à sa mission et que s'ouvrent des chemins d'espérance. Il s'appuie sur sa foi et sur son expérience.

Fragment d'une vie d'évêque témoin de l'Évangile

Son enfance et sa jeunesse, Gérard Daucourt les a vécues dans une atmosphère chrétienne, une famille où l'on prenait le temps de prier, où l'on avait la foi chevillée à l'âme. Ses parents n'avaient pas fait d'études théologiques, mais ils en comprenaient autant que d'autres ce don de Dieu dont il fut parlé à une femme de Samarie (Jn 4, 5-42).

L'époque prêtait aux transmissions essentielles et la vie en disait plus que ne peuvent en formuler les mots, dont on était au surplus plutôt avare...

Les villages à l'époque étaient lieux d'enracinement, et l'on y recevait tout ce qu'on avait à donner par la suite. Dans une famille comme celle de Gérard Daucourt, on ressentait les choix de Dieu pour ce qu'ils étaient : une grâce ; on les accueillait avec joie.

Les choix de Dieu accueillis comme une grâce

La famille Daucourt ne tenait pas le haut du pavé social. On y vivait de son labeur, sans cette obsession du "toujours plus" qui ne peut répondre à nos aspirations les plus profondes. Ces conditions d'existence ne devaient rien à ce qu'on appelle du conditionnement.

Au jour de son ordination au sous-diaconat, Gérard Daucourt souligne dans une lettre à ses parents l'entière liberté qu'ils lui ont laissée, ce qui le fait encore plus redevable à leur égard, comme ses frères et sœurs qui ont pareillement reçu de leur milieu familial.

Un véritable passage de témoin s'opérait dans les mêmes temps, en ces années d'après-guerre où le monde changeait de rythme et de bases. Et bientôt l'Église avec lui. Sous la mouvance de l'Esprit, un vieux Pape à Rome allait prendre la mesure des exigences du moment.

Le Concile fut la réponse inspirée de l'Église qui ne peut être elle-même qu'en allant de commencement en commencement, comme disait un des Pères de l'Église à ses tout débuts. Ce ne fut pas sans bouleverser la famille Daucourt, son père surtout. Mais quand la foi est là, on va, même sans comprendre.

Gérard Daucourt quant à lui retenait l'élan et ses promesses. Mais toute marche

vers Dieu ne se vit pas d'un pas égal. Les impatiences de Gérard Daucourt lui ont valu parfois de se retrouver dans des impasses. Comme après cet échec dans une expérience de vie religieuse qui le met en doute sur lui-même et sa capacité de vivre ce qu'on appelait alors "le plus haut service". Mais la constance de ses parents lui vaut de rester ferme dans la foi...

Gérard Daucourt s'inscrit dans une longue lignée familiale qui est pour lui signe du travail de Dieu dans l'humain.

L'esprit d'un grand témoin

Atous nos croisements d'existence, il y a, quand on y réfléchit, des événements déterminants et des hommes et des femmes pour nous dire la direction.

Jean XXIII, qu'il n'a jamais vu puisqu'il était trop jeune pour cela, ne fait pas moins partie de ces grands témoins qui ont créé l'événement avec ce Concile imprévu.

Il n'avait, on le sait, d'autre souci que la vérité de l'Évangile et la volonté d'ouvrir portes et fenêtres comme l'avait fait l'Esprit au jour de la Pentecôte quand un grand vent avait projeté les disciples sur la grande place des hommes.

Ce Pape avait joint les gestes à la parole, et donnait visage à la bonté. Aux frères séparés il proposait de ne pas s'en tenir à nos torts, et de ne pas nous jeter à la tête nos passés réciproques, mais de nous regarder tous dans le miroir de l'Évangile.

Ce Pape se révélait à l'expérience un grand pontife, dont l'héritage n'est pas épuisé, il s'en faut. Son secret n'était autre que celui de la sainteté.

Gérard Daucourt devait plus tard s'en émerveiller à la lecture du journal de l'âme de Jean XXIII, qui révélait à quelle source il s'abreuvait – tout entière de bienveillance.



Le premier depuis longtemps, il avait fait sortir la papauté des murs du Vatican. Ce n'était pas encore la saison des grands voyages pontificaux, comme ceux qu'entreprendent par la suite Paul VI et Jean-Paul II. Mais le mouvement était donné, et il allait se révéler sans retour.

Dorette et les rencontres œuméniques

La merveille, dans l'ordre de l'Évangile, c'est de voir comment tout se tient dans ce qui n'est après tout que le mystère de la communion des saints. Gérard Daucourt n'a pas trop des mots de sa prière pour rendre grâce pour tous ceux et celles que Dieu a mis sur son chemin.

L'une d'entre elles se nommait Dorette. C'était la fille d'un pasteur réformé alsacien qui ne supportait pas les enclos dans lesquels l'histoire nous a parqués. Il n'avait de cesse de faire des brèches dans les murs de séparation, ou de regarder de l'autre côté. Ce n'était pas habituel en ce temps alors que chacun campait sur ses bons droits. À ce pasteur hors norme, son aventure a valu plus d'acrimonie que d'encouragements parmi les siens...

Mais sa fille s'était juré de lui rester fidèle... Elle était professeur dans un lycée de Montbéliard quand Gérard Daucourt venait d'y arriver comme jeune prêtre. L'un et l'autre, le jeune prêtre et cette femme protestante, partageaient des ouvertures qui en faisaient des êtres de l'Église qui vient.

La prière pour l'unité fut la raison de leur première rencontre et de ses prolongements. « Quand on ne peut rien faire d'autre – professait Dorette – on peut toujours prier. » Elle ne se contentait pas de le dire. Elle faisait naître des vocations pour cela.

Un groupe né sous son impulsion existe trente-cinq ans après à Montbéliard, qui ne se réunit pas seulement une fois l'an mais chaque semaine. Dorette était l'amie de tous, des musulmans comme des juifs, des gitans comme de tous ceux qui n'ont pas à qui parler. Dorette, pour Gérard Daucourt, c'est une rencontre de première importance.

Il lui doit d'être allé à Taizé et de reconnaître en toute situation ces préférés de Dieu que sont les plus petits entre les Siens. « Dorette, confesse Gérard Daucourt, c'est quelqu'un qui m'a aidé à dégager les grands itinéraires de Dieu dans ma vie, ceux dont j'ai essayé de faire des avenues : l'œcuménisme, la parole, les pauvres. »

Avec le Frère franciscain Irénée chez les gitans

Parce que tout se tient, une chose en appelle une autre... Ce n'est pas pour que les chrétiens se retrouvent frileusement entre eux que Dorette a œuvré toute sa vie. Les pauvres n'ont cessé de lui être présents, et elle tout autant. Ces amis de toute sorte, elle s'employait à les faire connaître à d'autres. C'était une sorte de brise-barrière qui ne se trompait pas de chemin. Le sien en recoupait beaucoup d'autres. Celui du Frère Irénée entre autres.

Gérard Daucourt n'avait pas attendu de connaître Dorette pour devenir l'ami de ce Franciscain qu'il avait découvert jeune séminariste. Il cherchait, à l'époque, que faire de ses emplois du temps, un été où on l'avait orienté vers ce franciscain tout droit sorti des proximités du Poverello d'Assise.

Gérard Daucourt n'était pas spécialement préparé à entrer dans la compréhension de ce monde gitan – un monde complètement inconnu. Parce qu'ils avaient un mode d'existence différent des autres, on les tenait à l'écart ou à distance.

Dans l'Église, c'est moins l'hostilité que l'ignorance ou l'indifférence qui fait problème. Mais le résultat est le même. Les populations ont un sentiment de délaissement, et parce qu'elles ne s'y sentent pas chez elles, elles ont assez massivement quitté l'Église.

Dans tout l'Est, en Franche-Comté, en Alsace, Irénée se dépense sans compter. Avec Gérard Daucourt, il fait même naître un pèlerinage. L'œcuménisme, là encore n'était pas loin. À leur contact, Gérard Daucourt perçoit leur recherche spirituelle. Il devient leur aumônier puis, avec le temps, leur évêque accompagnateur.

À Troyes, l'évêque Daucourt invite deux gitans à participer à une retraite de prêtres. Auparavant, sur le terrain, il se dépense avec Irénée et Dorette pour obtenir des aires de stationnement pour ces familles gitanes.

Pouvait-il deviner, le jeune séminariste qu'il était pour commencer, jusqu'où l'entraînerait ce P. Irénée, fol en Christ s'il en fut ?

Béthanie

Sur le parcours de Gérard Daucourt, un nom ne relève pas de ceux qu'on trouve sur un atlas habituel. C'est en pays d'Évangile qu'il se situe : Béthanie.

Il est celui de ces folles aventures dont Dieu a le secret – Une communauté dont un jeune Dominicain, Jean-Joseph Lataste, il y a plus d'un siècle, eut l'intuition et à laquelle fut consacré un film de Robert Bresson sous le titre *Les anges du péché* (1943). Une communauté qui est comme un acte de foi dans les pouvoirs de Dieu qui passent les nôtres.

Des Sœurs dont la mission est de prier. Qui viennent, les unes de la vie ordinaire, les autres d'un passé difficile, en particulier des prisons. Nul, sinon en cas de nécessité les seules prieures de ces communautés insolites, ne sait rien du passé des unes et des autres. Si l'on ne parle pas du passé à Béthanie, c'est parce qu'on le sait effacé par ce mouvement irrésistible qui nous arrache les uns et les autres à nos tombeaux.

« Les vrais regards d'amour sont ceux qui nous espèrent » (Paul Baudiquez). Ce n'est pas par leur nombre que ces Sœurs en imposent, mais par leur présence... Quand elles vont visiter les prisonnières, elles ne le font jamais seules mais à deux, l'une prie et l'autre écoute. La plus remarquable des deux est généralement la priante, preuve de ce rayonnement de la foi qui est tout le secret de ces filles de Dieu dont le pas a quelque chose de celui de Marie-Madeleine au grand matin du Monde.

La rencontre des Sœurs de Béthanie est un moment dans la vie de Gérard Daucourt alors jeune prêtre. Le message de ces Sœurs, à ses yeux, préfigure ce que doit être toute l'Église qui n'est jamais si grande que lorsqu'elle est une communauté de miséricorde.

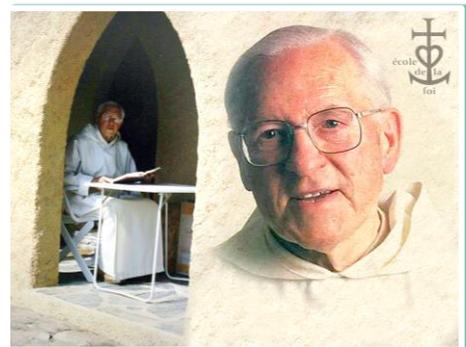


Et il y a aussi Taizé... et Roger Schutz

Gérard Daucourt ne fut pas le dernier à monter sur cette colline de Bourgogne, proche de Cluny. Un vent de Pentecôte devait assez vite se lever sur ces coteaux où des multitudes de jeunes accourent, et parmi eux, Gérard Daucourt.

C'est bien plus tard que celui-ci eut l'occasion de parler avec Frère Roger à Rome. Taizé y était connu à l'époque. Jean XXIII, qui avait le regard avisé, avait parlé depuis longtemps d'un petit printemps dans l'Église. Ce qu'allait confirmer Jean-Paul II quand il viendrait à Taizé lors de son voyage à Lyon en 1986. Le rayonnement de Taizé est d'autant plus impressionnant qu'il procède uniquement d'un éclat spirituel.

Gérard Daucourt est resté fidèle à Taizé, qui fait à ses yeux figure de l'Église qui vient. L'Église, sur cette colline, revêt un visage de Premier Matin.



et Jacques Loew

Jacques Loew fut aussi un grand marcheur à l'étoile qui n'était jamais las d'aller au-devant de Celui dont il ne savait d'abord rien. C'est un émerveillement devant la création, dont un cristal de neige résumait la gloire qui le mit en chemin.

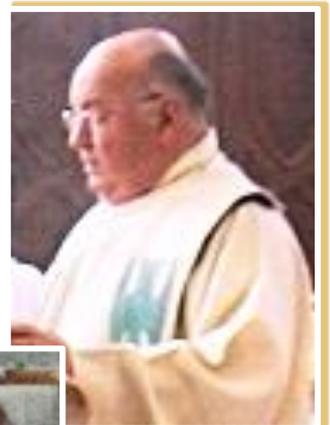
Gérard Daucourt est de cette génération qui a lu Jacques Loew et s'en est inspiré. Impressionnante est l'œuvre de ce témoin, premier prêtre ouvrier à Marseille, puis fondateur de la Mission ouvrière St-Pierre-et-Paul (MOPP), cet institut missionnaire pour les plus humbles, et enfin co-fondateur de l'École de la Foi à Fribourg, sans oublier ses années d'enfouissement délibérément choisies dans les Trappes où il accomplit son destin.

Loew, c'est une démonstration de ce qu'il en est de la foi quand on en fait la vraie raison de sa vie. ■

[in *Une vie d'évêque* (Chp 5) Une nuée de témoins]



Jubilé de diamant



2011 La Grâce-Dieu



2009 En Jordanie

Paul
Chabod

Né le 25 septembre 1937 aux Fins (Doubs)

Ordonné le 23 août 1964

à Consolation

Maîtrise 1960-1962



60
ans
de sacerdoce



Église de Gennes

L'expérience vécue du service et de la fraternité

Ouverture aux autres Ouverture au monde

O rdonné prêtre le 23 août 1964 à Consolation... Très vite notre génération a été appelée à un renouvellement. La plupart d'entre nous, avaient vécu «la guerre d'Algérie», qui avait laissé des traces chez beaucoup de jeunes séminaristes.

La Maîtrise, après Vatican II

Peu après ma nomination à Consolation (2 ans) il me fallait changer de route. Le concile Vatican II remettait en cause la vie des petits séminaires. Regroupement à la Maîtrise des élèves de seconde, première et terminale.

C'est là que je servirai trois ans, assurant, avec Bernard Legain et Jean-Christophe Demard, un service de "discipline" mais surtout de vie avec les jeunes, dont beaucoup étaient souvent là, pour préparer le bac, plutôt que pour vivre une vie de séminaristes.

C'est au cours de ces années qu'eurent lieu les événements de Mai 68. Les responsables de la Maîtrise surent sauvegarder une atmosphère de discipline et de sagesse, même si beaucoup de jeunes ont été marqués par ces «moments de révolution».

Une Église « au service »

En 1969, l'archevêque de Besançon me nommait aumônier du monde rural à la résidence de la rue des chalets, où résidaient une dizaine de prêtres. Ce fut pour moi, un temps d'ouverture et de découverte du monde des chrétiens qui s'engageaient dans la société et dans l'Église mettant en œuvre les richesses de Vatican II.

Je découvrais une église «au service» qui allait m'aider à vivre dans les paroisses où je suis envoyé en 1974 : à Quingey, puis à Baume-les-Dames et ensuite à Levier - avec un épisode d'un an à Jérusalem.

Deux expériences marquantes

S'il est impossible de partager une expérience de 60 ans, je voudrais vous proposer deux expériences qui ont marqué mon histoire et celle de mes amis.

- La première (1974-1982),

nous l'avons vécue en paroisse avec Milo et Bernard. Nous avons eu la chance que notre évêque nous « prête » le secteur de Quingey : huit années de vivre ensemble, de partage, de fraternité.

Temps de révolution pour certains, partage non seulement du travail, mais de tous nos biens, - de la même bourse – Relations renouvelées – Pastorale souvent critiquée – Rencontres habituelles de nos trois familles. Je crois que cette expérience qui a duré 8 ans, a marqué tout un secteur et nous a marqué nous-mêmes.

Elle nous a converti à l'écoute, au respect de l'autre et à la mise en place d'une Église où chacun – prêtre, laïc – avait sa place. La vie ensemble, le partage, la fraternité... Qu'en reste-t-il?

- La deuxième expérience partagée,

c'est celle de l'ouverture au monde – ayant eu la chance que Mgr Daloz m'ait envoyé à Jérusalem où j'ai pris le virus.

Depuis ce temps -pendant une douzaine d'années, avec un groupe d'une cinquantaine d'amis, nous avons visité le Moyen-Orient.

Que de découvertes, de peuples, de religions, de cultures - Beyrouth massacrée – Alep démolie – Palestine colonisée – Monde de pauvreté...

Mais aussi quelle merveille de monter au Sinaï en pleine nuit, d'assister au lever du soleil et d'y célébrer l'eucharistie!

Découverte de l'autre, des autres, de la misère ...

A travers ce témoignage, si pauvre soit-il, j'ai redécouvert que là où il y a de l'amour, il y a une TERRE SAINTE.

Paul CHABOD

« Les copains d'abord »



1955 Insolite Consolation ... un hiver d'inondations



« 1950, La vocation... en herbe »



1964, Première messe



Conférence-Débat

Réflexions et échanges

sur

La fin de vie aujourd'hui



Dr Jacques GIRARDIER
Créateur de la première unité
de soins palliatifs et de
"Jusqu'à la mort
accompagner la vie"
(JAMALV)



Mgr Philippe GUENELEY
Ancien évêque de Langres
en charge du dialogue
œcuménique
et du catéchuménat

OUVERTURE

Le Président, Jean-Pierre LANQUETIN

Bien avant que le sujet ne figure dans le programme électoral du candidat Emmanuel Macron, la question de l'euthanasie et du suicide assisté était dans l'air, et on ne compte plus les traitements qu'en ont fait la presse écrite et audiovisuelle, à grand renforts de reportages en Belgique et en Suisse, où ces pratiques sont moins illégales que chez nous. Les enjeux - éthique et moral - nous ont paru justifier d'aborder ce sujet avec vous, dans une discussion à deux voix, que je place non pas dans le registre de la conférence magistrale ou de la leçon spirituelle, mais d'abord sous le signe de l'amitié.

D'une double amitié : celle qui me lie personnellement à Jacques Girardier depuis bientôt 35 ans, et celle qui existe entre Jacques Girardier et Philippe Gueneley depuis plus du double !

Ils ont choisi de proposer leurs réflexions à partir de leurs expériences et de leurs observations. Les conclusions de la convention citoyenne sont à peine connues, pas plus que les termes précis de la future proposition de loi. En toute modestie, ils se donnent d'abord pour objectif de favoriser les échanges entre nous tous, ici et maintenant.

Dr Jacques GIRARDIER

Régulièrement, la question de la fin de vie revient sur le tapis. ! Depuis 30 ans, on parle de changer la loi, et toujours dans le même sens. Réduire la question de la fin de vie à la seule légalisation de donner la mort à celui qui la demande, ce serait cela « Mourir dans la dignité », comme le disent certains.

Après la crise autour de « la retraite à 64 ans », qui a occupé l'actualité, cette question va revenir, et il est à redouter que la loi change dans ce sens.

On nous a demandé d'aborder aujourd'hui ce vaste problème de la fin de vie, à deux voix : celle d'un médecin qui a largement dépassé l'heure de la retraite et se rapproche de sa propre fin, et celle de son excellent ami, du même âge, Monseigneur Philippe Gueneley, que j'appellerai dorénavant Philippe. Merci aux organisateurs qui nous ont confié cette tâche.

La Mort

Un évènement dramatique et qui suscite toujours inquiétude et angoisse, parfois accueillie avec soulagement. La finitude interroge l'humanité depuis toujours !



La personne redoute surtout « le mourir », c'est à dire tout ce qui concerne les conditions de la survenue de ce moment ultime.

Pour le médecin, la mort met en échec la médecine.

- soit la mort est brutale, inattendue, et on n'a rien pu faire ;

- soit elle survient alors qu'on a tout fait pour l'éviter, avec tous les moyens à notre disposition ;

- soit encore la fin de vie s'est mal passée, avec une souffrance non soulagée.

Qu'il est difficile de regarder la mort en face et d'éviter les attitudes extrêmes :

◇ la fuite : je ne peux plus rien pour vous.

◇ le refus d'entendre la demande de mort.

◇ ou encore l'euthanasie plus ou moins masquée : l'utilisation du cocktail lytique*.

Qu'en penses-tu, Philippe ?

Mgr Philippe GUENELEY

La mort fait partie de la condition humaine. Elle marque la fin de la vie sur cette terre sur laquelle nous avons pris naissance et où nous avons vécu. Elle est inéluctable.

La Bible le dit, en particulier au psaume 48, versets 10 et 11 : « *Peut-on vivre indéfiniment sans jamais voir la fosse ? Vous voyez les sages mourir : comme le fou et l'insensé ils périssent, laissant à d'autres leur fortune.* »

* Un cocktail lytique est un mélange de drogues (analgésique central, antihistaminique, neuroleptique) utilisé en anesthésiologie pour provoquer une perte de conscience et diminuer la souffrance du malade.



« Dieu n'a pas fait la mort »

Pour les chrétiens, ce qui est certain, c'est que, comme le dit le Livre de la Sagesse dans la Bible, « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il les a tous créés pour qu'ils subsistent » (chap. 1, versets 13-14).

Nous avons là une parole de vie durable, une promesse. Elle rejoint un désir profondément ancré dans le cœur de l'homme qui est de ne pas mourir.

En d'autres endroits, la Bible va dire que la mort est une conséquence du péché, lié à la conduite fautive d'Adam et d'Ève. (cf. le Livre de la Genèse). Saint Paul le souligne dans sa Lettre aux Romains (chap. 5 et 6).

Finalement, Dieu donne une réponse en la personne de son Fils Jésus. Il a vécu cette mort. Mais il est ressuscité. Nous avons une promesse de résurrection et de vie éternelle.

Dr Jacques GIRARDIER.

Les Soins palliatifs... De quoi s'agit-il ?

Je vais vous raconter mon histoire - Notre histoire. En effet, à partir de maintenant, je vais vous parler en *Nous*, parce que tout ce qui nous est arrivé, est l'histoire d'une équipe soignante, et je suis tout à fait reconnaissant à cette équipe qui a œuvré pour que les soins palliatifs se développent dans notre Région.

Mon histoire...

Je suis chirurgien généraliste, dans un établissement privé. C'est important de



Ultime étape de notre existence humaine, elle fait réfléchir sur notre origine personnelle. Nous sommes créés par Dieu. Notre vie est unique. Pour nous, chrétiens, nous ne retournons pas au néant.

C'est là qu'intervient l'éternité. Notre personne est unique. Nous ne disparaîtrons pas, même si une transformation s'opère. Celle-ci ne prendra pas la forme d'une « transhumance », ni d'une réincarnation. Créés uniques, nous sommes faits pour l'éternité.

Mais ce que nous constatons aujourd'hui peut-être plus qu'hier, c'est que la mort qui est une énigme, suscite l'angoisse au point qu'on cherche à « esquiver la mort, comme disait le professeur Didier Sicard, en tant que terme ultime et inéluctable de notre existence – notre mort et celle de nos proches. » On ne trouve pas cet apaisement devant la mort, elle est un lieu d'angoisse.

Regarder la mort en face

Sans doute, le médecin peut aider, en particulier avec les soins palliatifs, à ce que la mort ne soit plus une angoisse, mais qu'elle soit regardée en face. En tout cas, nous ne pouvons pas laisser de côté la mort, nous ne pouvons pas l'oublier, puisqu'elle fait partie de notre condition.

Aujourd'hui, on a tendance à ne pas la regarder en face. Alors que nous avons tous dans notre mémoire culturelle, ces images, ces tableaux du père qui rassemble autour de lui ses enfants et qui leur dit ses dernières paroles, qui sont accueillies et regardées comme un testament, comme un trésor, et dont on se souviendra.

On dira « Voilà ce qu'a dit mon père quand il est mort », ou encore : « Notre mère, dans ses derniers moments, voilà ce qu'elle nous a rappelé. » On sait aussi qu'avant de mourir, on cherche à rassembler la famille, on cherche des réconciliations. Donc, on pourrait dire que la mort n'a pas uniquement un sens et des effets négatifs.

La question de savoir si la mort est naturelle, si elle est un châtement de Dieu, est une autre question. Pour beaucoup de nos contemporains, la mort est vue comme la fin d'un processus vital d'un organisme humain. C'est un événement naturel lié à la structure biologique et ontologique de la personne humaine.

dire "dans un établissement privé", parce que les malades viennent ME voir, pour que JE les soigne, moi, en tant que personne.

J'ai en face de moi des malades qui me font confiance. Je fais ce que je peux, je les opère, et je les confie à l'équipe soignante. Je suis en salle d'opération tous les matins et, l'après-midi, en consultation. Mes malades, je les vois très tôt le matin, le soir très tard pour la contre-visite. Ce sont donc les infirmières qui vont suivre ces malades.

Nous nous retrouvons avec les infirmières et les aides-soignantes, le samedi matin, à la pause petit déjeuner et on échange sur leurs difficultés et les problèmes qu'elles rencontrent.

La tâche est difficile, les malades opérés et ceux qui reviennent parce que ça ne va pas, souffrent et ne sont pas soulagés. Les soignants vivent mal les difficultés « du mourir », des malades et des réactions des familles. Pas la mort, mais la façon dont ces personnes vivent cette fin de vie. Nous sommes dans les années 80.

Les "leçons" de Londres et du Canada

En 1984 la surveillante du service est allée suivre un stage à l'Institut Curie sur le traitement de la douleur. À son retour elle m'encourage vraiment à utiliser la morphine ! Comme ils le font dans les pays anglo-saxons et notamment au Saint Christopher Hospice de Londres.

Dans le même temps, un de mes amis prêtre, de retour du Canada me rapporte « Tu devrais aller y faire un tour, ils ont des trucs bizarres pour soigner les gens. »...

Malgré les réticences exagérées de l'époque, risque de dépendance et d'accoutumance, risque de détérioration mentale, nous allons nous lancer ! Or, nous ne disposons à l'époque que d'ampoules de morphine de 10 mg pour usage sous-cutané. On va donc diluer cette morphine dans l'eau et la donner au malade par la bouche toutes les 4 heures !

Autre expérience : "L'envie" de Jean-Pierre

Jean-Pierre. Je l'ai opéré d'un cancer intestinal. Il est revenu un an plus tard, parce qu'il n'allait pas bien. Il était en occlusion. Il a été réopéré mais je n'ai rien pu faire pour lever son occlusion ! Il s'est réveillé avec une sonde naso-gastrique.

On a accueilli sa femme, qui s'est installée à la clinique, le matin, le jour, la nuit, dans la chambre du malade. On a laissé la place à toute la famille.

Une fois, Jean-Pierre a eu envie de manger une truite ! On lui a cuisiné une truite, et ça lui a fait plaisir ! Et après, discrètement, on a ouvert la sonde gastrique pour que le trop-plein s'évacue.

On a vécu avec lui et sa famille pendant plusieurs semaines, et finalement il est décédé. On découvrira plus tard que nous avions fait des soins palliatifs sans le savoir.

Après son décès, la famille est arrivée, et nous a donné une somme d'argent importante, qui nous a permis d'aller au Canada à trois, deux infirmières et moi, une dizaine de jours, pour visiter les unités de soins palliatifs.

Guérir... ou apporter un bien-être

Nous avons compris alors qu'il y avait différentes étapes dans la vie d'un malade. Il est important, lorsqu'un malade vient nous voir pour la première fois, que toute notre ardeur et toute notre action soient dirigées vers la maladie, pour en faire le diagnostic et y apporter le traitement adapté, conforme aux données actuelles de la science pour le guérir ou au moins y apporter un bien.

Mais à un certain moment, si nous sommes dépassés, et que la maladie l'emporte il n'est plus nécessaire de traiter la maladie qui nous échappe.

« Quand il n'y a plus rien à faire, Il reste tout à faire... »

Pour autant il ne faut pas réduire l'homme à sa seule maladie. C'est de l'homme dont il faut avoir le souci. L'homme qui a des besoins, qui a progressivement perdu ses capacités. Il faut prendre en considération l'homme malade.

Tout doit être entrepris pour que cette personne vive la fin de sa vie dans les meilleures conditions possibles.

Une dame disait, au St Christopher Hospice, « Quand il n'y a plus rien à faire, tout est à faire. »

C'est ainsi que nous avons senti l'importance de répondre aux différents besoins de la personne malade, au-delà même de sa maladie, notamment en le laissant parler, ce qu'on oublie généralement.

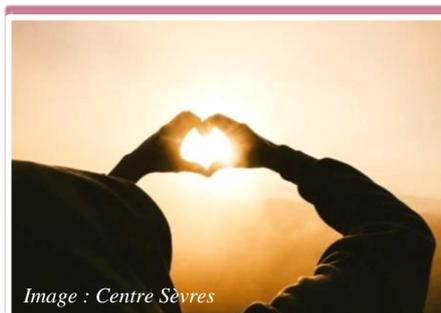


Image : Centre Sèvres

*Il ne faut pas opposer
soins curatifs et soins palliatifs.
Ils doivent être conduits ensemble.
Soigner la maladie impose,
dès le début, de savoir
qu'elle touche une personne
et qu'il faut prendre soin d'elle
tout en faisant tout pour traiter
la maladie et espérer la guérir.*

Soins curatifs et soins palliatifs

Une équipe s'est donc mise progressivement en place. Et c'est elle qui a senti le besoin de créer une U.S.P. [Unité de Soins Palliatifs] pour constituer une vitrine sur ce que sont les Soins Palliatifs. C'est ainsi que « La Mirandière » a ouvert ses portes le 1^{er} juin 1993.



La législation sur la fin de vie

D'abord ce fut une simple circulaire, la circulaire Barzac de juin 1986, qui a cité pour la première fois les soins palliatifs.

Ensuite, il faut attendre 1999 pour qu'une véritable loi sur les soins palliatifs voie le jour :

Les soins palliatifs sont ainsi définis comme « des soins actifs et continus, pratiqués par l'équipe interdisciplinaire, en institution ou à domicile. Ils visent à soulager la douleur, apaiser la souffrance psychique, à sauvegarder la dignité de la personne malade, et à soutenir son entourage. »

En 2002, introduction des « Droits des Malades » avec la loi Kouchner.

On reconnaît ainsi des Droits aux malades : droit d'être informés et désormais de tenir compte de leur avis. Ainsi la relation médecin malade change : le droit l'emporte sur le devoir et la déontologie.

Dans le code de déontologie médicale, une place importante est donnée aux soins palliatifs dans son article R4127-37 (du code de la Santé Publique).

Au milieu d'articles assez brefs, l'article 37 développe sur 3 pages la déontologie sur la fin de vie.

Dans l'article R4127-38 : « Le médecin doit accompagner le mourant jusqu'à ses derniers moments, assurer par des soins et mesures appropriés la qualité d'une vie qui prend fin, sauvegarder la dignité du malade et reconforter son entourage. Il n'a pas le droit de provoquer délibérément la mort. »

Les lois, de 2005, 2016, dites Léonetti et Léonetti-Claeys, mentionnent la personne de confiance, la possibilité qui est faite au médecin d'arrêter les traitements dits curatifs, sans être poursuivi pour non-assistance à personne en danger, ou pour « perte de chance », les directives anticipées.

En 2016, la notion de « sédation active » est précisée: pour des personnes en situation extrêmement difficile, qu'il n'est pas possible de soulager, en fin de vie, on a le droit de les « endormir ». Comme une anesthésie générale.

J'estime, pour ma part que cet encadrement législatif convient, et qu'il est suffisant.

Le bilan des soins palliatifs

Il est aujourd'hui très positif. Les soins palliatifs sont connus et reconnus de tous, contrairement aux années 1980-85 où on ne savait pas ce qu'était le « Palliativ Care ». La douleur est mieux soulagée.

Maintenant, on trouve tout à fait normal d'avoir une pompe à morphine à la suite d'une intervention chirurgicale. L'utilisation des opiacés est devenue monnaie courante et le médecin a maintenant à sa disposition de multiples produits, d'utilisation aisée.

Il y a des progrès aussi dans la mesure où on peut accompagner, soulager les malades à peu près partout, à l'hôpital ou à domicile.

Une amie nous a quittés il y a quelques jours... Elle était rentrée chez elle, après une hospitalisation. On a mis un lit médicalisé dans la pièce principale. Elle a été prise en charge par l'H.A.D. (Hospitalisation à Domicile), qui lui a installé une pompe à morphine ; qui venait trois fois par jour à la maison et répondait aux appels en cas d'urgence. Son mari a pu rester près d'elle, accompagné de ses deux filles. Celles-ci avaient bénéficié de congés d'accompagnement. Elle est décédée chez elle paisiblement entourée par les siens. On peut considérer que cela s'est « bien passé »...

Dans les hôpitaux, le constat est moins positif. La rentabilité de l'institution est proportionnelle aux techniques utilisées. Rien n'est pris en charge pour valoriser la valeur de l'accompagnement. Les infirmières souffrent d'être prises par les obligations techniques et les contraintes, et de ne pas pouvoir passer plus de temps au chevet de leurs malades.

*Le développement
des soins palliatifs ne dépend pas
du nombre d'unités de soins
mais du développement
d'un esprit palliatif
partout où le malade
termine sa vie.*

Mgr Philippe GUENELEY

Faire face à la souffrance...

Avant de donner quelques citations des autorités religieuses concernant l'utilisation des « narcotiques » dans l'accompagnement de la douleur, je voudrais resituer cette réalité des soins et la pratique médicale des soins palliatifs dans un ensemble.

Car les soins palliatifs qui succèdent aux soins curatifs ou qui les accompagnent sont à situer dans la grande question proprement humaine qui est celle du mal et de la souffrance – en particulier de la souffrance. Les soins palliatifs existent pour apporter une réponse à cette question.

La souffrance est une réalité humaine, physique, psychique ou morale. Elle fait partie des moments de la vie humaine, personne n'y échappe. La question est de savoir comment la souffrance peut être intégrée à la globalité de l'existence, et comment elle peut être assumée, supportée, maîtrisée, voire supprimée, aujourd'hui et demain.

C'est là qu'intervient, pour sa part, le corps médical, comme d'autre part, le corps social, les familles et les religions, certaines familles spirituelles, et ceux pour lesquels l'éthique a encore sa place.

Quel sens à la souffrance ?

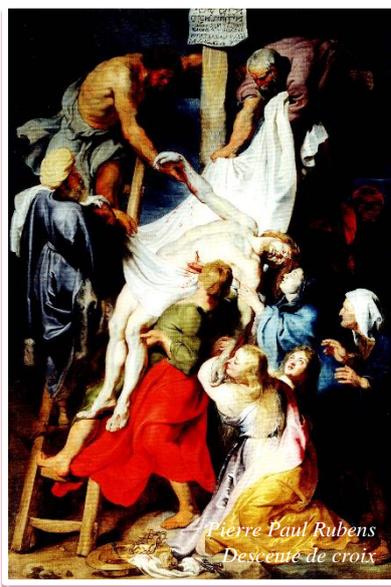
Autre question : peut-on donner un sens à cette réalité ? Donner un sens à la souffrance est une expression un peu ambiguë. Car la souffrance est un mal, qui détruit la personne. Et pourtant, nous savons qu'au cœur de la souffrance, il y a des gens qui sont d'une éminente dignité. Non seulement celui ou celle qui souffre, mais aussi ceux et celles qui entourent le souffrant.

Ce qui me paraît plus pertinent, c'est d'envisager comment on peut faire face à cette souffrance, comment on peut la porter, comment on peut la supporter, comment on peut donner sens au combat qu'on entreprend contre la souffrance, comment la soulager, voire même la faire disparaître...

Pour les chrétiens, il faut attendre ce qu'on appelle la Parousie – ou la résurrection terminale – pour que toute souffrance ait disparu. En attendant, on ne peut pas rester sans rien entreprendre pour libérer l'homme de la souffrance.

Alors, comment se comporter en tant que souffrant et en tant qu'entourage du souffrant ? Que devons-nous faire, que pouvons-nous faire, lorsque nous voyons souffrir notre prochain ? De quel côté des solutions peuvent-elles surgir ?

C'est là où le corps médical comme le corps politique vont apporter des solutions, et le Dr Girardier a souligné qu'un autre corps intervenait, le corps juridique.



Jésus présent aux côtés de ceux qui souffrent.

On voit combien cette question de l'existence de la souffrance et de la manière d'y faire face, intéresse l'ensemble du corps social. Quelles sont les meilleures solutions, en tout cas les moins mauvaises, que peuvent apporter les sciences, les techniques, l'éthique, les philosophies, et les religions ?

Dans la vie quotidienne, les uns et les autres, nous prenons des décisions, nous faisons des choix fondamentaux, selon l'anthropologie qui est la nôtre, c'est-à-dire selon la conception que nous avons de la personne humaine, le sens que nous donnons à sa dignité, à sa liberté, à l'exercice de sa volonté et de ses choix. Cela nous concerne tous.

Pour tenter de répondre, je vais parler de ce à quoi je crois -- vous ne serez pas étonnés. Je me situe évidemment en tant qu'homme d'Église.

*« Il a pris nos souffrances,
il a porté nos maladies. »*

J'en reviens à Jésus de Nazareth, à la fois Dieu et homme. Il nous montre qu'il a lui-même assumé le tragique de la vie humaine, et il a pris sa part de souffrance.

En prenant chair de notre chair, Dieu a voulu compatir de manière très réelle. Il n'a pas nié la souffrance, ni la mort. Il en a fait lui-même l'expérience en sa personne. Il est venu en ce monde pour combattre la souffrance, mais il ne l'a pas supprimée en ce temps.

« De là, écrit le pape Benoît XVI, dans toute souffrance humaine, est entré quelque'un qui partage la souffrance et la patience. De là, se répand dans toute souffrance la *consolatio* ; la consolation de l'Amour participe de Dieu, et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. » (Encyclique, *Sauvés dans l'espérance* 30 novembre 2007, n° 39). Voilà la réponse que nous donne la Révélation chrétienne.

Les Évangiles nous disent comment Jésus, Fils de Dieu fait homme, a opéré de nombreuses guérisons. « Tous ceux qui étaient atteints d'un mal, il les guérit » (Mt 8, 16) et il le fait y compris le jour du Sabbat, estimant que la vie d'une personne est première, par rapport à l'observance d'une règle rituelle.

C'est une bonne indication pour la déontologie et le comportement éthique de notre société.

Compassion : la perspective des soins palliatifs

Jésus va même plus loin en redonnant la vie à des morts, par exemple la fille de Jaïre, le chef de la synagogue, et le fils de la veuve de Naïm et son ami Lazare.

Il est même venu dans le monde pour porter avec nous les souffrances humaines, au point qu'on dit de lui ces paroles prononcées par le prophète Isaïe : « *Il a pris nos souffrances, il a porté nos maladies.* » (Mt 8, 16, citant Is 53, 4)

Ainsi, face à la souffrance, l'attitude de Jésus est très humaine, et c'est pour nous une boussole. Elle est faite de proximité, de réponse à un désir de vie meilleure émanant de celui qui est devant lui. C'est une attitude de compassion, de compassion active.

Il se montre frère, même à l'égard de l'étranger (cf. le serviteur du centurion romain, le lépreux samaritain). Jésus apparaît comme celui qui est présent aux côtés de ceux qui souffrent.

Pour moi, nous avons là en quelque sorte le fondement biblique des soins palliatifs : c'est patent. Cette attitude de compassion humaine, où la technique n'est pas première, est absolument essentielle. La perspective des soins palliatifs s'inscrit dans cette réalité biblique.

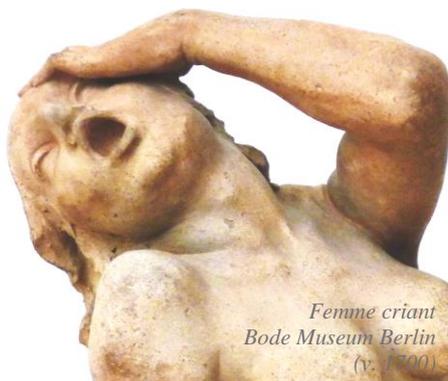
Un chemin d'espérance ouvert à notre monde

Ajoutons que Jésus n'a pas fait que soulager la souffrance, il a aussi vécu la résurrection, qui est centrale pour notre foi, pour la foi de ses disciples. Une résurrection accompagnée d'une promesse, d'une espérance, celle de notre propre résurrection, d'une vie éternelle, où la mort ne sera plus, où il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni douleur.

Dans le Monde Nouveau et dans les Cieux Nouveaux promis par Jésus, on n'aura plus besoin, ni de narcotiques, ni de soins palliatifs !

Jésus ouvre ainsi notre monde, qui est blessé par le mal, blessé par la souffrance, blessé par les douleurs, à un monde nouveau où il n'y aura plus ni douleur, ni souffrance.

La souffrance existe, et elle ne sera jamais totalement supprimée sur cette terre. Le défi à relever, c'est de poursuivre le combat, pour soulager les souffrants, en leur permettant de garder leur conscience et leur liberté.



Déjà, dans les années 1956, le pape Pie XII, s'adressant à des infirmières, à des anesthésistes, à des médecins, avait indiqué qu'il était possible d'utiliser des narcotiques, à certaines conditions, pour soulager les personnes souffrantes, tout en sachant d'ailleurs que l'utilisation de ces narcotiques pouvait abrégier la durée de la vie, mais en même temps, en veillant à ce que les malades gardent leur conscience.

Dans ce cas vont intervenir la solidarité, la fraternité, l'accompagnement. Il ne peut pas y avoir de soulagement de la souffrance, du mal, sans la mise en pratique d'une véritable fraternité.

La mesure de notre humanité ne se détermine-t-elle pas essentiellement dans son rapport à la souffrance et à ceux qui souffrent ? Benoît XVI affirme ceci : « Une société qui ne réussit pas à accepter les souffrants, et qui n'est pas capable, par la compassion, à faire en sorte que la souffrance soit partagée et portée aussi intérieurement, est une société cruelle et inhumaine. » (*Sauvés dans l'Esprit*, n° 38)

Cela demande que chacun, chacune, devant la souffrance de l'autre, trouve un chemin d'acceptation, de maturation, un sens à ce qu'il supporte, un chemin d'espérance. Accepter l'autre qui souffre suppose en même temps que l'on soit avec lui.

« Consolation »

Le terme « consolation », dans son étymologie latine, exprime très bien qu'il s'agit d'« être avec », avec celui qui se trouve dans la solitude et ne sera plus seul.

On comprend alors l'inquiétude de l'Église devant l'euthanasie légalisée.

Si l'on supprimait par une loi tous ceux qui souffrent beaucoup, nous serions une société homicide.

Souignons encore qu'il existe des souffrances qui sont porteuses de sens, parce qu'elles sont la conséquence d'une vie donnée pour les autres, pour une cause noble, par exemple, les parents pour leurs enfants, ou les soldats pour leur patrie, ou le médecin pour ses malades, ou le professeur pour ses élèves.

Dans ces cas il s'agit de donner sa vie pour une cause digne, noble et humaine. L'acceptation de la souffrance est liée à l'amour, l'amour de l'autre, l'amour d'un bien supérieur, l'amour de la Vérité, de la Justice, de la Paix.

Dans ces cas, le oui à l'amour est source de souffrance, parce que l'amour me fait sortir de moi-même, de mon confort légitime, d'une vie tranquille. Un sens est en quelque sorte donné à la souffrance ou plutôt à l'acte du don de soi qui engendre une souffrance.

« Comme une guitare dont les cordes sont détruites... »

Je voudrais ajouter une réponse donnée par le pape Benoît XVI à la maman d'un fils qui se trouve dans un état végétatif, un enfant qui n'est plus conscient. Elle demande si l'âme de son fils a abandonné son corps. (TV italienne, 22.4.2011)

« Bien sûr ; dit-il, son âme est encore présente dans son corps. La situation est un peu celle d'une guitare dont les cordes sont détruites, elle ne peut plus résonner. L'instrument qu'est le corps est lui aussi fragile, il est vulnérable. Et l'âme ne peut résonner pour ainsi dire, mais elle est bien présente.

Je suis certain que cette âme cachée ressent en profondeur votre amour, même si elle n'en comprend pas les détails, les paroles. Mais elle sent la présence d'un amour, et c'est pourquoi votre présence, chère maman, près de lui, chaque jour durant des heures est un véritable acte d'amour de grande valeur, parce que cette présence entre dans la profondeur de cette âme cachée et votre acte est ainsi également un témoignage de foi en Dieu, de foi en l'homme, d'engagement pour la vie, de respect pour la vie humaine, y compris dans les situations les plus tristes.

Je vous encourage donc à continuer, sachant que vous rendez un grand service à l'humanité par ce geste de confiance, par ce signe de respect de la vie, par cet amour pour un corps déchiré, une âme souffrante. »

Dr Jacques GIRARDIER

Il faut bien comprendre que les soins palliatifs, ne sont pas une spécialité médicale comme la cardiologie, la pneumologie, la gastro-entérologie. C'est l'affaire de tous.

Non seulement de tous les soignants, mais c'est l'affaire de toute la société. On le voit bien au Canada avec le

développement des bénévoles. En France, le bénévolat a eu du mal à se mettre en place.

L'Unité de soins palliatifs n'est pas la solution. La solution est que tout malade puisse bénéficier de soins palliatifs là où il est. Quand nous avons ouvert La Mirandière, on pensait que cela durerait dix ans...

Une unité de soins palliatifs, c'est une vitrine, où on va essayer de montrer comment on fait. Il ne s'agit pas de multiplier les unités de soins palliatifs.

Les soins palliatifs restent essentiellement un mode de soins ultimes qui fait appel à l'humanité dans son ensemble.

Échanges avec les intervenants

Questions / Réponses

Vous avez parlé de narcotique ; le mot a une connotation négative... Quelle différence y a-t-il entre un sédatif et un narcotique ?

Dr Jacques GIRARDIER

Nous allons essayer d'éviter les confusions.

Narcose signifie dormir, sédation est plutôt dans l'idée d'« arrêter ». Les opiacés sont utilisés en médecine pour agir sur la douleur en combattant en même temps les effets secondaires éventuels.

Dans les traitements antalgiques, on distingue trois paliers en termes de puissance active :

Palier 1 : aspirine et paracétamol

Palier 2 : codéine et les produits qui s'y apparentent.

Palier 3 : les opiacés. Ce palier 3 était extrêmement encadré pour le corps médical. On avait un carnet à souche, délivré par le Conseil de l'Ordre, et il fallait rapporter le talon du carnet à souche pour en avoir un autre.

Notre problème a été de banaliser l'utilisation des opiacés. C'est acquis

aujourd'hui. Si on les utilise, c'est avant tout avec l'intention de soulager les malades. Aujourd'hui un malade supporte d'autant mieux les opiacés qu'il en a besoin.

Si les soins palliatifs ne sont pas une spécialité, le soulagement de la douleur en est une. Aujourd'hui on connaît mieux les différents types de douleurs ; et la gamme des produits à la disposition des praticiens s'est beaucoup enrichie.

Le projet de loi à venir... L'euthanasie et le suicide médicalement assisté ?

C'est la demande d'euthanasie qui nous a mis en route.

Avant l'avancée déterminante des soins palliatifs, la douleur était le lot commun pour les malades en fin de vie et également pour les opérés. Un peu comme si la douleur était le mal nécessaire. Devant l'ampleur de ces souffrances, il était fréquent que la mort soit souhaitée pour qu'enfin « on en finisse » – que ce soit une demande du malade ou de sa famille ou encore des médecins ou des soignants.

Les médecins déploraient cette situation qui les mettait en échec. Alors, comme je l'ai dit, certains abandonnaient leur malade, ou faisaient en sorte d'accélérer les choses en utilisant les cocktails lytiques pour accélérer la venue de la mort (*mélange de Largactil, Dolosal*

Phenergan) sans nécessairement le dire aux infirmières, qui en souffraient beaucoup, obligées d'appliquer des traitements qu'elles n'approuvaient pas.

L'euthanasie : c'est donner la mort par compassion. En réponse à la demande réitérée du malade. Il y a donc dans l'euthanasie une intention et un lien de causalité. Il y a l'intention de faire mourir et un lien de causalité, c'est à dire que la mort est due à ce geste qui a été effectué.

L'arrêt de traitement, tel qu'il est accepté dans la loi de 2005, ne rentre pas dans le cadre de l'euthanasie. On arrête un traitement devenu inutile, cela peut avoir un lien de causalité, mais l'intention n'est pas de donner la mort, on accepte la mort qui vient.

Quant à la *sédation*, il s'agit de faire

dormir jusqu'à la mort, pas de provoquer la mort.

La « tentation » d'euthanasie est ressentie par beaucoup devant une grande douleur qui dure, devant cette mort qui tarde, ce « mourir » qui dure ! « Comme il a souffert ! » « Il est délivré ! » Cependant il est crucial de se raccrocher au Code de déontologie qui précise dans son article 4127-38 : « tu ne tueras pas ! »

Quand les malades entendent qu'une société veut légiférer sur la mort provoquée, institutionnalisée, ou recommandée, que vont-ils croire ? Ils sont amenés à penser qu'ils « gênent » et cela ne peut que renforcer la demande de mort.

Devant de telles situations mettons tout en œuvre pour que la souffrance du malade soit soulagée au maximum !

En tout dernier recours, il y a la question de la transgression. En mon âme et conscience, dans un cas particulier, je peux être amené à pousser cette seringue, avec l'intention d'en finir. Mais je sais que je suis contre la loi, contre « ma » loi, et contre mon devoir, et j'aurai à en rendre compte le cas échéant.

En conclusion je dirai que la question de l'euthanasie ne sera jamais réglée. Il y aura toujours des demandes de mort même avec des soins palliatifs bien faits. Il faudra sans cesse améliorer l'attention de tous auprès de celui qui s'en va.

Hélas un élément nouveau intervient, « la lassitude ». Avec les progrès de la médecine on prolonge la vie mais à quel

Sur l'euthanasie et le suicide *médicalement assisté*, je ne dirai pas autre chose, mais peut-être dans un autre vocabulaire Je suis profondément touché par ces projets de légalisation de l'euthanasie et du suicide assisté.

On est dans un tournant civilisationnel dramatique. Et ce n'est pas parce que d'autres pays les pratiquent, qu'en tant que citoyen français, je peux accepter ces projets.

Je crois qu'on va sur une piste qui va changer totalement et progressivement le rapport des hommes les uns avec les autres.

Quand j'entends le Dr Girardier s'appuyer sur son expérience, je vois des visages, des familles, je vois notre société. Je vois des êtres humains.

Je constate, et je ne suis pas le seul, que nous sommes dans une société de plus en plus individualiste et qui semble perdre l'attention aux plus fragiles, aux plus handicapés, à ceux qui sollicitent plus de soins.

Face à cet individualisme, nous perdons la solidarité et toute la richesse sociale et morale que représentent la fraternité, la véritable entraide. Les opérations médiatisées de solidarité ne suffisent pas. Il faut une attention active quotidienne. Certains choix faits par ceux qui exercent des responsabilités sont frileux et marquent un repli sur soi.

De plus, une loi autorisant l'euthanasie directe ne résoudra pas les véritables

prix ! Demain il faudra accompagner dans la durée comme en gériatrie ! C'est un nouveau défi !

Le suicide médicalement assisté...

Je m'abstiendrai de commentaires sur le suicide qui fait partie des choix d'une personne, compétente ou pas et ne relève pas directement de la médecine. Il est la conséquence d'une grande souffrance et engendre une souffrance et une culpabilité encore plus grande dans l'entourage.

Je m'arrête sur le « *médicalement assisté* » !

Il s'agit là d'une prescription de mort avec une complicité évidente avec la mort. Dans la prescription en effet il y a bien un lien d'intention et un lien de causalité.

Aussi, que nous parlions de l'exemple suisse où la personne va dans une insti-

Mgr Philippe GUENELEY

problèmes. Ce que la loi, dans sa rigueur et sa froideur, n'aborde pas, c'est tout ce que représentent les émotions, les sentiments qui habitent les souffrants et ceux qui les accompagnent.

J'ai reçu le récit d'une personne qui a expliqué comment se préparait et se déroulait un suicide assisté en Suisse. C'est impressionnant. Il s'agissait d'une maman atteinte d'un début de maladie d'Alzheimer, donc pas en fin de vie.

L'acte fut accompli en présence de ses enfants... qui n'avaient pas voulu s'opposer au choix de leur mère. C'est glaçant à entendre. La gravité de tels actes est-elle prise en compte ? Mesure-t-on les conséquences psychologiques engendrées par une telle démarche ?

« Mourir dans la dignité »

Une autre réflexion : A propos de ces situations liées à la fin de la vie et aux soins à apporter, on emploie des mots, mais ceux qui les emploient n'y mettent pas le même sens : par exemple, « mourir dans la dignité ».



tution, ou de la Belgique ou de l'Oregon, où le médecin fait la prescription et où le malade choisit le moment où il va prendre le produit létal, il y a bien complicité du médecin dans tous les cas.

Il faut aussi faire la différence entre le discours d'un malade en fin de vie et celui d'une personne bien portante.

Certaines personnes non menacées immédiatement dans leur vie estiment qu'elles ne supporteront pas le vieillissement ou la longue maladie et préfèrent se donner la mort plutôt de vivre ce qu'elles estiment perdre leur dignité...

Il ne m'est pas possible, au nom de la morale et au nom de ma foi d'être le complice de telles situations !

Mais tout le monde veut mourir dans la dignité ! Tout le monde veut voir mourir son conjoint, ses enfants, ses parents, dans la dignité. La dignité fait partie de la nature humaine, de la personne humaine, et jusqu'au bout, non seulement pour ceux qui marchent encore sur leurs deux jambes, mais aussi pour ceux qui n'ont plus conscience.

On n'abandonne pas sa dignité quand on est malade, on ne perd pas sa dignité, lorsqu'on est dans la faiblesse, même dans un état végétatif.

Certains de ceux qui militent pour le « mourir dans la dignité » vont dans le sens contraire de ce que dit l'expression, « puisqu'en provoquant la mort d'une personne dont on estime qu'elle a perdu sa dignité, on la conforte dans la dépréciation d'elle-même et l'on nie sa dignité ontologique au nom de l'altération de son image normativement définie.

Et où est la dignité de celui qui se prête à une telle complicité ? » (Pr Jacques Ricot, *Philosophie et fin de vie*, ENSP, diffusion Gallimard). Faisons attention à cette perversion du vocabulaire.

Mgr Pierre D'Ornellas, évêque de Rennes, chargé des questions éthiques dans l'épiscopat français, nous a beaucoup alertés par son travail avec les parlementaires, les sénateurs, les députés, le personnel médical.

Moi, j'ai envie de vivre jusqu'au bout. J'ai besoin non pas d'un accompagnement à mourir, mais d'un accompagnement à vivre jusqu'au terme de mon existence sur cette terre. En tant que citoyen français, si cette loi favorisant l'euthanasie passe, j'aurai peur d'aller à l'hôpital.

Le Dr Girardier a souligné cette peur de la part des malades, qui ressentent, au bout d'un moment, qu'ils sont inutiles, qu'ils doivent disparaître.

Nous discutons de cela à la maison Saint Joseph, où je me trouve avec des personnes âgées : parvenus à un certain âge, ne nous proposera-t-on pas de disparaître de ce monde en injectant un produit ad hoc, parce qu'il nous aura été signifié qu'on est inutile à la société ?

Cette perspective me fait horreur ! Quand je me rappelle Sophocle, et nos classiques – le courage d'Antigone pour sauver son frère Polynice, est remarquable, et pourtant, il était mort ! Elle joue sa vie pour sauver son frère mort !

Et nous, nous tuons des vivants, parce qu'ils ont atteint tel ou tel état !

Entre l'acharnement thérapeutique et l'euthanasie, il y a place pour des solutions profondément humaines, fraternelles, respectueuses de la dignité de la personne. Sinon, c'est à désespérer de l'intelligence de l'homme !*

Je suis très inquiet. Le Dr Girardier a parlé d'un code déontologique. Nous, chrétiens, nous avons un code biblique, un code évangélique :

« Tu ne commettras pas de meurtre ». « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Il ne faut surtout pas le perdre. Il faut tout faire collectivement pour ne pas commettre de meurtre, et aimer son prochain.

« L'ambiguïté de la transgression »

Le Dr Girardier a évoqué l'ambiguïté, la transgression. En morale il existe déjà des points de repère : ce que l'on nomme des « actes à double effet ». Un exemple avec la légitime défense.

On lit ceci dans le *Catéchisme de l'Église catholique* : « La défense légitime des personnes et des sociétés n'est pas une exception à l'interdit du meurtre de l'innocent, que constitue l'homicide volontaire. L'action de se défendre peut entraîner un double effet : l'un est la conservation de sa propre vie, l'autre la mort de l'agresseur. [...] »

L'un seulement est voulu ; l'autre ne l'est pas [...] Qui défend sa vie n'est pas coupable d'homicide, même s'il est contraint de porter à son agresseur un coup mortel [...] La légitime défense peut être non seulement un droit, mais un devoir grave, pour celui qui est responsable de la vie d'autrui, du bien commun de la famille ou de la cité ». (n° 2263-2265, passim).

Dans le suicide assisté, pas de légitime défense, dans l'euthanasie non plus, il en est de même pour l'avortement. Ce qui est terrible dans notre civilisation, c'est que l'exception – la transgression que

l'on fait en conscience, après réflexion – devient au fil des années, une normalité. La vie humaine est menacée dès ses débuts, avec l'euthanasie, elle le sera à la fin.

Soyons vigilants sur ces glissements progressifs qui changeront notre civilisation. L'Église est là, avec d'autres, pour rendre les gens vigilants sur ces réalités graves.

L'euthanasie, se trouve en contradiction avec le principe de la dignité intrinsèque et inviolable de toute personne humaine.

Elle est en contradiction avec l'article 3 de la Déclaration des droits de l'homme de 1948 : « Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne ».

Elle est en contradiction avec la loi qui interdit le meurtre. Quant au suicide assisté, il se trouve en contradiction avec tous les efforts que fait notre société pour lutter contre les suicides.

Pour le suicide assisté, le projet de loi est assez subtil : ce sera dans les dernières heures, dans les derniers jours. Or j'ai été témoin d'une dame de 60 ans, mère de famille, avec un début de maladie d'Alzheimer.

Voyant sa santé se dégrader, elle a demandé le suicide assisté en Suisse. On arrive dans la chambre la veille ou l'avant-veille, on convoque ses enfants, le médecin prépare la seringue, et c'est le malade lui-même qui va procéder. Les enfants consentant, bien sûr, car ils aiment leur maman, et si elle le veut ...

***Dans une interview à la radio, un médecin a dit des soins palliatifs
« C'est les cathos qui ont commencé cela, on ne sait pas bien comment ça marche »,
l'expérience vécue d'une personne désespérée envisageant le suicide assisté,
que l'on retrouve plus tard réapprenant à marcher et capable de rentrer chez elle.***

*En Belgique, quand le produit est prescrit sur ordonnance,
on remarque que le tiers des gens ne vont pas le chercher, et dans le reste, le tiers ne l'utilise pas.
En Suisse, dans les institutions, l'acte est accompli.*

Dr Jacques GIRARDIER

De la part des malades, on parle beaucoup d'une demande de mort répétée...

J'ai eu beaucoup de demandes, qui n'étaient pas réitérées. Notre caractère est fait de périodes positives et de périodes négatives.

On peut souhaiter un jour que tout s'arrête, et le lendemain, il s'est passé quelque chose qui fait qu'on ne le souhaite plus...

Mgr Philippe GUENELEY

Notre grande difficulté, c'est que des gens sont dans une très grande soli-

tude au moment où ils auraient besoin d'être accompagnés, parce qu'ils sont

justement dans une grande souffrance.

**Notre société n'accepte plus la vulnérabilité, disait le Pr AUBRY...
La présentation par Mgr GUENELEY du suicide assisté est un peu caricaturale :
ce n'est pas aussi léger. En Suisse, il y a constitution et dépôt d'un dossier médical,
trois mois de réflexion, une convocation et une rencontre, encore un délai de réflexion,
elle a choisi le suicide médicalement assisté pour proposer une date dans une institution
si on maintient sa demande.**

**Le cas de l'ancienne ministre franc-comtoise, atteinte de la même maladie dégénérative que son père,
qui l'a vu végéter 10 ans en fauteuil sans une parole,
assisté en Suisse.**

Dr Jacques GIRARDIER

Toute fin de vie est particulière. Avec les diagnostics prédictifs, on est capable de dire « Vous allez faire telle maladie ». Quel est l'impact de ces diagnostics prédictifs sur le comportement des gens ?

Je reconnais, madame, que j'ai été très rapide dans le témoignage concernant l'expérience dont j'ai eu connaissance. Je consens tout à fait à ce que vous avez dit, sur le temps qui est pris par les Suisses pour préparer et accompagner le suicide.

Dans une première conclusion, je me tourne vers le docteur GIRARDIER, je m'adresse à toi, cher Jacky, au soignant que tu es. Nous savons que la peur d'avoir à mourir contribue sans doute à nourrir à la fois le déni de la mort et à trouver des solutions qui, parfois, ne semblent pas convenir. Pour moi, le rôle de la médecine n'est-il pas de faire vivre ?

Ce que j'attends du médecin, du corps médical, c'est d'avoir avec les souffrants en fin de vie une relation à la fois médicale et éthique, qui oblige à s'adapter à chaque personne et dispose à entendre l'expression, non pas tant d'un droit à

Avec l'exemple du père qui a eu cette maladie, on accepte, ou on n'accepte pas cette perspective, jusqu'à aller au suicide. C'est le « médicalement assisté » qui me dérange, en tant que médecin.

Mgr Philippe GUENELEY

mourir, mais surtout d'un droit à vivre jusqu'à la mort.

« Si l'on prolonge ce désir de mourir par une loi qui ouvre à l'aide active à mourir, on pourra regretter que la médecine ait été contrainte elle-même d'abandonner la notion de soin, plus précisément, de discernement pour un soin et pour un « prendre soin » appropriés, et qui obligerait la société à ne pas se dérober à l'appel des plus vulnérables. » (Alain CORDIER).

Je souhaite que dans le travail médical que tu accomplis, cher Jacky, tu puisses sauver la dignité de la personne avec cette attention accordée à la singularité de chaque malade, pour qu'il puisse vivre jusqu'au bout et librement dans les meilleures conditions.

Dans ma deuxième conclusion, je m'inspire de Jacques Ricot (in *Philosophie et fin de vie*) en le citant : « Laisser mourir

Le cancer, il y a 20 ou 30 ans, était un arrêt de mort, aujourd'hui, c'est l'assurance d'une maladie chronique. Je respecte les gens qui préfèrent ne pas vivre à ce prix. C'est leur affaire. Ma réaction est liée à la prescription.

ne sera jamais équivalent à faire mourir.

Laisser mourir implique un compagnonnage patient, difficile, modeste, parfois long, à l'opposé de la brutalité du geste, même enveloppé d'apparente tendresse qui met fin volontairement à la relation humaine.

Laisser mourir exclut toute obstination déraisonnable et implique un combat sans restriction contre la douleur, au risque même de hâter la mort, ce qui n'est pas la même chose que la vouloir.

Cela exige donc un développement des soins palliatifs et de l'accompagnement, qui ne soit pas réduit à une simple technique médicale, mais corresponde à un engagement éthique.

Tâche aussi ingrate que noble, aussi discrète qu'indispensable, et sans doute médicalement et scientifiquement peu gratifiante. Mais cette tâche est la marque du souci que l'homme porte à l'homme. »

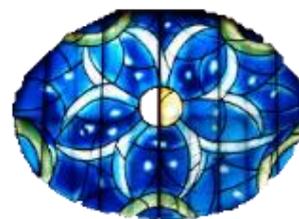
En conclusion

Jean-Pierre Lanquetin

Avec les remerciements d'usage pour cette discussion, instructive, spirituelle et émouvante, je donnerai une indication bibliographique avec l'ouvrage de Claude Grange et Régis Debray .- *Le Dernier souffle : accompagner la fin de vie* (Gallimard, 2023).

Une pièce de théâtre tourne actuellement : le *Voyage à Zürich*, de Jean-Benoît Patricot, mise en scène de F. Berthier. « *Les vivants ferment les yeux des morts, mais les morts ouvrent les yeux des vivants.* »

Une citation, pour terminer sur une notion d'espérance chrétienne, « *La mort, c'est une lampe qui s'éteint. Et si la lampe s'éteint, c'est que le jour se lève.* »



Communauté



Accueil

Assemblée générale

Jean-Pierre LANQUETIN
Président de l'association
des Anciens de la Maîtrise



Pierre MARGUIER
Trésorier de l'association
et chargé de la diffusion
de la revue



Samedi 14 mai 2023

Retrouvailles

L'album

Prêtre jubilaire 2023
Jubilé de platine

Conférence



Mgr Philippe GUENELEY
Evêque émérite de Langres
Anc. Supérieur du Petit séminaire
de Vaux s/ Poligny



Dr Jacques GIRARDIER
Médecin-Chirurgien
Membre du Comité régional d'Éthique
et de *Jusqu'à la mort accompagner la vie*
Dijon

P. Bernard MARMIER
70 ans de sacerdoce
Absent pour raison d'âge et de santé



Solidarités



P. Jean-Yves LHOMME
MEP - Chef de projet
Hôpital Sainte-Anne
pour les pauvres
(Diocèse de Mananjary
Madagascar)



Aline PERNIN
Responsable-Adjointe
L'Escale-Jeunes



P. Pierre IMBERT
Responsable
L'Escale-Jeunes



Les participants
des Retrouvailles 2023



Claude CHAUBY
et une auditrice extérieure

Jean KITA
et une auditrice extérieure



Roland SIMONIN
Pdt des Anciens de Consolation
et un auditeur extérieur



Claude TOURNIER
Auditrice extérieure
K. Ismail TOURNIER



Michelle MARGUIER



Sr Hend SAELONN
Claude LANQUETIN



Bernadette et Paul MARTIN



Marguerite BOURGON
Serge PERRIN
Gabriel MIGNOT

Fraternité

Jacques GIRARDIER



Raymond LAITHIER
Jean KITA
Édouard DESCOURVIERES



Roland SIMONIN
Élisabeth
et Henri MAIRE
Claude CHAUBY



Raymond LAITHIER
Martial BEUREY
Pierre LABARRE
Philippe DESCOURVIÈRES

Bernard VIENNET
Alain CARREY
K. Ismail TOURNIER



Michel LAITHIER



Marguerite BOURGON
Bernadette MARTIN



Claude TOURNIER
Michelle MARGUIER
Nicole VIENNET





Serge PERRIN
Gabriel MIGNOT



Louis
ROUGNON-GLASSON
Jean-Marie
TROUTET

Alain GENTINE
Bernard PILLER



Bernard
JOURNOT



Convivialité



Claude LANQUETIN
Édouard DESCOUVIÈRES
Jean KITA



Yves
DORNIER



Jean-Pierre
LANQUETIN
Dr Jacques
GIRARDIER

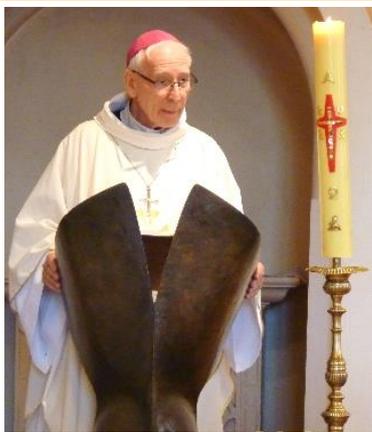


Pierre MARGUIER

Mgr Philippe
GUENELEY
Sr Hend
SAELONN



Célébration communion



« Je vous ai choisis
en vous prenant dans le monde... »

Jn 15. 19

« Acclamez le Seigneur, terre entière...
Oui, le Seigneur est bon,
éternel est son amour,
sa fidélité demeure d'âge en âge »

Ps 99



Memento,
Domine...



Le courrier des Retrouvailles 2023

Nos Retrouvailles 2023 avaient repris la tradition de notre rencontre annuelle printanière.
Nous avons regretté l'absence parmi nous de Bernard Marmier, unique prêtre jubilaire 2023,
– Jubilaire de platine (70 ans de sacerdoce) –
retenu à l'EHPAD du Larmont, à Doubs, où il séjourne désormais.

Et nous avons fait mémoire de nos "Anciens" décédés :

Georges Ligier, Bernard Vieille, François Holtzer, Bernard Poivey, Bernard Favre, Guy Dubreuil, Hubert Ligier, Henri Joly

Dans l'impossibilité d'être présents ce 14 mai 2022, ils ont écrit :

Claude Charbonnier (M. 1953-1959)

Retenu par mes obligations de diacre, je ne serai pas des vôtres le 13 mai. Je serai de tout cœur et dans la foi avec vous. Un grand merci à vous toutes et tous qui assurez les liens des anciens et faites vivre l'association. Bien fraternellement.

Michel Coulot (M. 1954-1958)

Cette année encore, je n'aurai pas le plaisir d'être avec vous. Heureusement, après une année difficile passée entre clinique et hôpitaux, tout semble s'améliorer. J'espère vous accompagner l'an prochain. Amitiés à tous.

Denis Cuenin (M. 1957-1962)

Salut Pierre, j'ai bien reçu l'invitation, mais, actuellement, ce n'est pas la forme. Je ne viendrai pas aux retrouvailles. Je le regrette. Transmets le bonjour à tous ceux de la classe et peut être à l'année prochaine. Bien amicalement.

Pierre André Dubreuil (M. 1961-1967)

Mon état physique ne me permet pas de participer. Amitiés.

Joseph Duquet (M. 1944-1948)

Les problèmes de l'âge et de la santé ne me permettent pas de participer à la rencontre annuelle des retrouvailles. Avec un grand regret. Je souhaite à tous une belle et riche journée. Je garde un peu d'activité d'accompagnement d'une équipe d'ACO, du CCFD et de deux groupes en partage de vie et de foi. Je reste, quoique moins actif, membre de l'association de solidarité des familles Roms qui vivent en bidonvilles, souvent expulsées même l'hiver.

Nous sommes 4 dans notre communauté religieuse en mission ouvrière et logeons en HLM dans une cité de 450 logements : cela fait beaucoup de frères et sœurs dont nous partageons la vie. Mon bon souvenir à tous. Bien cordialement.

Madame Marguerite Edel, en souvenir

de Joseph Bonnot (M. 1939-1945)

Joseph est décédé le 11 novembre 2022. Cependant, je poursuis son soutien à l'Escale-Maîtrise. Je souhaite recevoir la revue que je trouve très intéressante. Avec mes amitiés, recevez mes sincères salutations.

Jean-Marie Javaux (M. 1942-1948)

Bonnes retrouvailles à tous ! Je serai absent : trop vieux pour me déplacer ; santé faible. Tout mon bon souvenir à tous ceux qui se souviendront de moi. Amicalement.

Bernard Jolivet (M. 1952-1960)

Nous avons de gros soucis avec notre fils aîné François, 52 ans, qui est soigné pour un cancer du pancréas depuis 4 ans. Le dernier scanner n'est pas bon et nous envisageons d'aller chez lui à Tours la semaine du 8 mai. Nous ne serons donc pas à Besançon le 13 mai. Passez une bonne journée. Amitié. Bernard.

Claudine Lescoffit veuve de François

(M. 1945-1950)

Je suis très impressionnée par ce que réalise le père Jean-Yves Lhomme à Madagascar, c'est un véritable exploit. Je lis ses messages et l'avancement de ses travaux, c'est incroyable. Même avec les Missions étrangères en appui, c'est prodigieux ; il a réussi à fédérer autour du projet de nombreux techniciens et spécialistes bénévoles. Il semble avoir l'appui du pouvoir en place ou au moins sa neutralité. Vous aussi vous êtes bien occupés par cette association et ses ramifications. Merci pour ce que vous faites ! Bien amicalement. Claudine

Marylène Gable pour Marcel (M. 1960-1968)

Je vous remercie de m'adresser la revue de la maîtrise. J'ai été émue de voir tous les anciens amis de Marcel qui l'ont rejoint en 2022. En effet, les plus jeunes ne sont pas épargnés. Je continue de soutenir le projet du père Lhomme, Marcel y tenait. Bon courage pour la poursuite de votre association. J'ai des nouvelles par François qui a repris l'apéritif de votre assemblée (je le vois dans mes activités de la retraite sportive). Je suis toujours bénévole à la bibliothèque de Pirey avec Estelle Peseux. Au plaisir de vous revoir. Amicalement.

Marcel Gauthier (M. 1953-1959)

Merci à tous. Je ne pourrai participer : âge, distance...

Jean-Louis Goutière (M. 1952-1958)

Un amical salut avec le souhait d'une rencontre chaleureuse le 13 mai et merci pour le travail fourni pour assurer la logistique.

Philippe Laithier (M. 1948-1954)

Je ne pourrai pas assister aux retrouvailles. Saluez bien de ma part tous ceux qui seront présents. Bien amicalement.

Louis Letoublon (M. 1949-1952)

La vieillirie devenant de plus en plus présente, nous avons décidé d'intégrer une résidence « senior ». Je ne serai pas présent aux retrouvailles et vous souhaite une belle journée amicale.

Denis Macabrey (M. 1962-1965)

Je ne serai pas disponible en mai pour participer aux retrouvailles des anciens. Sauf exception, cette situation sera désormais la règle. Je serai ce jour-là en communion de pensée avec vous. Amicalement.

Bernard Maire (M. 1953-1956)

message de Henri Maire

Concernant la santé de Bernard : je l'ai eu au téléphone ces jours derniers. Il attend les résultats des analyses effectuées au CHU de Besançon. Il fait des allers et-retours CHU-son domicile Il ne sait pas encore s'il pourra venir le 13 mai. Je vous tiendrai au courant. Amitiés. (NDLR De fait, il n'a pas pu venir).

Claude Munnier (M. 1960-1968) Je ne pourrai être présent. Amitiés à tous.

Jean Marie Meunier (M. 1947-1953)

Pensées spéciale aux anciens de 1947, du voyage au Canada et à tous ceux déjà de « l'autre côté » et à tous les absents pour raisons de santé. Avec un 2^{ème} AVC, je ne peux me déplacer.

Henri Meunier (M. 1950-1958)

Besançon devient trop loin pour moi, mais vous êtes proches par la pensée et surtout par le lien de la revue.

Jean Noël Pochard (M. 1954-1959)

Bonne journée à tous. Serai avec vous par la pensée et par la prière. Bien amicalement.

Pierre Nappey (M. 1946-1952)

Je vous souhaite une bonne et heureuse réunion. Je ne serai pas des vôtres : l'âge, la distance et pas de chauffeur. Je lis toujours avec intérêt le bulletin et remarque que les décès sont de plus en plus nombreux. Ce sera mon tour un de ces jours. Il adviendra pour l'association que l'on dise : « Le combat cessa faute de combattants ».

Pierre Reuter (M. 1944-1946)

Ancien du Val Sainte Marie. J'ai 92 ans. Je ne peux plus conduire. Avec mes regrets.

Jean-Claude Roussel

Ami de St Jean. Je règle ma cotisation pour avoir la revue. Bravo pour la qualité de votre revue et votre travail.

Jean Marie Salomon (M. 1960-1965)

Je ne pourrai être au RdV cette année. Passez une bonne journée et à l'année prochaine.

Odile pour Jean-Marie Tournier

(M. 1947-1957)

En maison de soins à Troyes, Jean-Marie n'est plus en état de répondre. Avec lui, un grand merci pour le bulletin et l'invitation. Une DMLA me gêne beaucoup. Belle journée le 13 mai. Nous penserons à vous, unis par la prière.

Michel et Michèle Tournier (M. 1960-1965)

Nous n'assisterons pas aux retrouvailles, retenus par une fête familiale. Nous partageons avec vous cette journée de rencontre qui est toujours un temps fort et riche en échanges. Le thème de la conférence est judicieux et tombe à point nommé. Merci à l'association pour son dynamisme et la qualité de ses interventions. Les Michel.

Jean Louis Vieille Girardet (M. 1954-1957)

Éloigné de la Franche-Comté (Tarn) et toujours très engagé dans mes activités musicales (liturgiques, préparations de concerts et enregistrements), je ne pourrai participer à cette belle journée des retrouvailles 2023. Cependant, je serai de tout cœur avec vous tous et j'adresse mon meilleur souvenir et mes amitiés fidèles à ceux qui me sont chers et que je n'oublie pas. Bien à vous. Amicalement.

Claude Vouillot (M. 1958-1966)

Ci-joint ma contribution en aide à HSA encore durement touché par le dernier cyclone. Bonne réunion. Bien amicalement.



À l'Escale les années se suivent mais ne se ressemblent pas...

La grande communauté de l'Escale, pour l'année 2023-2024, se compose de 24 personnes au total, dont 9 jeunes résidents (6 filles et 3 garçons), toujours dans une belle diversité par leur vocation, leur origine géographique, familiale, leurs études...

• Une nouveauté cette année !

Mais pas totalement, puisqu'un projet similaire avait vu le jour il y a quelques années avec 5 jeunes hommes.

Nous accueillons la VOCAFRAT', une communauté vocationnelle composée de 3 jeunes femmes en discernement vocationnel, résidant à l'Escale.

Elles poursuivent leurs études ou leur métier, tout en cheminant. Elles sont rejointes une fois par mois par 7 autres qui "discernent" également. Elles ont fait le choix de vivre en communauté, soutenues et accompagnées par le responsable des vocations, le père Pierre Imbert, et de Sr Lè. Une vie de prière commune, mais également un souci de témoignage auprès de jeunes en recherche et en questionnement.

• Une communauté de 6 étudiants et jeunes pro de 18 à 28 ans.

Tous nos résidents viennent d'horizons très différents. Certains sont encore étudiants : en histoire, école d'ingénieur, éco-gestion, musicologie, langues étrangères appliquées, art du spectacle, orthophonie...), d'autres ont rejoint le milieu professionnel (psychologue, professeur suppléant...). Ils viennent des 4 coins de France (Hautes-Pyrénées, Maine-et-Loire, Loire), de Franche-Comté, ou de l'étranger (Cameroun, Bénin, Vietnam, Chine, Syrie).

• La communauté des sœurs de la Charité a accueilli une 4^{ème} sœur,

avec l'arrivée de Sr Hoa, vietnamienne, qui a rejoint Sœur Lé, Sr Hend et Sr Marie Jeanne. Une présence priante dans notre maison.

Quelle joie en ce début d'année pastorale de vivre avec toutes les sœurs de la Charité les vœux perpétuels de Sr Lè !

Un beau témoignage d'engagement et de vie donnée à la suite du Christ.

• La famille Bartzén-Sprauer

et leurs 4 jeunes enfants est présente cette année encore, avant de partir vers de nouveaux horizons à la fin de l'année scolaire. Une présence précieuse, qui témoigne d'un bel engagement au service de l'Église, des jeunes et de la Maison.

• Une fraternité de prêtres :

Les pères Pierre Imbert et Sébastien Moine, résidant à l'Escale, nous permettent de célébrer l'eucharistie chaque soir de semaine à 19h et sont rejoint régulièrement par le père Anthony Chopard, aumônier des étudiants et d'autres prêtres proches de la Maison.

• Des séminaristes

Louis Meyer, séminariste pour le diocèse de Besançon, poursuit son doctorat tout en se formant au séminaire (Paul VI). Il est rejoint par 2 séminaristes vietnamiens du diocèse de Reims qui étudient au CLA (Centre de linguistique appliquée).

Ouverture aux Jeunes

Chaque semaine, nous continuons de proposer avec les Jeunes et pour les Jeunes une belle diversité d'initiatives pastorales, avec les soirées des aumôneries étudiantes et jeunes pros, les soirées pizza, Bible, des soirées de formation au catéchisme de l'Église catholique, soirée de réconciliation, les offices...

Les voix de la chorale étudiante continuent de résonner entre nos murs chaque semaine et à quelques occasions à la cathédrale.

Missions diocésaines

L'équipe du service Évangélisation Jeunes et Vocations accueille en cette rentrée Pierre Santamaria, nouveau responsable de ce service, qui succède à Guillaume Cordellier.

Dans la suite d'une dynamique de JMJ,

avec d'autres, nous poursuivons l'accompagnement de tous les Jeunes de notre diocèse au rassemblement diocésain à Consolation, au pèlerinage des Jeunes à Taizé, lors des propositions estivales (pélé VTT, camp, pélé Salette et Lourdes...) et localement dans les doyennés, tout au long de l'année.

Témoignage

Au cœur de sa vie de résident et de jeune baptisé, Timothé témoigne :

« Baptisé depuis la Veillée Pascale 2023, je suis également résident de l'Escale Jeunes depuis novembre 2022. Je peux dire sans problème que la vie en communauté fut pour moi une aide capitale pour mon cheminement jusqu'au baptême, mais aussi que cela reste une force non négligeable dans ma vie de néophyte. J'ai longtemps rêvé d'une vie en communauté, et encore plus d'une vie de famille. Faire partie de celle du Christ, qu'il soit au centre de tout, me remplit de joie ! »

Accueil de l'association Des » Anciens de la Maîtrise » et remerciements

Nous avons eu cette année encore la joie d'accueillir l'assemblée générale de votre association d'anciens professeurs et élèves de la Maîtrise, une occasion pour tous vous remercier de votre souci et de votre soutien à notre beau projet de l'Escale au service des Jeunes.

Votre aide est précieuse et nous permet de développer toujours plus de projets et d'accompagner les Jeunes au plus près de ce qu'ils vivent de leur foi de jeunes chrétiens. MERCI à vous tous.

Soyez toujours les bienvenus dans cette Maison, où il fait bon vivre, travailler ou juste passer.

Aline PERNIN
Responsable

Pour l'équipe ESCALE JEUNES



des Résidents

Ce service comprend :

La maison diocésaine de l'Escale Jeunes et 5 départements :

- Département des Collégiens, lycéens, ados
- Département des Aumôneries étudiantes
- Département des Jeunes professionnels
- Département des rassemblements diocésains
- Département des Vocations



Pierre SANTAMARIA, Responsable du service
Aline PERNIN, Responsable administrative et financière
P. Pierre IMBERT, Prêtre accompagnateur
et Responsable Vocations



Joséphine,
Claire,
Timothé,
Gloria, Pietro,
Yvan



Sr Hoa Tran, Sr Hend Salloun,
Sr Marie Jeanne Li, Sr Thi Lê Nguyen



P. Pierre Imbert,
Margot,
Marie-Françoise,
Eivina, Agnès,
Bettina,
Sr Lê



Pierre Hieu NGUYEN, Lois MEYER, Paul BAO
P. Pierre Imbert, P. Sébastien MOINE



Famille
BARTZEN
Agnès et Antoine
et leurs
4 enfants :
Victoire, Marin,
Agathe
et Mayeul

Gestion de l'accueil
Membres de l'équipe
d'animation



Alice,
Margot,
Marie-Françoise





« Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève,
comme aujourd'hui... ?
Cela a un très beau nom...Cela s'appelle l'aurore. »

Jean Giraudoux
Électre 1937

Mananjary, le 23 mai 2023

Bénédition et Inauguration officielle de l'hôpital Sainte-Anne...



« Son excellence
le Nonce apostolique,
Mgr Tomasz Grysa,
Son excellence
Mgr José Alfredo Caires
Nobrega,
RP Vincent Sénéchal,
Supérieur général
des Missions étrangères de Paris,
P. Jean-Yves Lhomme
des Missions étrangères de Paris,
Directeur de l'Hôpital Sainte-Anne,
l'ensemble du personnel
de l'hôpital Sainte-Anne,
les amis et bienfaiteurs qui
ont permis la réalisation
de l'Hôpital :

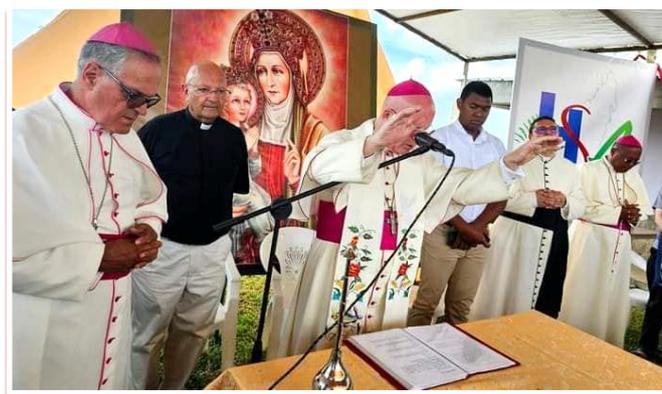
Évelyne et Jacques Péré, architectes,
Amour et Partage, ATM
Aide aux Missions,
l'Adrar, l'Alehsam, l'Arehsam,
l'Arthasam,
Électriciens Sans Frontières,
Pharmacie humanitaire
internationale Anjou,
le Rotary Club,
Frère Renaud
et les frères Prémontrés,
la Maîtrise de Besançon,
les paroisses de France
et les nombreuses personnes qui,
individuellement et fidèlement,
soutiennent l'Hôpital
ont l'honneur d'inviter à rehausser
de votre présence
la cérémonie officielle
de la bénédiction
et de l'inauguration
de l'Hôpital Sainte-Anne
à Mananjary,
qui aura lieu le 23 mai 2023 »



Accueil



Bénédition



Célébration



L'assistance,
...les groupes



Écoute
...et chants



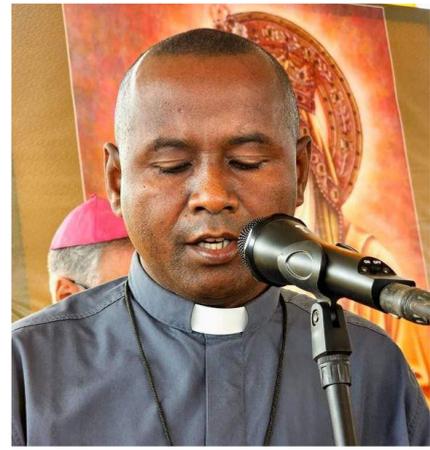
Inauguration



P. Jean-Yves Lhomme (*discours en malgache*)



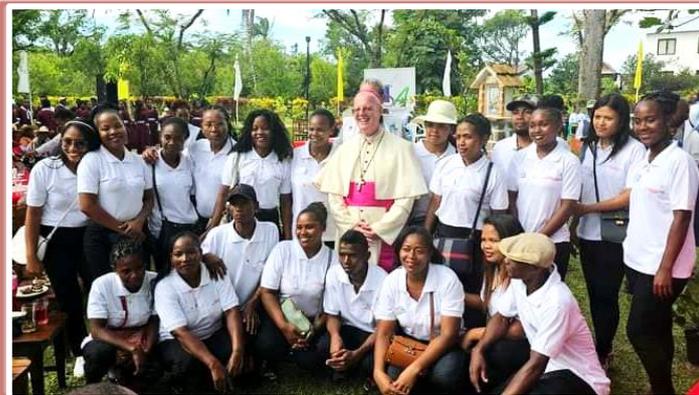
Maître
de cérémonie



Prêtre
diocésain

Prises de parole

Après la cérémonie... dans les jardins de l'évêché



*Autour de Son Excellence,
le Nonce apostolique, Mgr Thomas Grysa*



*Autour de
Mgr José Alfredo
Caires
Nobrega,
évêque de
Mananjary*

*Autour du
Père Jean-Yves
Lhomme, MEP,
Chef de projet
de l'hôpital
Sainte-Anne*



Petit retour en arrière

« Début décembre, j'ai expédié par taxi brousse le dossier de demande d'ouverture définitive de l'Hôpital Sainte-Anne.

Le gardien de notre maison des Missions Étrangères dans la capitale l'a réceptionné immédiatement - puisqu'il m'est difficile de quitter l'hôpital - pour l'emporter au ministère, car la commission non permanente se réunissait quelques jours après pour examen.

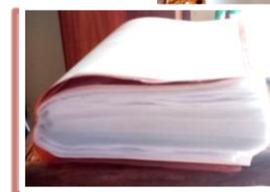


J'ai fait voir le dossier à Mgr Alfredo avant de l'expédier au ministère par taxi-brousse

La dame médecin responsable, fort sympathique, me rappelait le soir même pour me dire que "l'avis était favorable" et que le dossier partait dans les services juridiques de l'État, avant d'être déposé sur le bureau du ministre de la Santé et sur le bureau du Premier Ministre, pour parution au Journal Officiel du pays.

Samedi 25 février 2023

Le dossier de demande d'ouverture. Il est plus près de 3 kg que de 2...



Souvent repoussée, cette commission s'est réunie, en fait, courant février.

Avant cela, le service des hôpitaux privés au ministère m'avait appelé pour des demandes de précisions et la nécessité d'avoir un second médecin dans notre futur service de médecine. Qu'à cela ne tienne, j'en avais un "sous la main" et je pouvais répondre aux questions posées.

Inquiet de ne pas avoir de nouvelles, j'ai appelé pour m'entendre dire que la commission se réunissait le lendemain....



Quel soulagement après plus d'une année pour la constitution assez compliquée d'un dossier où les pièces justificatives de tous ordres m'étaient demandées.

Encore une étape de franchie ! La date !

Quand? Je n'en sais trop rien pour des questions de personnel à faire venir et une logistique qui doit être parfaitement au point le jour de l'ouverture officielle. L'inauguration ou les inaugurations ? Même chose, je ne sais pas.

Tout sera fonction de la venue des amis !

Le 22 mai prochain, le Nonce apostolique en poste à Madagascar pour l'Océan Indien sera à Mananjary pour différentes choses et à l'Hôpital Sainte-Anne. »

Accidents de l'ambulance

Décembre 2022, février 2023



« Le premier, c'était au début du mois de décembre 2022. J'étais parti avec ma propre voiture à Manakara, à l'inspection du travail à 120 km de Mananjary pour faire signer des contrats de travail de futurs employés de l'hôpital pour le dossier de demande d'ouverture définitive de l'hôpital, comme l'exige la réglementation.



C'est en cours de route, sur le chemin de retour, que j'apprends l'accident de l'ambulance, qui, à quelques centaines de mètres de l'hôpital, (avec une césarienne à faire) est passée...entre un petit camion que notre chauffeur doublait dans un virage... et un taxi-brousse qui venait en face. L'ambulance est passée entre les deux... Pas de blessés, peu de dégâts. Mais tout de même!

Le second, c'était le vendredi 3 février 2023, au retour d'une évacuation sanitaire à Fianarantsoa, à 180 km (un jeune de 20 ans tombé d'un manguiier, avec 4 fractures du crâne et dans un coma profond).

Notre chauffeur, toujours, s'est endormi, vers 14h30. Retour sur plateau vers Fianarantsoa pour réparations...



Et un troisième accident avec le camion de l'hôpital qui tournait avec clignotant, paraît-il, et une voiture et une moto qui doublent à ce moment-là. C'est vrai que les gens ici utilisent peu le clignotant et qu'il vaut mieux regarder dans son rétroviseur, ce que le chauffeur n'a probablement pas fait.

Six mois de travail, 3 accidents. J'ai préféré lui demander de partir.

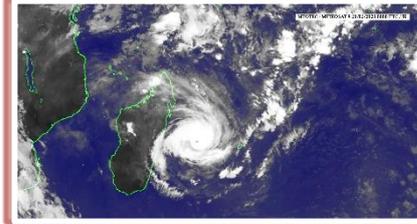
Mais il est difficile de trouver un chauffeur qui ne boit pas et qui ne fume pas l'herbe locale.

En attendant de trouver sinon la perle rare, du moins quelqu'un de sérieux, je suis de service dès le matin à 5h00, 7h30, 8h00, 14h00, 17h00 et 19h00... et tout le reste entre temps. Comme pour le reste, on va bien y arriver!

Dernière minute :

L'ambulance est prête et le chauffeur de notre évêque ira à Fianarantsoa à 180 km pour prendre livraison. »

21 et 22 février 2023



Avant et après le passage de Freddy, le 3^{ème} cyclone



Les cases de l'hôpital n'ont guère bougé. Le système ancestral de planter des bois dans la terre, attachés au faite, est efficace.

« Avant que les routes ne soient éventuellement coupées, nous avons fait rentrer du gaz, pour la cuisine de l'hôpital,



ainsi que du gazoil, pour les groupes électrogènes et les véhicules de l'hôpital.



Les ouvriers de l'hôpital ne ménagent pas leur peine pour poser des sacs de sable sur les toits - 400 ! ... mais il n'y en a pas assez...



Il y a, heureusement, des plaques de granit, destinées à paver un jour les routes de l'hôpital.

Après le cyclone Batsiraï, tous les plafonds tombés et les dégâts des eaux occasionnés,

nous avons investi dans la fabrication d'auvents sur mesure : 60 auvents pour une somme d'un peu plus de 10 000 €.



Nous avons également protégé les claustras de chaque pièce par du plastique, coincé dans les cadres avec moustiquaire. Car la pluie, avec l'effet "Karcher", franchit la varangue, malgré son toit en pente, et arrive à pénétrer. Malheureusement, cela n'a que moyennement fonctionné....





Nous avons terminé par les mâts des drapeaux qui avaient été complètement tordus en 2022, en dépit du béton intérieur



L'un des deux kiosques avait été détruit l'an passé... Le second avait résisté : On le protège. Il a tenu.

390 réfugiés, surtout des femmes et des enfants à l'abri dans le bâtiment de stockage que nous terminions...



Après le passage du cyclone *Freddy*



La houle cyclonique a fait avancer la mer dans la ville sur plusieurs dizaines de mètres

Une école publique de la ville, touchée par le cyclone en 2022 et dont la rénovation venait d'être terminée, de nouveau détruite.



Le Dr Rynah, médecin chef et chirurgien de l'hôpital public, se recoud la jambe, blessée par une tôle



L'hôpital public de nouveau touché. Les plafonds sont tombés ...là où il y avait des malades





Hôpital Sainte-Anne Derniers "travaux" avant ouverture

Jeudi Saint, 6 avril 2023

Nous sommes actuellement dans une période transitoire et d'attente active. L'Hôpital public a quitté officiellement l'Hôpital Sainte-Anne le 14 février dernier. Seules quelques interventions pour diverses raisons sont encore faites chez nous.

Ainsi, notre service de radiologie et notre laboratoire d'analyses continuent de fonctionner pour l'Hôpital public dont les travaux ne sont pas encore terminés.

Nous profitons de ce temps pour à la fois continuer de réparer les dégâts des 3 cyclones de 2022 et 2023 et mettre en place tout ce qui sera nécessaire au bon fonctionnement de l'Hôpital dès les premiers jours de son ouverture définitive que j'espère dans les semaines à venir. Ce n'est pas une mince affaire !

Nous terminons actuellement un bâtiment dit de stockage. A l'arrivée d'un container, nous n'avions plus de place avant la répartition et le rangement de tout ce que nous recevions.

Ce sont les 3 salles de consultations externes qui en faisaient office. Il fallait agir vite, avant l'ouverture de Sainte-Anne. C'est fait!

Un prochain reportage photos légendées montrera le travail formidable de nos 3 amies de PHI Anjou (Pharmacie Humanitaire Internationale) reparties en France hier 5 avril et qui, pendant une douzaine de jours, ont mis en place, dans une partie de ce nouveau lieu, une réserve et un stockage des médicaments et des consommables de l'Hôpital, complément de la pharmacie centrale.

Nous avons profité de leur présence pour engager la personne préposée à la pharmacie après le décès accidentel du garçon prévu pour ce poste et qui travaillait déjà dans notre laboratoire d'analyses, et pour appeler une société informatique de la capitale, spécialisée dans la gestion informatique de pharmacies hospitalières, pour un système de contrôle plus pointu.

J'aurai l'occasion d'en reparler car ce ne sera plus, comme à l'Hôpital Public, la famille du malade qui vient à la pharmacie acheter les médicaments nécessaires à son malade mais le personnel paramédical comme nous le faisons en France.



10 mai 2023

J'ai actuellement, dans nos murs un plombier de mon pays natal qui est en train de nous monter une installation pour le traitement de l'eau de l'hôpital. Du beau travail pour une eau plus sûre...

Pompier bénévole également, il fera une formation d'ambulancier pour notre jeune et nouveau chauffeur que je viens de recruter, après avoir remercié l'ancien qui, en 6 mois de travail, avait eu 3 accidents, un avec notre camion de 3,5 t et deux avec l'ambulance, sans dégâts corporels, Dieu soit loué. Cela commençait à me coûter cher.



La dernière et grande étape des constructions de l'hôpital sera celle du pôle mère/enfant (pédiatrie, maternité, gynéco-obstétrique que nous traiterons, en attendant en médecine/chirurgie). J'espère pouvoir commencer en septembre, au plus tard, si bien sûr et comme d'habitude, la divine Providence, en qui j'ai toujours eu une confiance indéfectible, nous le permet.

21 juin 2023 (P. Jean-Yves au téléphone) -

Ouverture aux malades fixée au 3 juillet

*Au 21 juin, j'avais recruté 28 personnes et mon projet optimal était de parvenir à un total de 32 à 34 personnes. Les coûts : Pour la préparation de tous les services : 11 000 €
Pour une première commande de médicaments : 15 000 €. L'impression d'ordonnances : 2 000 €
Il reste à boucler la rédaction de la réglementation de l'hôpital : un règlement strict et égalitaire répondant à l'exigence de justice (qui distingue les malades « argentés » et les autres).
Dernière tâche : la rédaction des notes de service...*

(à suivre... cf. plus haut)

Un grand amour m'attend



*Ce qui se passera de l'autre côté
quand tout pour moi aura basculé
dans l'éternité...*

Je ne le sais pas !

*Je crois, je crois seulement
qu'un grand amour m'attend*

*Je sais pourtant qu'alors,
pauvre et dépouillé,
je laisserai Dieu peser le poids de ma vie,
mais ne pensez pas que je désespère.
Non, je crois, je crois seulement
qu'un grand amour m'attend*

*C'est vers cet amour
que je marche en m'en allant ;
c'est dans son amour que je tends les bras,
c'est dans la vie que je descends doucement.*

*Si je meurs,
ne pleurez pas,
c'est un amour qui me prend paisiblement.
Si j'ai peur... et pourquoi pas ?
rappelez-moi souvent, simplement
qu'un grand amour m'attend.*

*Mon rédempteur va m'ouvrir
la porte de la joie, de sa lumière.*

*Oui, Père,
voici que je viens vers Toi.
Comme un enfant,
je viens me jeter dans ton amour,
ton amour qui m'attend.*

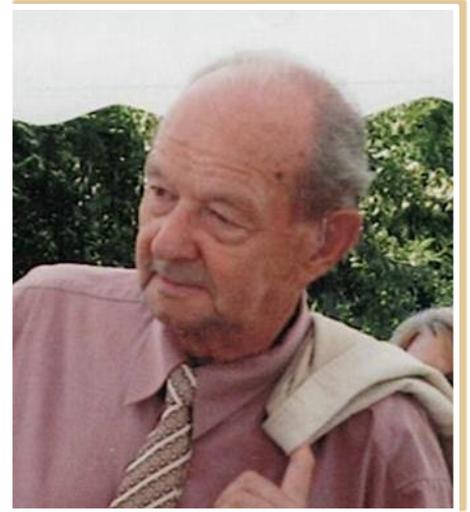
Louis BERGER

Né à Saraz le juin 1933

Maîtrise 1947 – 1953

Décédé à Ornans, le 23 décembre 2022

(dans sa 89^{ème} année)



L'amour de la vie une vie de foi, de dévouement et de partage

Mot d'accueil

*Au terme d'une belle vie
de 89 années,
Louis nous a quittés
ce lundi 19 décembre 2022*

*Dans cette église d'Ornans,
nous sommes rassemblés
autour de lui
et autour de Marie, son épouse,
de Christine, Alain et Virginie
ses enfants, et de toute sa famille,
et nous avons
une pensée particulière
pour son fils Emmanuel,
disparu prématurément.*

*Cette église, Louis
la connaissait bien ;
Marie et lui, tous deux
animés d'une foi profonde,
étaient présents à tous les offices.*

*Soyez tous les bienvenus,
vous ses proches, ses amis,
les membres
des associations patriotiques,
ses voisins du quartier de Lonège,
et vous tous qui êtes là
par respect pour Louis,
par amitié pour sa famille.*

*Durant 15 années, Louis a assuré
d'importantes responsabilités
au sein de la paroisse,
sans ménager sa peine,
bien épaulé par Marie.
Au nom de la communauté
chrétienne, nous leur disons
notre reconnaissance.
Et nous souhaitons
qu'au cours de cette célébration,
chacun soit respecté dans son émotion,
dans ses interrogations,
dans sa foi.*

*L'évocation de la vie de Louis,
par son fils Alain,
nous rappellera les moments
que nous avons partagés avec lui.
Souvenirs attristés, certes,
mais remplis
d'espérance et de paix.*

Papa, tu es né à Saraz, un petit village du département du Doubs, très connu des habitants de la région. Tu as toujours été fier de dire que tu étais originaire de Saraz. Nous les enfants, quand nous disions que nous allions à Saraz, les gens pensaient "au désert du Sahara", car Saraz est aussi un désert.

Tu as grandi au milieu d'une famille nombreuse de treize enfants, dont trois sont malheureusement décédés très jeunes. Tes parents, Georges et Gabrielle vous ont élevés dans un milieu agricole où, à l'époque, il fallait faire beaucoup avec très peu.

Les valeurs travail, famille, partage et entraide t'ont façonné et tu as su nous les transmettre. Chez les Berger, la religion était très, très présente.

Tu es parti étudier au Petit séminaire de Besançon... Heureusement que dans le car qui vous ramenait à Nansous-Sainte Anne, Marie, une jolie jeune fille, t'a fait tourner la tête, sinon tu aurais été curé et nous ne serions pas là. !

De ta mobilisation et de l'Afrique tu nous as quelquefois parlé mais tu as surtout parlé des amitiés profondes que tu en as conservées. Pendant de nombreuses années, tu as participé aux commémorations et tu t'es impliqué dans l'association des Anciens combattants.

Les années d'enseignement

En 1961, tu « empoignes » un mariage et le métier d'instituteur. Tu commenças par un poste itinérant dans le Haut-Doubs, sur le secteur de Charquemont et du Russey, avant de prendre la responsabilité de la classe unique du Mémont – un village aussi gros que Saraz... Le froid, la neige, les déplacements à moto, ce ne fut pas simple tous les jours. Maman trouvait un peu le temps long dans le petit logement glacé au-dessus de l'école.

Un premier départ pour l'école de Chantrans où, hormis le rapprochement avec vos familles et la naissance de deux

magnifiques enfants, Christian et Alain, les conditions n'étaient pas « top ».

Une mutation au Groupe Courbet, à Ornans, et un logement dans un HLM du stade de Mambouc (le luxe, à l'époque !), la naissance de Manu enfin, tout s'améliorait.

La construction d'une maison « aux Lonèges », un poste de professeur au collège P. Vernier d'Ornans, l'arrivée de Virginie... les années passèrent. De nombreux loisirs t'occupaient : le camping en famille l'été, le tennis de table, le jardinage et la chasse... et également la chasse ! Tu aimais la vie, tu le disais souvent.

Après le décès de Manu, il a fallu apprendre à vivre autrement. Heureusement, l'amour profond que vous aviez l'un pour l'autre, papa et maman, vous a aidés à surmonter cette terrible épreuve – un amour que vous avez su nourrir jusqu'à ce lundi 19 décembre 2022.

Le temps de la retraite

Au temps de la retraite, vous avez, maman et toi, beaucoup marché, voyagé avec différents groupes du secteur, partagé de nombreux repas, profité de vos petits-enfants et arrière-petits-enfants, pour qui vous étiez toujours disponibles et à qui vous avez transmis vos valeurs...

Des petits-enfants qui te pleurent mais qui garderont ta joie de vivre, ton humour, ton écoute et ta tolérance.

Papa, nous avons eu beaucoup de chance de t'avoir et nous te disons : Merci !

Ton fils, Alain



L'au revoir de ses petites-filles

Il est bien difficile aujourd'hui de te dire au revoir, Papichou...

Pour nous, c'est bien trop tôt, même si nous sommes conscientes de la chance que nous avons eue de partager autant de bons moments ensemble. Nous aimerions tellement prolonger le temps pour te faire participer encore et toujours à nos bêtises ! Nous n'avons même pas réussi à te convaincre de nous accompagner au Mc Do !

Tu nous accueillais toujours avec le sourire, les yeux pleins de malice quand tu nous racontais des blagues. Nous passions des journées à refaire le monde, nous débattions de tout : de l'équipe de France de foot jusqu'aux Américains "Trompe" comme tu disais. Tu nous parlais de ton jardin, de tes fleurs, de tes oiseaux... sauf des tourterelles auxquelles tu aurais bien tordu le cou.

Nous ne quittions jamais la maison sans avoir fait plusieurs *milles* à la belote. Tu en étais mon partenaire : avec toi je pouvais jouer durant des heures : même si tu râlais quand la mamie avait des *annonces* ...

On se baladait, on prenait le temps... Tu nous apprenais la contemplation de la nature Et dans la ville, tu étais le meilleur guide ornanais. Curieux de tout, tu aimais surtout transmettre ton savoir, pour notre plus grand plaisir. Tu nous racontais les histoires du temps d'avant... « Dis, Papi, tu as connu les dinosaures ? »

Mais tu étais bien ancré dans ton époque, avec ton portable tactile et tes *selfies* avec mamie. Tu étais toujours avec ton téléphone, même à table ! Pire qu'un gosse... Mais c'était le moyen de pouvoir garder ce lien unique que nous avions avec toi.

Et tous ces bons repas, à la maison, que nous avons partagés avec toi... Le plus attendu : le steak-frites du samedi midi ! Mais quel sacrilège de finir un repas sans un morceau de Comté !

Pour l'accompagner, du vin rouge évidemment ; mais attention : que du Bordeaux ! Et pour terminer, le meilleur des remèdes : ton petit verre de gentiane. Tu es d'ailleurs parti sans attendre ta cuvée spéciale, en cours de préparation ! Nous la boirons à ta santé !

Le roi Louis, si amoureux de sa reine Marie, aimait se faire dorloter. Mamie : ton chou, ta bibiche. Nous étions admiratives de cet amour sincère et infini qui vous liait.

Et de cet amour débordant, tu en faisais profiter toute la famille. Toute cette tendresse dans ton regard ! Si l'on arrivait à Ornans le cœur lourd, on en repartait toute légère ... Tu nous offrais un soutien sans faille, quel que soit notre choix de carrière ou de vie.

Doux, intelligent, curieux, captivant, généreux, tendre... et surtout le plus beau !

Je veux te remercier pour tous ces souvenirs que nous avons su créer ensemble et surtout pour l'honneur que tu m'as fait de m'accompagner le jour de mon mariage. Je te suis très reconnaissante que tu aies pu rencontrer ton arrière-petite-fille, ton « *impératrice* », comme tu l'appelais.

Mille mercis, Papichou, pour tout l'amour que tu nous as donné. Tu resteras à jamais gravé dans nos cœurs et tu vas terriblement nous manquer. Nous t'aimons très fort !

Lulu.

Prière d'action de grâce

La vie de chacun est un chemin imprévisible, parsemé de réalités diverses...

Nous marchons toujours cependant en quête de bonheur, à la recherche de Dieu, souvent à notre insu et parfois malgré nous.

Seigneur, cet après-midi, nous te rendons grâce pour le chemin parcouru par Louis

Il a parcouru des chemins de découverte, d'émerveillement dans sa vocation d'enseignant dans laquelle il s'est épanoui.

Il a fait avancer sur les voies de la connaissance, du savoir et du savoir-être des générations de jeunes.

Reconnaissant pour l'existence qui était la sienne, heureux de vivre dans un environnement privilégié, il s'intéressait à tout et restait proche de tous les âges.

Seigneur, nous te disons merci pour les chemins de beauté et d'émerveillement de la vie de Louis.

Louis a parcouru des chemins de soleil et de joie avec Marie son épouse, dans la fidélité et l'harmonie pendant plus de 60 ans ainsi qu'avec ses enfants et petits-enfants à qui il a transmis les valeurs de respect et de tolérance dans le partage d'une belle complicité.

Merci, Seigneur, pour ces chemins de bonheur de la vie de Louis.

Il a connu des chemins rocailleux, semé d'embûches, de souffrances, de séparation – une longue période en Algérie, le décès brutal de Manu, la maladie de ses derniers mois.

Nous te rendons grâce, Seigneur, pour la détermination de Louis au long de son parcours terrestre.

Nous te rendons grâce, Seigneur, de nous avoir rassemblés autour de Louis et de sa famille

Nous te remercions pour la foi de Louis, pour les principes simples qui régissaient sa vie et qui lui ont permis de garder confiance, de tenir face aux événements douloureux.

Merci, Seigneur, pour le réconfort aujourd'hui partagé, la recherche de l'Espérance et le partage de ta Parole.

Avant que nous reprenions le chemin de notre quotidien, accompagnons-nous, Seigneur, et fais que nous soyons à notre tour, pour celles et ceux que nous rencontrerons, chemin d'espérance.

Nous te le demandons, ô notre Père, par le Christ Jésus, notre Vie et notre Paix. Amen



Homélie

La rencontre ... ou l'Espérance retrouvée

Évangile selon Luc (24, 13-35)
Les disciples d'Emmaüs

Quelle rencontre exceptionnelle que celle qui nous est rapportée par ce texte de Saint Luc !

Cet après-midi, nous nous reconnaissons facilement dans ces deux hommes qui marchent vers Emmaüs...

Ils ont perdu un Maître et un ami. La perte est grande. Ce Maître et cet ami, c'était aussi leur Espérance. Un espoir pour leur nation, une attente pour leur cœur. C'était sur lui qu'ils comptaient.

Ce Maître et ami est mort et enterré. Leur espérance s'est évanouie. Ces hommes qui marchent ont le cœur saccagé : plus de Maître, plus d'Ami, et surtout plus d'Espérance....

Mais voici que survient un passant. Un inconnu La rencontre se produit. La conversation s'engage.

Ils accueillent l'inconnu. Celui-ci leur tient des propos qui les interpellent. Il leur parle des événements de Jérusalem (la passion et la mort de Jésus) qui ont eu lieu quelques jours plus tôt. L'inconnu leur en parle comme s'il les avait vécus.

Et au contact de cet « inconnu », tout se passe comme si l'Espérance se réveillait : une lumière se fraie un chemin dans leurs ténèbres intérieures.

« Et leurs yeux s'ouvrirent... »

C'est ici que l'épisode de l'auberge d'Emmaüs prend tout son sens. Le signe de la fraction du pain, de l'Eucharistie, permet de prendre la mesure des choses, la mesure du don de Dieu. Ils le reconnaissent...

Ce que découvrent les deux disciples, c'est ce que leur rappelle l'inconnu : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? »

Cette rencontre leur fait voir la vraie nature de leur espérance au moment où ils découvrent que leur interlocuteur n'est personne d'autre que celui-là même qu'ils pleuraient. Le chemin de vérité qui s'ouvre avec cette rencontre leur rend leurs énergies, leur redonne de la force.

Les deux disciples avaient quitté Jérusalem sous le signe de l'Espérance détruite ; ils y reviennent sous le signe de l'Espérance retrouvée. Ils ne sont plus les mêmes hommes...

Une vie riche de rencontres

La vie terrestre de Louis a été riche de rencontres. Certes, elles n'ont pas été toutes aussi exceptionnelles que celle de l'Évangile.

Pendant, ces rencontres familiales, amicales, de travail, de loisirs, ces rencontres dans les établissements scolaires où il enseignait ont marqué ceux qu'il croisait, ses collègues et ses innombrables élèves ou anciens élèves... Pour Louis, chacun était une personne à qui il accordait toute son attention et sa bienveillance.

Ces relations, ces rencontres avec des personnes de tous milieux, associées à des qualités humaines naturelles ont façonné l'homme qu'était Louis. Au cours de la préparation de cette célébration, ses enfants ont parlé d'un être exceptionnel.

Dans la vie de Louis, certaines rencontres peuvent aujourd'hui retenir notre attention :

Les rencontres de chaque dimanche quand Louis partageait le « pain eucharistique » en notre église. Des rencontres régulières qui nous rappellent avec force le texte de l'Évangile, la fraction du pain à l'auberge d'Emmaüs et l'espérance retrouvée par les deux disciples.

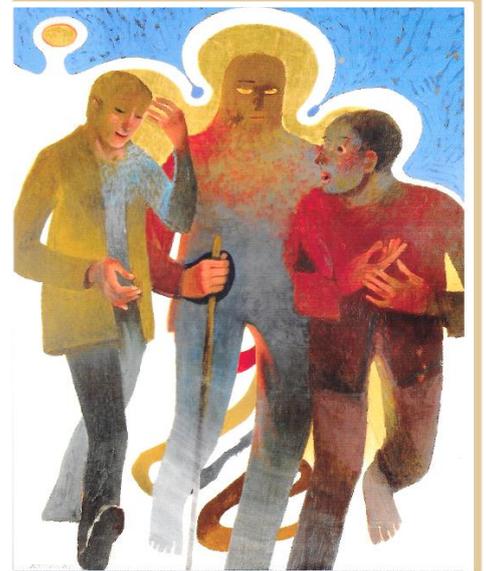
Louis disait souvent à ses proches sa reconnaissance pour la vie. « Je me trouve bien sur cette planète. » Et c'est une rencontre à laquelle Louis se préparait qui s'est produite : une rencontre avec son créateur et sauveur, avec ce Dieu en qui il croyait et espérait.

Notre rencontre autour de Louis aujourd'hui est un partage d'une même peine. Nous ne voyons plus son visage mais il reste présent à notre affection, à notre souvenir. Cette réunion est une rencontre avec le Christ qui vient raviver l'espérance qu'il nous a promise par sa résurrection.

Au moment où nous marchons sur un chemin difficile, comme les disciples d'Emmaüs, laissons-nous rejoindre par Jésus. Marchons à ses côtés. Engageons la conversation avec lui pour lui confier notre désarroi, nos doutes, nos révoltes.

A l'approche de Noël, puissions-nous recevoir de sa présence le réconfort et la paix, en accueillant sa promesse de Vie !

Louis Roland, de l'équipe des funérailles



ARCABAS
En chemin vers Emmaüs

**« N'est-ce pas que notre cœur
était tout brûlant en nous,
lorsqu'il nous parlait
en chemin,
et qu'il nous expliquait
les Écritures ? »**

**Ils se remirent en route
à l'heure même
et retournèrent à Jérusalem.**

Luc 24, 32

ARCABAS
A l'auberge d'Emmaüs





Ernest BONDY

Né à Besançon le 18 juillet 1933

Maîtrise 1945 – 1948

Décédé à Villepinte (Seine-Saint-Denis)

le 22 février 2023

dans sa 89^{ème} année

L'amour de la terre et le partage

Il était issu d'une famille d'agriculteurs du département du Doubs : ses parents possédaient une ferme dans la commune de Brères (petite commune de la couronne de Besançon).

Ernest était né à Besançon le 18 juillet 1933. Le père d'Ernest décède très tôt, laissant sa maman veuve avec trois enfants (dont une petite fille qui décèdera). Sa mère se remariera, et en deuxième union aura trois autres enfants. Ernest aura donc un frère et une sœur et un demi-frère et deux demi-sœurs.

Ernest a vécu toute son enfance et son adolescence dans sa famille, aidant dans l'exploitation agricole, jusqu'à sa mobilisation pour la guerre d'Algérie.

A son retour, il réintègre l'exploitation familiale et un peu plus tard s'investit dans un nouveau projet en qualité d'agent forestier sylvicole. Il terminera sa carrière professionnelle dans les travaux publics et la manutention.

Dans sa jeunesse, il fait la rencontre de Marie-Thérèse Marchais, qui venait en colonies de vacances dans la région du Doubs, à Blégny, proche de la ville de Salins-les-Bains.

Ils conserveront un lien étroit qui les mènera jusqu'au mariage. Ernest et Marie-Thérèse s'uniront le 5 septembre 1981 à Paris, en l'église de l'Immaculée Conception (12^{ème} arr.).

Un amoureux de la nature

Ernest avait quelques passions : le vélo, le ski de fond qu'il avait pratiqué dès sa jeunesse. Il aimait également cultiver son petit jardin, à Neuilly Plaisance. Il était très proche de la nature, un « homme de la terre », un « écolo », comme le confiait son épouse ;

Le couple s'était d'ailleurs investi durant de nombreuses années, dans l'Association des villes fleuries de Neuilly-Plaisance, ce qui les conduira à visiter parcs et jardins et à rencontrer des passionnés d'horticulture.

Malheureusement, la vie n'est pas un fleuve tranquille. Victime d'un grave AVC, Ernest décèdera, après 19 jours d'hospitalisation à l'hôpital Robert Ballanger de Villepinte, laissant un grand vide autour de lui.

Aux côtés de son épouse, il aura partagé 42 ans de vie commune, aimé et apprécié de nombreux amis.

Il était un fidèle de notre association.

Ses enfants

**« En vérité je vous le dis,
si le grain de blé tombé en terre
ne meurt pas, il reste seul :
mais s'il meurt,
il porte beaucoup de fruit. »**

(Jean 12, 24)

**N'aie pas peur,
laisse-toi regarder par le Christ.
Laisse-toi regarder
car il t'aime**

**Il a posé sur toi son regard,
un regard plein de tendresse
un regard long de promesses**



Le grain de Sénevé

« Le grain de sénevé
parle en langue courante de la divinité
magnifique :
petite en substance
grande par sa force »

*Dans un commencement,
bien au-delà du sens,
se trouvait le précieux trésor
de la Parole qui engendre
tout commencement.
Ce flot s'écoule éternellement
et rayonne de l'amour paternel,
tout en y demeurant.
Il en est bien ainsi*

*Gravis ce sommet sans penser,
intelligence !
Un sentier te conduit
au désert magnifique,
dans un espace immense :
l'horizon sans limite.
Hors du temps et du lieu,
ce désert est unique.*

*Dans ce désert profond
que nul pied n'a foulé,
aucune réflexion
ne peut s'aventurer.
Nul ne sait ce que c'est,
qui dira ce qu'il est ?
Est-il ici ou là ?
Est-il proche ou lointain ?
Est-il sur les hauteurs,
ou dans les profondeurs ?
Mais il n'est pas ceci
et il n'est pas cela.*

*Fais-toi comme un enfant.
Deviens sourd et aveugle !
Mais ce que tu crois « toi »,
cela doit disparaître.
Ce qui est, qui n'est pas,
jette-le loin de toi !
Oublie tout lieu, tout temps
et toutes les images !
Avance-toi sans rien
sur cet étroit chemin
et tu découvriras
la trace du désert.*

*Sors de toi, ma chère âme,
et Dieu y entrera !
Que tout ce qui est « moi »
sombre dans ce grand « rien ».
Coule dans le fleuve sans fond !
Si je te fuis, tu viens à moi,
si je me perds, toi tu es là.
Ô bien suprême...*

*Poème du 14^e siècle, en moyen haut-allemand
attribué à Maître Eckart (1260-1328)
Couvent des Dominicains de Strasbourg
Traduit par Laurent Jouvet*

Jean-Joseph POURCHET

Né à Arçon le 19 mars 1944

Maîtrise 1955 – 1961

Décédé à Pontarlier (Doubs)

le 10 septembre 2023

dans sa 79^{ème} année



Classe de seconde 1960-1961

De G à D Jean-Joseph POURCHET, Jean-Louis LANQUETIN, Claude COULOT, Jean FAIVRE, Alain CARREY, Alain COURTOIS, Jean GUYON, Gérard BOURDIOL, René MILLE

La force d'âme et de caractère, la joie et la générosité

Jean-Joseph était né à Arçon, le jour de la St Joseph, cinquième enfant de Caroline et Émile Valentin Pourchet, dans une famille très pieuse, qui compta quatre frères et sœurs, dont les deux frères aînés, Gilbert et Bernard, sont devenus prêtres – Gilbert ayant consacré son énergie à la Roche d'Or.

Il eut la grande peine de perdre sa maman alors qu'il était enfant, ses deux sœurs prenant le relais pour l'entourer d'affection.

Vers l'âge de dix ans, il quitte la maison familiale pour entrer à la Maîtrise, où il fera ses études secondaires et où son caractère indépendant avait du mal à se plier aux règles strictes.

A la fin de ses études secondaires, il quitte le Petit séminaire pour poursuivre ses études à la Faculté de Besançon.

A la fin de ses années universitaires, il part pour l'Algérie puis pour l'Allemagne et l'Angleterre, où il exerce comme enseignant et gestionnaire. A son retour à Besançon, il donne des cours à des prisonniers.

Très cultivé, il aime recevoir et partager sur la politique, la philosophie et la théologie. Doué pour la parole, les échanges se terminent en débats très animés...

Dans les années 2008-2010, il est victime d'un AVC qui bouleverse profondément sa vie et le laisse en partie paralysé. Il se relève pourtant grâce à sa force de caractère. Il sort alors très peu de chez lui, seulement accompagné par ses cousins. Et il lit beaucoup et entretient une correspondance nourrie avec ses amis.

Il revient alors à Arçon auprès de sa sœur Marie-Ange, rejointe par sa deuxième sœur Christiane devenue veuve, laquelle, après le décès de Marie-Ange, l'entourera de son dévouement.

Malgré son handicap, il ne se plaint jamais. Taisant ses souffrances physiques et morales, il garde une foi profonde.

Au cours de ses derniers mois, sa santé s'était détériorée et il décède à l'hôpital à l'aube du 10 septembre 2023. Ses obsèques ont lieu le 13 septembre en l'église d'Arçon.

Texte de Bernadette Marguet
(de l'équipe des funérailles d'Arçon)
et de Christine Jolivet (cousine éloignée).

Ses condisciples de la Maîtrise se souviennent...

J'évoque les images – qui me reviennent en mémoire – de notre ancien Jean-Joseph que l'on surnommait le « cailleux » ... Un garçon sympathique et tonique. « Fouteux », et plutôt ascétique. Il se mettait torse nu dans les buts et ordonnait : « faites-moi le cuir ! ». Et nous le bombardions avec le ballon de hand.

Le soir, au dortoir, quand il avait la « crève », il collectait les éredons et passait la nuit à transpirer. Le matin, il était guéri.

A-t-il été aussi le sonneur de nos heures studieuses et monastiques ?

Pierre Marguier

Chantre tonitruant de l'hymne du Saugeais qu'il connaissait par cœur dans la langue de ce territoire « libre »....

Son père fut maire d'Arçon et conseiller général du canton, je crois. A son arrivée à la Maîtrise, il avait déjà perdu sa mère. Un matin, avant les cours, à la belle saison, vers 8h15, alors que nous jouions au foot dans la cour des grands, il avait, par maladresse, envoyé le ballon dans la chambre du Supérieur. Sans hésiter, il avait alors appuyé une échelle contre le mur et par la fenêtre ouverte s'était introduit dans la chambre pour récupérer le ballon... sans réveiller Lucien qui somnolait, allongé sur son lit, sans doute encore fatigué, après une nuit trop courte et la célébration de la messe du matin....

Raymond Laithier

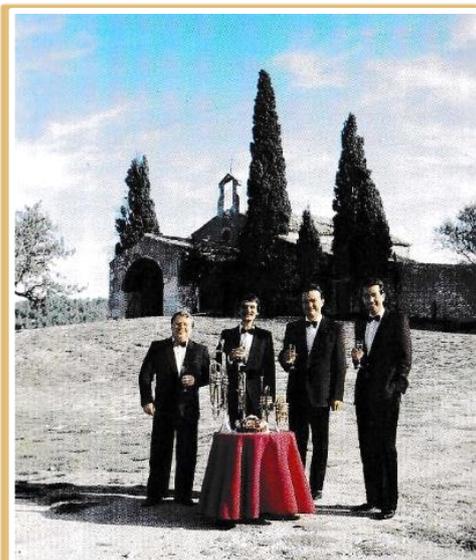
Le souvenir que je garde de Jean-Joseph est la traversée de la cour d'entrée en hiver, torse nu, une pile

d'assiettes dans les bras Il avait insisté depuis le réfectoire pour que tous les présents posent la leur sur ses mains qu'il avait grandes et fortes. Très impressionné du haut de mes 11 ans par cette force de la nature au bon et grand sourire, je garderai longtemps cette image d'un compagnon éloigné par l'âge mais proche par le cœur.

Henri Vieille-Grosjean



Arçon



*Formation placée sous l'égide
de la Délégation à l'Action culturelle
de la Ville de Salon-de-Provence
et de l'Association des concerts
du Conservatoire*

Jean GUYON

Né à Besançon le 24 octobre 1945

Maîtrise 1957 – 1961

Décédé à Aix-en-Provence

le 24 novembre 2023

dans sa 78^{ème} année



*« ...Ce trésor, nous le portons
dans des vases d'argile... »*

(2 Corinthiens 4, 7)

*Dans le sombre
des matins
on pourrait
être tenté*

*d'en rester
à l'immobilité,
de laisser
le cœur hiberner.*

*On est voué
à la fragilité,
mais pourquoi
s'en inquiéter ?*

*C'est à renouer
avec une
très ancienne fidélité
que nous sommes conviés.*

*Si le froid
mord jusqu'à la moelle,*

*il est une lumière
qui ne connaît pas l'hiver,*

*une chaleur
où se reconstruit l'ardeur,*

*une promesse
où chante la tendresse.*

*Nous sommes
ce que nous abritons
et consentons
à partager*

*au large
de l'amour
jour
après jour.*

*Francine Carillo
Vers l'Inépuisable*

*Traversée pour la 2^{ème} semaine
8-14 janvier*

Une vie dédiée à la musique...

Directeur du Conservatoire de Salon de Provence, Jean a été l'élève de Pierre Barbizet et d'André Vaisse au C.N.R. de Marseille. Organiste à Saint-Didier d'Avignon, il compose à ses moments perdus, tout en travaillant la sonorité chaude et grave de la trompette basse...

Professeur de musique au Collège St Joseph à Marseille de septembre 1971 à juin 1973

Créateur de l'école de musique de Salon de Provence

Direction et enseignement (piano-trompette-trombone) de novembre 1973 à décembre 2005

Création de plusieurs écoles de musique

- Pélissanne :
octobre 1983 – janvier 1993
- La Fare-les-Oliviers
septembre 1988-juillet 1996
- Grans
janvier 1989-juillet 1990
- Eyguières
avril 1991 – décembre 2001

Une fois l'école sur pied, il nommait une personne compétente pour lui succéder.

Activités

- Organiste à l'église St Didier d'Avignon
- Quatuor de trompettes de Provence 1976
- Trio Da Camera
- Formation « Le Lacydon »

Créations diverses

- Big Band (formation d'une quinzaine de musiciens).
- Les mardis du Conservatoire de Salon de Provence avec Pierre Barbizet directeur du Conservatoire National de Marseille et d'autres pianistes.

- Nombreux concerts à Salon-de-Provence. Essentiellement piano mais ouverts à d'autres instruments ou voix.

Productions avec des amis

- Vinyls

Quatuor de Saxo

- CD

*Piano Pierre Pradier joue les
Polonaises de Chopin*

*Piano Pierre Pradier joue divers
musiciens classiques*

*Piano Anne-Marie Ghirardelli joue
Ravel et Chostakovitch*

*Trompette et Orgue : Jacques
Jarmasson et Jean Guyon jouent
Bach, Haendel, Purcell...*

Le Quatuor de trompettes de Provence

A été créé par Jacques Jarmasson, Professeur au Conservatoire national d'Avignon. Cette formation peut être considérée comme rare en son genre dans la région et même ailleurs.

Il est rare en effet de pouvoir écouter quatre trompettistes seuls en concert et de voir réunie toute la famille des trompettes : la trompette piccolo, celle en ré, en ut, en si bémol, le cornet à pistons, le bugle, la curieuse trompette basse, tout cela au cours d'une même soirée.

Depuis sa création le quatuor de Trompettes a donné de très nombreux concerts tant en France qu'à l'étranger. Sur les ondes : FR3 Lyon, FR3 Marseille, France-Inter, France-Musique.

Il a participé à de nombreux festivals dont le Festival méditerranéen des Jeunes Interprètes.

Trois disques 30cm sont venus couronner un travail soutenu et enthousiaste.

Le répertoire du Quatuor s'étend du XVI^e au XX^e siècle, avec notamment des œuvres de Purcell, Haendel, Bach, Mendelssohn, Weber, Gershwin, Guyon.

Exhortation apostolique

Pape François

Laudate Deum

A toutes les personnes de bonne volonté...

Sur la crise climatique (extraits)



« Louez Dieu pour toutes ses créatures ».

C'est l'invitation que saint François d'Assise a lancée par sa vie, ses cantiques, ses gestes. Il reprenait ainsi la proposition des psaumes de la Bible et reproduisait la sensibilité de Jésus à l'égard des créatures de son Père :

« Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'entre eux » (Mt 6, 28-29). « Est-ce que l'on ne vend pas cinq moineaux pour deux sous ? Or pas un seul n'est oublié au regard de Dieu » (Lc 12, 6)...

Huit années se sont écoulées depuis que j'ai publié la Lettre encyclique *Laudato si'*, voulant partager avec vous tous, frères et sœurs de notre planète éprouvée, mes profondes préoccupations concernant la sauvegarde de la Maison commune. Mais je me rends compte au fil du temps que nos réactions sont insuffisantes alors que le monde qui nous accueille s'effrite et s'approche peut-être d'un point de rupture.

Quoi qu'il en soit de cette éventualité, il ne fait aucun doute que l'impact du changement climatique sera de plus en plus préjudiciable à la vie et aux familles de nombreuses personnes. Nous en ressentirons les effets dans les domaines de la santé, de l'emploi, de l'accès aux ressources, du logement, des migrations forcées, etc.

Une attention portée aux autres et à la terre...

Il s'agit d'un problème social global qui est intimement lié à la dignité de la vie humaine. Les évêques des États-Unis ont très bien exprimé le sens social de notre préoccupation à l'égard du changement climatique, qui va au-delà d'une approche purement écologique parce que « l'attention que nous portons les uns aux autres et l'attention que nous portons à la terre sont intimement liées. Le changement climatique est l'un des principaux défis auxquels la société et la communauté mondiale sont confrontées.

Les effets du changement climatique sont supportés par les personnes les plus vulnérables, que ce soit chez elles ou dans le monde entier ». Les évêques présents au Synode pour l'Amazonie l'ont également exprimé en peu de mots : « *Les attaques contre la nature ont des conséquences sur la vie des peuples* ».

Et pour exprimer de manière convaincante qu'il ne s'agit plus d'une question secondaire ou idéologique mais d'un drame qui nuit à tout le monde, les évêques africains ont affirmé que le changement climatique met en lumière « *un exemple frappant de péché structurel* ».

La réflexion et les informations que nous avons pu recueillir au cours de ces huit dernières années nous permettent de préciser et de compléter ce que nous avons affirmé il y a quelque temps. C'est pour cette raison, et parce que la situation est en train de devenir encore plus urgente, que j'ai voulu partager ces pages avec vous.

La crise climatique globale

Nous avons beau essayer de les nier, de les cacher, de les dissimuler ou de les relativiser, les signes du changement climatique sont là, toujours plus évidents. Nul ne peut ignorer que nous avons assisté ces dernières années à des phénomènes extrêmes, à de fréquentes périodes de chaleur inhabituelle, à des sécheresses et à d'autres gémissements de la terre qui ne sont que quelques-unes des expressions tangibles d'une maladie silencieuse qui nous affecte tous.

Il est vrai que toute catastrophe ne peut être attribuée d'emblée au changement climatique global. Il est cependant vérifiable que certains changements climatiques provoqués par l'humanité augmentent considérablement la probabilité d'événements extrêmes de plus en plus fréquents et intenses.

Ainsi, nous savons que chaque fois que la température mondiale augmente de 0,5°C, l'intensité comme la fréquence des fortes pluies et des inondations dans certaines régions, des sécheresses graves en d'autres, des chaleurs ex-

trêmes en certains lieux et des chutes de neige abondantes en d'autres, augmentent également.

Si nous pouvions jusqu'à maintenant connaître quelques vagues de chaleur par an, que se passera-t-il avec une augmentation de la température globale de 1,5°C, ce dont nous sommes proches ? De telles vagues de chaleur seront beaucoup plus fréquentes et plus intenses. Si l'on dépasse 2°C, les couches de glace du Groenland fondront complètement et une bonne partie de celles de l'Antarctique, ce qui aura des conséquences énormes et très graves pour tous.

Les causes humaines

On ne peut plus douter de l'origine humaine, "anthropique", du changement climatique. Voyons pourquoi. La concentration des gaz à effet de serre dans l'atmosphère, qui provoquent le réchauffement de la terre, est restée stable jusqu'au XIX^{ème} siècle, en dessous de 300 ppm en volume. Mais, au milieu de ce siècle, coïncidant avec le développement industriel, les émissions ont commencé à augmenter.

Au cours des cinquante dernières années, l'augmentation s'est nettement accélérée, comme l'affirme l'observatoire de Mauna Loa qui mesure quotidiennement le dioxyde de carbone depuis 1958. Au moment où j'écrivais *Laudato si'*, le taux atteignait le niveau record de l'histoire - de 400 ppm - pour atteindre 423 ppm en juin 2023. Plus de 42 % du total des émissions nettes produites depuis 1850 l'ont été après 1990.

En même temps, nous constatons que, durant ces cinquante dernières années, la température a augmenté à une vitesse jamais vue au cours des deux derniers millénaires. Pendant cette période, la tendance a été d'un réchauffement de 0,15°C par décennie, le double de ce qui s'est passé au cours des 150 dernières années. De 1850 à nos jours, la température globale a augmenté de 1,1°C, un phénomène amplifié dans les zones polaires. À ce rythme, il est possible que nous atteignons dans dix

ans la limite supérieure recommandée de 1,5°C. L'augmentation ne se produit pas seulement à la surface de la terre, mais aussi à plusieurs kilomètres d'altitude dans l'atmosphère, à la surface des océans et même à des centaines de mètres de profondeur. L'acidité des mers a ainsi augmenté et leur teneur en oxygène a été réduite. Les glaciers reculent, la couverture neigeuse diminue et le niveau des mers ne cesse de monter.

Un fait indéniable

Il n'est pas possible de dissimuler la coïncidence entre ces phénomènes climatiques mondiaux et la croissance accélérée des émissions de gaz à effet de serre, en particulier depuis le milieu du XX^{ème} siècle. Cette corrélation est défendue par une écrasante majorité de spécialistes du climat, et seul un infime pourcentage d'entre eux tente de nier cette évidence. Malheureusement, la crise climatique n'est pas vraiment un sujet d'intérêt pour les grandes puissances économiques, soucieuses du plus grand profit au moindre coût et dans les plus brefs délais possibles.

Je suis obligé d'apporter ces précisions, qui peuvent sembler évidentes, à cause de certaines opinions méprisantes et déraisonnables que je rencontre même au sein de l'Église catholique.

Mais nous ne pouvons plus douter que la cause de la rapidité inhabituelle de ces changements dangereux est un fait indéniable : les énormes changements liés à l'intervention effrénée de l'homme sur la nature au cours des deux derniers siècles. Les éléments d'origine naturelle qui provoquent généralement un réchauffement, tels que les éruptions volcaniques et autres, ne suffisent pas à expliquer l'ampleur et la rapidité des changements survenus au cours des dernières décennies. L'évolution des températures moyennes à la surface ne peut être expliquée sans l'effet de l'augmentation des gaz à effet de serre.

Dommmages et risques

Certaines manifestations de cette crise climatique sont déjà irréversibles pour des centaines d'années au moins, comme l'augmentation de la température globale des océans, leur acidification et leur appauvrissement en oxygène. Les eaux océaniques ont une inertie thermique et il faut des siècles pour normaliser la température et la salinité, ce qui affecte la survie de nombreuses

espèces. C'est un signe, parmi tant d'autres, que les autres créatures de ce monde ont cessé d'être nos compagnes de route pour devenir nos victimes.

Il en va de même pour le processus conduisant à la diminution des glaces continentales. La fonte des pôles ne pourra être inversée avant des centaines d'années. En matière de climat, certains facteurs perdurent longtemps, indépendamment des faits qui les ont déclenchés. C'est pourquoi nous ne pouvons plus arrêter les énormes dégâts que nous avons causés. Nous avons juste le temps d'éviter des dégâts encore plus dramatiques.

Certains diagnostics apocalyptiques semblent souvent peu rationnels ou insuffisamment fondés. Cela ne doit pas nous faire ignorer que la possibilité de parvenir à un point critique est réelle. Des changements mineurs peuvent provoquer des changements plus grands, imprévus et peut-être déjà irréversibles, en raison de facteurs d'inertie.

Aucun retour en arrière ne sera possible...

Cela pourrait finir par déclencher une cascade d'événements qui se précipiteraient comme un effet boule de neige. Dans une telle éventualité, nous serons toujours en retard, car aucune intervention ne pourra arrêter le processus déjà commencé. Aucun retour en arrière ne sera possible. Nous ne pouvons pas affirmer avec certitude, à partir des conditions actuelles, que cela se produira. Mais cela est assurément une possibilité si l'on tient compte des phénomènes déjà en cours qui "sensibilisent" au climat, comme par exemple le rétrécissement de la banquise, la modification des flux océaniques, la déforestation des zones tropicales, la fonte du permafrost en Russie.

Davantage de paradigme technocratique

J'ai donné dans *Laudato si'* une brève explication du paradigme technocratique qui se trouve derrière le processus actuel de dégradation de l'environnement.

C'est « une manière de comprendre la vie et l'activité humaine qui a dévié et qui contredit la réalité jusqu'à lui nuire.

Au fond, il consiste à penser « comme si la réalité, le bien et la vérité surgissaient

spontanément du pouvoir technologique et économique lui-même ». En conséquence logique, « on en vient facilement à l'idée d'une croissance infinie ou illimitée, qui a enthousiasmé beaucoup d'économistes, de financiers et de technologues ».

Repenser notre usage du pouvoir

Nous devons tous repenser la question du pouvoir humain, de sa signification et de ses limites. En effet, notre pouvoir s'est accru de manière effrénée en peu de décennies.

Nous avons fait des progrès technologiques impressionnants et stupéfiants, et nous ne nous rendons pas compte que, dans le même temps, nous sommes devenus extrêmement dangereux, capables de mettre en danger la vie de beaucoup d'êtres ainsi que notre propre survie.

Il y a lieu de répéter aujourd'hui l'ironie de Soloviev : un siècle tellement avancé qu'il a des chances d'être le dernier. Lucidité et honnêteté sont nécessaires pour reconnaître à temps que notre pouvoir et le progrès que nous générons se retournent contre nous-mêmes.

La situation dans laquelle on se trouve aujourd'hui ne relève pas seulement de la physique ou de la biologie, mais aussi de l'économie et de notre façon de la penser. La logique du profit maximum au moindre coût, déguisée en rationalité, en progrès et en promesses illusives, rend impossible tout souci sincère de la Maison commune et toute préoccupation pour la promotion des laissés-pour-compte de la société.

Nous avons constaté ces dernières années que, étourdis et enchantés par les promesses de si nombreux faux prophètes, les pauvres eux-mêmes tombent parfois dans la tromperie d'un monde qui ne se construit pas pour eux.

Des idées erronées se développent autour de la soi-disant "méritocratie" qui est devenue un pouvoir humain "mérité" auquel tout doit se soumettre, une domination de ceux qui sont nés dans de meilleures conditions de développement. Si l'on ne recherche pas une réelle égalité des chances, cela devient facilement un écran qui renforce plus encore les privilèges de quelques-uns ayant davantage de pouvoir.

Dans cette logique perverse, qu'ont-ils à faire des dommages causés à la Maison commune ?

La faiblesse de la politique internationale

Plutôt que de sauver l'ancien multilatéralisme, il semble que le défi consiste aujourd'hui à le reconfigurer et à le recréer à la lumière de la nouvelle situation mondiale.

À moyen terme, la mondialisation favorise les échanges culturels spontanés, une plus grande connaissance mutuelle et des chemins d'intégration des populations qui finissent par conduire à un multilatéralisme "d'en bas" et pas seulement décidé par les élites du pouvoir. Les revendications qui émergent d'en bas partout dans le monde, où les militants des pays les plus divers s'entraident et s'accompagnent, peuvent finir par exercer une pression sur les facteurs de pouvoir.

On peut espérer qu'il en sera ainsi concernant la crise climatique. C'est pourquoi je répète que « si les citoyens ne contrôlent pas le pouvoir politique – national, régional et municipal – un contrôle des dommages sur l'environnement n'est pas possible non plus ».

Reconfigurer le multilatéralisme

Il ne s'agit pas de remplacer la politique, car, d'un autre côté, les puissances émergentes deviennent de plus en plus importantes et sont en fait capables d'obtenir des résultats significatifs dans la résolution de problèmes concrets, comme certaines d'entre elles l'ont démontré au cours de la pandémie. Le fait que les réponses aux problèmes peuvent venir de n'importe quel pays, aussi petit soit-il, finit par faire reconnaître le multilatéralisme comme une voie inévitable.

La vieille diplomatie, elle aussi en crise, continue de montrer son importance et sa nécessité. Elle n'a cependant pas encore réussi à générer un modèle de diplomatie multilatérale qui réponde à la nouvelle configuration du monde, mais, si elle est capable de se reconfigurer, elle devra faire partie de la solution, car l'expérience des siècles ne peut pas non plus être rejetée.

Le monde devient tellement multipolaire, et en même temps tellement complexe, qu'un cadre différent pour une coopération efficace est nécessaire. Il ne suffit pas de penser aux rapports de force, mais aussi à la nécessité de répondre aux nouveaux défis, et de réagir avec des mécanismes mondiaux aux défis environ-

nementaux, sanitaires, culturels et sociaux, en particulier pour renforcer le respect des droits de l'homme les plus élémentaires, des droits sociaux et la protection de la Maison commune. Il s'agit d'établir des règles globales et efficaces pour "assurer" cette protection mondiale.

Tout cela suppose l'initiation d'un nouveau processus de prise de décisions et de légitimation de celles-ci, car ce qui a été mis en place il y a plusieurs décennies n'est pas suffisant et ne semble pas efficace. Dans ce cadre, des espaces de conversation, de consultation, d'arbitrage, de résolution des conflits et de supervision sont nécessaires, bref, une sorte de plus grande "démocratisation" dans la sphère mondiale pour exprimer et intégrer les différentes situations. Il n'est pas utile de soutenir des institutions dans le but de préserver les droits des plus forts sans se préoccuper des droits de tous.

Que peut-on espérer de la COP28 de Dubaï ?

Cette Conférence peut être un tournant si elle démontre que tout ce qui a été fait depuis 1992 était sérieux et en valait la peine, sans quoi elle sera une grande déception et mettra en péril tout le bien qui a pu être accompli jusqu'à maintenant.

Malgré de multiples négociations et accords, les émissions mondiales ont continué à augmenter. Il est vrai que l'on peut affirmer que, sans ces accords, ils auraient augmenté plus encore. Nous devons cesser de sembler être conscients du problème, mais n'ayant pas, dans le même temps, le courage de faire des changements substantiels. Nous savons qu'à ce rythme nous dépasserons dans quelques années seulement la limite souhaitable de 1,5°C et que nous pourrions atteindre en peu de temps 3 °C, avec le haut risque d'atteindre un point critique.

Si les mesures que nous prenons maintenant ont des coûts, ceux-ci seront beaucoup plus lourds si nous attendons encore plus longtemps. Nous courons le risque de rester enfermés dans la logique du colmatage, du bricolage, du raboutage au fil de fer, alors qu'un processus de détérioration que nous continuons à alimenter se déroule par-dessous.

Finissons-en une bonne fois avec les moqueries irresponsables qui présentent ce sujet comme étant uniquement envi-

ronnemental, "vert", romantique, souvent ridiculisé par des intérêts économiques. Acceptons enfin qu'il s'agit d'un problème humain et social aux multiples aspects.

Si l'on veut sincèrement que la COP 28 soit historique, qu'elle nous honore et nous ennoblisse en tant qu'êtres humains, on ne peut qu'attendre des formes contraignantes de transition énergétique qui présentent trois caractéristiques : efficaces, contraignantes et facilement contrôlables ; cela pour parvenir à initier un nouveau processus radical, intense et qui compte sur l'engagement de tous.

Espérons que ceux qui interviendront seront des stratèges capables de penser au bien commun et à l'avenir de leurs enfants, plutôt qu'aux intérêts circonstanciels de certains pays ou entreprises. Puissent-ils montrer ainsi la noblesse de la politique et non sa honte.

A la lumière de la foi

La vision judéo-chrétienne du cosmos défend la valeur particulière et centrale de l'être humain au milieu du concert merveilleux de tous les êtres, mais aujourd'hui nous sommes obligés de reconnaître que seul un "anthropocentrisme situé" est possible. Autrement dit, reconnaître que la vie humaine est incompréhensible et insoutenable sans les autres créatures parce que « nous et tous les êtres de l'univers, sommes unis par des liens invisibles, et formons une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble ».

J'invite chacun à accompagner ce chemin de réconciliation avec le monde qui nous accueille, et à l'embellir de sa contribution, car cet engagement concerne la dignité personnelle et les grandes valeurs. Toutefois, il faut être sincère et reconnaître que les solutions les plus efficaces ne viendront pas seulement d'efforts individuels, mais avant tout des grandes décisions de politique nationale et internationale.

Ce qui compte est une chose moins quantitative : rappeler qu'il n'y a pas de changement durable sans changement culturel, sans maturation du mode de vie et des convictions des sociétés, et il n'y a pas de changement culturel sans changement chez les personnes.

Le 4 octobre 2023, fête de François d'Assise

François

« Je rêve d'une Église »

• Une Église fraternelle

Je rêve d'une Église fraternelle où chaque fidèle serait accueilli dans sa dignité de fils de Dieu. riche de sa foi, c'est-à-dire de sa recherche personnelle du divin, recherche forcément tâtonnante, forcément hésitante, mais qui ne peut se mesurer à aucun dogme-étalon.

Je rêve d'une Église fraternelle qui respecte le mystère de la foi de chaque fidèle, car quelle que soit la façon dont elle est exprimée, c'est la voix secrète de Dieu enfouie en lui.

Je rêve d'une Église kaléidoscope, faite de l'échange de tous ces reflets de Dieu que chaque croyant porte en lui.

Je rêve d'une Église de Pentecôte qui sache accueillir l'Esprit, source de liberté et de créativité et non faiseur de dogmes, de directives morales et de discipline ecclésiale autoritairement imposés.

Je rêve d'une Église fraternelle respectueuse de chacun, et qui ne connaîtrait pas de hiérarchie mais des services, des charismes (1Cor 14) des dons offerts par Dieu à certains pour le service de tous et qui s'exercent dans un esprit de modestie et de respect d'autrui.

• Une Église inventive et modeste

Je rêve d'une Église inventive qui ne soit pas figée dans une idée définitive de sa foi, de son espérance et de sa charité ; mais qui cherche sans cesse de nouvelles voies et méthodes pour « vivre l'aujourd'hui de Dieu ».

Je rêve d'une Église modeste qui, à tout instant, se sait jugée par la Parole de Dieu, au lieu de prétendre la juger en imposant aux fidèles sa propre lecture, sa propre compréhension de l'Écriture.



ARCABAS – Résurrection
Tamié



Suzanne CAPDEVIELLE
Éclats de lumière



Myriam KOTRYS
L'ange feu et de joie

Je rêve d'une Église modeste qui accepte de se laisser surprendre par les détours toujours imprévisibles de la venue de l'Esprit, à travers les événements de la vie du monde.

Je rêve d'une Église modeste, dont les certitudes ne soient pas menaçantes et rigides, au point d'empêcher toute liberté de pensée et d'action à ses fidèles.

Je rêve d'une Église modeste, d'une Église qui laisse à ses fidèles assez de marge dans la pensée et l'agir, pour que l'Esprit, « vent imprévisible qui souffle où il veut », puisse circuler librement entre eux.

Je rêve d'une Église modeste, consciente de la relativité balbutiante de tout ce que l'on peut exprimer au sujet de Dieu – lequel est « tellement plus grand que notre cœur ».

• Une Église compagne

Je rêve d'une Église compagne, dont les « pasteurs » ne seraient pas des bergers qui manient violemment « le bâton et la houlette » (Ps 23,4) en se faisant assister par des chiens agressifs !

Je rêve d'une Église compagne, dans laquelle ceux qui ont reçu l'autorité de la prédication ou du conseil ne soient pas des chefs qui font marcher au pas les esprits, mais des témoins modestes qui proposent à la liberté des fidèles ce que leur expérience spirituelle leur inspire, en écho à la Parole de Dieu.

Je rêve d'une Église conviviale qui, dans sa liturgie, se soucie de faire des fidèles présents aux offices une vraie communauté humaine et non un agrégat de piétés individuelles juxtaposées.

Je rêve d'une Église conviviale : une vraie communauté où l'on a plaisir à se retrouver où à se trouver pour la première fois, car le nouveau-venu y est d'emblée accueilli.

... œcuménique et ouvrière d'humanité »

Je rêve d'une Église conviviale, qui retrouverait la coutume des premières communautés chrétiennes de se saluer, voire de faire sommairement connaissance avant de prier ensemble, car c'est avec tout son être, individuel et social, que la créature doit se tenir devant Dieu.

Je rêve d'une Église conviviale, où la parole de chacun pourrait et devrait circuler « transversalement » de fidèle à fidèle, sans être monopolisée ou filtrée « verticalement » par une hiérarchie jalouse de son pouvoir.

• Une Église "théologienne" et tolérante

Je rêve d'une Église théologienne, qui au lieu de dispenser à ses fidèles une interprétation prêt-à-porter de la Parole de Dieu, invite chacune et chacun à rechercher personnellement l'intelligence de sa foi.

Je rêve d'une Église ouverte, tolérante et réellement œcuménique, qui ne s'arroge pas le monopole du signe du pain et du vin partagés.

Je rêve d'une Église ouverte, tolérante et réellement œcuménique, qui pratique la plus large hospitalité eucharistique », car pour elle, dans le signe, l'important n'est pas le pain et le vin, mais le partage.

Je rêve d'une Église œcuménique en dialogue avec les autres confessions chrétiennes dans un esprit de respect et d'amitié, en bannissant toute tentative d'annexion ou de conquête.

• Une Église sans panthéon ni reliquaire

Je rêve d'une Église sans panthéon ni reliquaire, qui, pour encourager la marche vers Dieu des fidèles, leur propose, en leurs grands devanciers, des modèles, et non des demi-dieux à vénérer - mais de loin, tant leur perfection paraît inaccessible.



Parc de la Hulpe
Domaine Solvay – Wallonie
Belgique

Je rêve d'une Église qui n'invite pas à prier Marie comme une déesse, mais à prier à la façon de Marie, en voyant en elle un exemple, un appel, un reflet de Jésus Christ.

• Une Église à la morale ouverte

Je rêve d'une Église à la morale ouverte, qui encourage les fidèles à « juger par eux-mêmes de ce qui est juste » (Luc 12, 57) au lieu de leur imposer un code moral strictement délimité et d'application automatique.

Je rêve d'une Église à la morale ouverte, qui ne prétende pas former des armées de fidèles à l'irréprochable vertu, mais de modestes chercheurs de la Vérité, de la Beauté, de la Justice et de la Bonté.

• Une Église qui sache dire « Je ne sais pas »

Je rêve d'une Église qui sache dire « je ne sais pas » devant les grandes énigmes de la souffrance, de l'injustice des hommes et de la nature, au lieu de faire à ce sujet des discours oiseux.

Je rêve d'une Église qui, par amour pour Jésus Christ, mette définitivement au musée des vieilles lunes les encombrants systèmes théologiques d'autrefois : le péché originel, la prédestination...

• Une Église ouvrière d'humanité

Je rêve d'une Église d'espérance, qui invite fortement ses fidèles, pour l'honneur de Dieu, à faire réussir la Création, en eux-mêmes et dans le monde qui les entoure.

Je rêve d'une Église d'espérance, qui manifeste, en paroles et en actes, que l'histoire de l'humanité a un sens, quelle est issue d'un amour essentiel et y retourne.

(in *Le bonheur d'être protestant*
Ed. Olivétan 2013)



« Amour encage »
(Physialis alkekengi)

Parc de la Hulpe
Domaine Solvay – Wallonie
Belgique





Michel Pastoureau

Le Bleu

La couleur qui ne fait pas de vague

Les historiens ont toujours dédaigné les couleurs, comme si elles n'avaient pas d'histoire, comme si elles n'avaient jamais évolué... C'est bien sur une erreur.

Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, j'ai commencé à travailler sur ce sujet, mes collègues ont été intrigués.

Jusque-là, les historiens, y compris ceux de l'art, ne s'intéressaient pas vraiment aux couleurs. Pourquoi une telle lacune ? Probablement parce qu'il n'est pas facile de les étudier !

D'abord, nous les voyons telles que le temps les a transformées, non dans leur état d'origine, et avec des conditions d'éclairage très différentes : la lumière électrique ne rend pas par exemple les clairs-obscur d'un tableau, que révélaient autrefois la bougie ou la lampe à huile.

Ensuite, nos ancêtres avaient d'autres conceptions et d'autres visions des couleurs que les nôtres. Ce n'est pas notre appareil sensoriel qui a changé, mais notre perception de la réalité, qui met en jeu nos connaissances, notre vocabulaire, notre imagination, et même nos sentiments, toutes choses qui ont évolué au fil du temps.

Il nous faut donc admettre cette évidence : les couleurs ont une histoire.

Commençons donc par la star, celle qui est aujourd'hui la préférée des Européens et même des Occidentaux : le bleu.

Depuis que l'on dispose d'enquêtes d'opinion, depuis 1890 environ, le bleu est en effet placé au premier rang partout en Occident, en France comme en Sicile, aux États-Unis comme en Nouvelle-Zélande, par les hommes comme par les femmes, quel que soit leur milieu social et professionnel.

C'est toute la civilisation occidentale qui donne la primauté au bleu, ce qui est différent dans les autres cultures : les Japonais, par exemple, plébiscitent le noir.

Dans l'Antiquité, à Rome, chez les Grecs et dans la Bible

Pourtant, cela n'a pas toujours été le cas. Longtemps, le bleu a été mal aimé. Il n'est présent ni dans les grottes paléolithiques ni au néolithique, lorsque apparaissent les premières techniques de teinture.

Dans l'Antiquité, il n'est pas vraiment considéré comme une couleur ; seuls le blanc, le rouge et le noir ont ce statut. À l'exception de l'Égypte pharaonique, où il est censé porter bonheur dans l'au-delà, d'où ces magnifiques objets bleu-vert, fabriqués selon une recette à base de cuivre qui s'est perdue par la suite, le bleu est même l'objet d'un véritable désintérêt.

Il est pourtant omniprésent dans la nature, et particulièrement en Méditerranée. Mais la couleur bleue est difficile à fabriquer et à maîtriser, et c'est sans doute la raison pour laquelle elle n'a pas joué de rôle dans la vie sociale, religieuse ou symbolique de l'époque.

À Rome, c'est la couleur des barbares, de l'étranger (les peuples du Nord, comme les Germains, aiment le bleu). De nombreux témoignages l'affirment : avoir les yeux bleus pour une femme, c'est un signe de mauvaise vie. Pour les hommes, une marque de ridicule. On retrouve cet état d'esprit dans le vocabulaire : en latin classique, le lexique des bleus est instable, imprécis.

Lorsque les langues romanes ont forgé leur vocabulaire des couleurs, elles ont dû aller chercher ailleurs, dans les mots germaniques (*blau*) et arabe (*azraq*).

Chez les Grecs aussi, on relève des confusions de vocabulaire entre le bleu, le gris et le vert. L'absence du bleu dans les textes anciens a d'ailleurs tellement intrigué que certains philologues du XIX^e siècle ont cru sérieusement que les yeux des Grecs ne pouvaient le voir !

Les textes bibliques anciens en hébreu, en araméen et en grec utilisent peu de mots pour les couleurs : ce seront les traductions en latin puis en langues modernes qui les ajouteront. Là où l'hébreu dit « riche », le latin traduira « rouge ». Pour « sale », il dira « gris » ou noir ; « éclatant » deviendra « pourpre »...

Mais à l'exception du saphir, pierre préférée des peuples de la Bible, il y a peu de place pour le bleu. Cette situation perdure au haut Moyen Âge : les couleurs liturgiques, par exemple, qui se forgent à l'époque carolingienne, l'ignorent (elles se constituent autour du blanc, du rouge, du noir et du vert). Ce qui laisse des traces encore aujourd'hui : le bleu est toujours absent du culte catholique... Et puis soudain, tout change. Les XII^e et XIII^e siècles vont réhabiliter et promouvoir le bleu.

Un changement profond des idées religieuses

A-t-on mieux appris à le fabriquer ? Non. Il n'y a pas, à ce moment-là de progrès particulier dans la fabrication des colorants ou des pigments. Ce qui s'est produit, c'est un changement profond des idées religieuses. Le Dieu des chrétiens devient en effet un Dieu de lumière. Et la lumière devient... bleue !

Pour la première fois en Occident, on peint les ciels en bleu – auparavant, ils étaient noirs, rouges, blancs ou dorés. Plus encore, on est alors en pleine expansion du culte marial. Or la Vierge habite le ciel... Dans les images, à partir du XX^e siècles, on la revêt donc d'un manteau ou d'une robe bleus. La Vierge devient le principal agent de promotion du bleu.

Étrange renversement ! La couleur si longtemps barbare devient divine

Il y a une seconde raison à ce renversement : à cette époque, on est pris d'une vraie soif de classification, on veut hiérarchiser les individus, leur donner des signes d'identité, des codes de reconnaissance. Apparaissent les noms de famille, les armoiries, les insignes de fonction... Or, avec les trois couleurs traditionnelles de base (blanc, rouge, noir), les combinaisons sont limitées.

Il en faut davantage pour refléter la diversité de la société. Le bleu, mais aussi le vert et le jaune, vont en profiter. On passe d'un système à trois couleurs de base à un système à six couleurs. C'est ainsi que le bleu devient en quelque sorte le contraire du rouge. Si on avait dit ça à Aristote, cela l'aurait fait sourire !

Vers 1130, quand l'abbé Suger fait reconstruire l'église abbatiale de Saint-Denis, il veut mettre partout des couleurs pour dissiper les ténèbres, et notamment du bleu. On utilisera pour les vitraux un produit fort cher, le cafre (que l'on appellera bien plus tard le bleu de cobalt). De Saint-Denis, ce bleu va se diffuser au Mans, puis à Vendôme et à Chartres, où il deviendra le célèbre bleu de Chartres.

Le bleu est devenu un enjeu religieux

Les hommes d'Église sont de grands coloristes, avant les peintres et les teinturiers. Certains d'entre eux sont aussi des hommes de science, qui dissertent sur la couleur, font des expériences d'optique, s'interrogent sur le phénomène de l'arc-en-ciel...

Ils sont profondément divisés sur ces questions : il y a des prélats « chromophiles », comme Suger, qui pense que la couleur est lumière, donc relavant du divin, et qui veut en mettre partout.

Et des prélats « chromophobes », comme saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui estime, lui, que la couleur est matière, donc vile et abominable, et qu'il faut en préserver l'Église, car elle pollue le lien que les moines et les fidèles entretiennent avec Dieu.

La physique moderne nous dit que la lumière est à la fois une onde et une particule. On n'en était pas si loin au XIII^e siècle...

Lumière ou matière... On le présentait, en effet. La première assertion l'a largement emporté et, du coup, le bleu, divinisé, s'est répandu non seulement dans les vitraux et les œuvres d'art, mais aussi dans toute la société : puisque la Vierge s'habille de bleu, le roi de France le fait aussi. Philippe Auguste, puis son petit-fils Saint Louis seront les premiers à l'adopter (Charlemagne ne l'aurait pas fait pour un empire !). Les seigneurs, bien sûr, s'empressent de les imiter... En trois générations, le bleu devient à la mode aristocratique.

La technique suit : stimulés, sollicités, les teinturiers rivalisent en matière de nouveaux procédés et parviennent à fabriquer des bleus magnifiques.

Le bleu divin stimule l'économie

Les conséquences économiques sont énormes : la demande de guède (ou pastel), cette plante mi-herbe, mi-arbuste que l'on utilisait dans les villages comme colorant artisanal, explose. Sa culture devient soudain industrielle et fait la fortune de régions comme la Thuringe, la Toscane, la Picardie ou encore la région de Toulouse.

On la cultive intensément pour produire ces boules appelées « coques », d'où le nom du Pays de cocagne. C'est un véritable or bleu !

On a calculé que 80% de la cathédrale d'Amiens, bâtie au XIII^e siècle, avait été payé par les marchands de guède ! A Strasbourg, les marchands de garance, la plante qui donne le colorant rouge, étaient furieux. Ils ont même soudoyé un maître verrier chargé de représenter le diable sur les vitraux pour qu'il le colorie en bleu, afin de dévaloriser leur rival.



La guerre entre le bleu et le rouge

Elle durera jusqu'au XVIII^e siècle. À la fin du Moyen Âge, la vague moraliste qui va provoquer la Réforme, se porte aussi sur les couleurs, en désignant des couleurs dignes et d'autres qui ne le sont pas. La palette protestante s'articule autour du blanc, du noir, du gris, du brun... et du bleu.

Rubens
Son épouse



Rembrandt
Le fils prodigue
à la taverne

Comparez Rembrandt, peintre calviniste qui a une palette très retenue, faite de camaïeux, et Rubens, peintre catholique à la palette très colorée... Regardez les toiles de Philippe de Champaigne, qui sont colorées tant qu'il est catholique et se font plus austères, plus bleutées, quand il se rapproche des jansénistes...

Ce discours moral, partiellement repris par la Contre-Réforme, promeut également le noir, le gris et le bleu dans le vêtement masculin. Il s'applique encore de nos jours. Sur ce plan, nous vivons toujours sous le régime de la Réforme.

Le triomphe du bleu

Au XVIII^e siècle, le bleu devient la couleur préférée des Européens. La technique en rajoute une couche : dans les années 1720, un pharmacien de Berlin invente par accident le bleu de Prusse, qui va permettre aux peintres et aux teinturiers de diversifier la gamme des nuances foncées.

De plus, on importe massivement l'indigo des Antilles et d'Amérique centrale, dont le pouvoir colorant est plus fort que l'ancien pastel et le prix de revient plus faible, car il est fabriqué par des esclaves. Toutes les lois protectionnistes s'écroulent. L'indigo d'Amérique provoque la crise dans les anciennes régions de cocagne. Toulouse et Amiens sont ruinés. Nantes et Bordeaux s'enrichissent.

Le bleu devient à la mode

Dans tous les domaines. Le romantisme accentue la tendance : comme leur héros, le Werther de Goethe, les jeunes Européens s'habillent en bleu, et la poésie romantique allemande célèbre le culte de cette couleur si mélancolique – on en a peut-être gardé l'écho dans le vocabulaire avec le blues...

En 1850, un vêtement lui donne encore un coup de pouce : c'est le jean, inventé à San Francisco par un tailleur juif, Levi Strauss, le pantalon idéal, avec sa grosse toile teinte à l'indigo, le premier bleu de travail.

Aurait-il pu être rouge ? Impensable ! Les valeurs protestantes édictent qu'un vêtement doit être sobre, digne et discret. En outre, teindre à l'indigo est facile, on peut même le faire à froid, car la couleur pénètre bien les fibres du tissu, d'où l'aspect délavé des jeans.

Il faut attendre les années 1930 pour que, aux États-Unis, le jean devienne un vêtement de loisir, puis un signe de rébellion, dans les années 1960, mais pour un court moment seulement, car un vêtement bleu ne peut pas être vraiment rebelle. Aujourd'hui, regardez les groupes d'adolescents dans la rue, en France : ils forment une masse uniforme et... bleue.

Simultanément, le bleu a acquis une signification politique

Qui a évolué, elle aussi. En France, il fut la couleur des républicains, s'opposant au blanc des monarchistes et au noir du parti clérical. Mais petit à petit, il a glissé vers le centre, se laissant déborder sur sa gauche par le rouge socialiste puis communiste. Il a été chassé vers la droite en quelque sorte. Après la Première Guerre mondiale, il est devenu conservateur (c'est la Chambre bleu horizon). Il l'est encore aujourd'hui.

Va-t-il rester sur le trône des couleurs ?

En matière de couleurs, les choses changent lentement. Je suis persuadé que, dans trente ans, le bleu sera toujours le premier, la couleur préférée. Tout simplement parce que c'est une couleur consensuelle, pour les personnes physiques comme pour les personnes morales : les organismes internationaux, l'ONU, l'Unesco, le Conseil de l'Europe, l'Union européenne, tous ont choisi un emblème bleu.

On le sélectionne par soustraction, après avoir éliminé les autres. C'est une couleur qui ne fait pas de vague, ne choque pas et emporte l'adhésion de tous. Par là même, elle a perdu sa force symbolique. Même la musique du mot est calme, atténuée ; bleu, *blue*, en anglais, *blu*, en italien... C'est liquide et doux. On peut en faire un usage immodéré.

Aujourd'hui, quand les gens affirment aimer le bleu, cela signifie peut-être qu'ils veulent être rangés parmi les gens sages, conservateurs, ceux qui ne veulent rien révéler d'eux-mêmes. D'une certaine manière, nous sommes revenus à une situation proche de l'Antiquité : à force d'être omniprésent et consensuel, le bleu est de nouveau une couleur discrète, la plus raisonnable de toutes !

Michel PASTOUREAU
(Dominique SIMONNET)
Le petit livre des couleurs
Éditions du Panama 2005

LES CO-AUTEURS

Michel PASTTOUREAU

Historien, anthropologue, spécialiste des couleurs, des images et des symboles.

(Dominique SIMONNET)

Auteur de romans et d'essais, notamment *La plus belle Histoire du monde*, *Némo dans les étoiles* et *L'Amour expliqué à nos enfants* (avec Nicole Bacharan). Éditions du Seuil

Ouvrages de Michel PASTTOUREAU *Anthologie*

- La Vie quotidienne en France et en Angleterre au temps des chevaliers de la Table ronde
Hachette, La vie quotidienne 1976
- Couleurs, images, symboles, *Léopard d'or 1989*
- Dictionnaire des couleurs de notre temps, Symbolique et société, *C. Bonneton 1996, 2007*
- Bleu, Histoire d'une couleur, *Seuil 2000* et « *Points Histoire* » 2006
- Noir, Histoire d'une couleur, *Seuil 2008* et *Points Histoire 2014*
- Vert, Histoire d'une couleur, *Seuil 2013* et « *Points Histoire* » 2017
- Rouge, Histoire d'une couleur, *Seuil 2016* et « *Points Histoire* » 2019
- Jaune, Histoire d'une couleur, *Seuil 2019*
- Blanc, Histoire d'une couleur, *Seuil 2022*



Louange
des heures
Le soleil



Louange
des heures
La lune

Chagall
Église St. Stephan Mayence,

Christian Bobin

Le tympan du cœur



La Petite châtelaine Camille Claudel

Le sourire des statues grecques me laisse indifférent : c'est une chose parfaite et morte. Mais chez Camille Claudel, c'est différent.

Si on prend le visage de *La petite châtelaine*, il n'est ni chagriné ni souriant : il va vers de la douleur pure. Camille Claudel a saisi le visage d'une enfant allant vers son visage éternel. Quand je regarde ce visage, je sais que je ne suis pas seul. Il y a cette petite fille qui curieusement existe, et bien plus qu'une grande partie des gens que je peux croiser dans la rue. Je n'ai pas la folie de dire que c'est une présence, mais il y a là-dedans plus que de la matière.

Ce que je vois sur ce visage de fillette, c'est tout simplement la pointe de l'âme de Camille Claudel. Avec du charnel peut donc se dire quelque chose qui ne l'est pas, qui a à voir avec l'aérien. On voit quelqu'un être là, presque à son point d'apparition. Devant ça, je n'ai plus qu'une identité de brin d'herbe.

Tout à coup, on est réduit au fait brut d'être vivant et c'est insupportable et adorable en même temps. Cela peut aller vers le feu des larmes ou d'un sourire. Car il faudrait parler aussi des larmes. Il y a aussi des larmes qui sont ineffaçables et qui témoignent de l'insistance de la même vérité.



Camille
CLAUDEL
Sculptrice
(vers 1892-1896)

Ce sont deux preuves d'une existence qui excède la nôtre. Les larmes et les sourires écrivent sur les visages.

La bonté

L'amour, c'est quand toute la limaille de notre pensée est précipitée vers le cœur de l'autre comme vers un aimant. Quand j'aime je suis dans ma propre vie comme dans une histoire à l'intérieur de laquelle j'aurais tout à coup disparu : c'est l'autre qui requiert toute mon attention.

Je me trouve devant la bonté comme devant les hiéroglyphes avant la venue de Champollion. Je suis affamé de bonté. Or, la bonté est ainsi faite que plus on en a moins on en a. C'est elle que j'espère déchiffrer sur les visages.

Un visage vraiment humain, c'est à la fois le plus beau papier et la plus belle écriture du monde : je ne fais en écrivant que recopier ce qui y est écrit. Mais certains visages sont parfois terribles à découvrir : une vie de débauche se lit toujours sur les traits de la personne, comme une sorte de cire, de patine affreuse, tandis qu'une vie

irriguée par une force spirituelle donne au visage une sorte de transparence et de lumière sèche. On porte son visage comme un livre : l'image (le corps) est sur la page de gauche, et le texte (l'âme) est sur la page de droite. Ils font partie tous les deux du même livre avec le même titre.

Si on a été enfant sur cette terre, si on a eu au cœur une espérance que rien ne pouvait déraciner, comme une petite fille qui est si heureuse qu'elle a son cœur dans ses yeux, comme de l'eau qui saute d'un seau, ne serait-ce qu'en contemplant l'éclat d'un œil de chat ou d'une bille, alors on a aperçu même de très loin cet invisible dont certains écrivains parviennent à s'approcher.

Tout, sur cette terre, est décidé par les gens, mais la bonté n'est là que quand la personne accepte de s'effacer. Voilà pourquoi je ne m'intéresse pas aux chefs-

C'est sur eux que se lisent la douleur et la bonté pures.

Ça entre dans le cœur comme un sceau sur de la cire. Très peu de choses méritent d'être crues, mais voir soudain la douleur et la bonté de quelqu'un, c'est comme trouver le nord quand on ne savait plus où on était : tout à coup tout s'oriente, même s'il y a des douleurs contre lesquelles on ne peut rien.

Les larmes comme les sourires allument le visage et l'éclairent, comme si on nous avait donné un visage inachevé, et qu'il ne trouvait sa perfection dans cette vie que dans la violence pure d'une rencontre ou d'une perte. Dans la grande douceur brûlante des larmes ou du sourire. Tout cela hors langage et hors société.

La vérité naît dans le ravinement des larmes ou dans le petit berceau des lèvres, car le sourire donne aux lèvres le dessin d'un tout petit berceau un peu tremblant.

d'œuvre de la peinture ou de la littérature. Moi, j'aime bien prendre ce que les autres laissent. Comme cette phrase de William Blake : « Il n'y a rien de plus grand que de laisser quelqu'un passer devant soi. » Il s'agit de ramener dans ce monde l'air qui lui manque en s'oubliant pour l'autre. [...]

La bonté, c'est comme trouver un diamant dans de la verroterie : c'est incompréhensible. C'est impossible de savoir d'où elle vient, elle tombe du ciel, et c'est cela qui est mystérieux.

La bonté est irrémédiable autant qu'un crime : elle modifie tout, même la nature du temps. C'est la rencontre de quelqu'un qui est parfaitement vivant. Parfois, j'ai vu quelqu'un se tenir au milieu de la vie comme dans la bonté. Parfois, quelqu'un se trouve là juste au moment où les Gloires tombent du ciel : elles tombent sur lui et c'est un miracle.

in *La lumière du monde*
Paroles réveillées et recueillies par Lydie Dattas
Gallimard 2001, Folio 2023



Jehan Alain et la Franche-Comté

Souvenirs de mes années Maîtrise

*à "l'école" de Jean Sarrazin,
ancien élève de Jehan Alain*

Comme tous mes camarades pendant mes années de formation au Petit séminaire de la Maîtrise, j'entrai progressivement dans l'écoute de la musique, la pratique quotidienne du chant, l'étude du piano, avec le père Sarrasin, et de l'orgue avec Madame Oudet, organiste à la cathédrale. Ces deux professeurs ont occupé une place centrale dans ma vie.

Tout naturellement, l'abbé Sarrazin fut amené à me parler de sa formation musicale auprès de Jehan Alain à Paris en 1937/38.

Il avait choisi ce jeune musicien de Saint-Germain-en-Laye, grâce à l'abbé Henri Tissot organiste à Saint-Ferjeux, qui entretenait des liens amicaux depuis sa jeunesse avec le père de Jehan, Albert Alain.

Jehan Alain et les orgues bisontines

Dès 1931, Jehan Alain est venu à Besançon sur l'invitation du chanoine Tissot. C'est à partir de ce moment qu'il a donné ses premiers concerts sur l'orgue de St Ferjeux...

En juillet 1931, il donne son premier grand récital public avec improvisations ; un deuxième en juillet 1932, enfin un troisième à l'église St-Pierre en 1935.

Jehan Alain n'avait pas que des compétences de concertiste, il avait aussi une connaissance des problèmes liés à la facture d'orgue.

En effet, il fut très influencé par un père qui avait construit un orgue chez lui, conçu dès 1910 dans un style néo-classique, en avance sur son temps: orgue à la fois classique et romantique – orgue amélioré par Albert Alain pendant toute sa vie. On peut encore voir et jouer cet orgue en Suisse à Romainmôtier.

De ce fait, Jehan Alain a été consulté à deux reprises pour l'agrandissement de l'orgue de St-Ferjeux : ajout d'un troisième clavier en 1932 ; et en 1938 il est sollicité pour la composition d'un orgue à construire dans la chapelle du Grand Séminaire, rue Mégevand.



L'importance de l'orgue dans la formation religieuse

Dans une de ses lettres adressée à l'abbé Henri Tissot et datée du 18 mars 1938, Jehan Alain évoque son admiration et son amitié pour André Marchal, titulaire de l'orgue St-Eustache à Paris. Ce dernier l'a conforté dans sa découverte d'orgues anciens, à l'abbaye de Valloires dans l'Aube et au Petit Andelys en Normandie – deux orgues arrivés dans leur « jus », intacts depuis le XVIIIème et XVIIIème siècles, avec des jeux aux timbres bien français comme le cromorne, le cornet et le larigot.

Jehan Alain rêvait d'un orgue néo-classique permettant à l'organiste d'avoir à la fois des jeux anciens (larigot, cromorne, cornet) et un ensemble de jeux romantiques (gambe, salicional, flûte harmonique etc...)

Voici ce qu'il écrit à la fin de cette lettre de 1938 : il évoque une conversation avec son élève l'abbé Jean Sarrazin :

« Nous parlions pendant la dernière leçon avec Monsieur l'abbé Sarrazin de l'importance qu'il y a pour des séminaristes et des jeunes abbés à entendre un orgue vraiment au point. N'est-ce pas une formation reçue pendant la jeunesse qu'on conserve pendant toute l'existence? »

De ce point de vue, l'abbé Sarrazin professeur de musique au Petit Séminaire et animant la liturgie à la cathédrale de Besançon, a rempli pleinement sa mission.

A chaque rencontre avec les Anciens de la Maîtrise, nous évoquons souvent cette influence de la musique dans notre formation d'adulte.

Qu'en est-il aujourd'hui de la formation musicale de jeunes prêtres : vaste programme?

Les Litanies de Jehan Alain : un « choc » révélateur

Mon premier contact avec la musique de Jehan Alain, je le dois à l'écoute de sa pièce d'orgue emblématique, composée

après la mort tragique de sa sœur Odile, victime d'une chute mortelle dans le Massif du Mont Blanc, en 1937 : « *Les Litanies* » jouées par André Marchal.

Cette suite de grands cris répétitifs très prenants fut un grand choc pour moi et le point de départ pour connaître toute son œuvre: pièces d'orgue, piano, chants...

A Besançon, entre 1931 et 1935, Jehan Alain rencontre un peintre musicien, Louis Baille, qui jouait à la guitare des tablatures de luth de François Campion (1680- 1748).

Jehan Alain transcrit cette partition pour orgue, que sa sœur Marie-Claire Alain a publiée dans le numéro 13 de la collection « *Orgue et Liturgie* » en 1952.

Cette activité de transcripteur s'inscrit dans une longue tradition : Bach transcrit des concertos italiens, et à notre époque Guillou transcrit les « *Tableaux d'Exposition* » de Moussorgski.



C'était un être éminemment sociable et son attitude changeait souvent en fonction de son interlocuteur.

Il pratiquait aussi l'antiphrase (usuelle dans la famille Alain) et aimait à traiter de noms affreux les membres de sa famille ainsi que ses meilleurs amis; simples marques d'affection qui ne furent pas toujours comprises.

Cette versatilité explique les variantes que l'on peut relever dans les monographies le concernant, où les différents aspects de son caractère mouvant n'apparaissent pas. Heureusement pour nous, Jehan fut un épistolier extrêmement fécond.

Une riche personnalité

Nous retrouvons dans sa correspondance le témoignage de sa riche personnalité : il y parle, bien-sûr, musique, mais aussi vie quotidienne, familiale (il adorait ses petits-enfants), sport (montagne, vélo, moto) ; il évoque même les difficultés de la vie d'un jeune artiste.

Au milieu de ces détails prosaïques jaillit tout à coup un rayon de soleil : l'inspiration littéraire se révèle, comme l'inspiration musicale de l'improvisateur.

Correspondance de Jehan Alain

Dans cette « formation musicale » au Petit Séminaire, j'aimerais évoquer aussi des concerts de piano et violoncelle, le dimanche à 17h00, donnés par Jean Sarrazin au piano et Denise Billard au violoncelle, deux à trois fois par an.

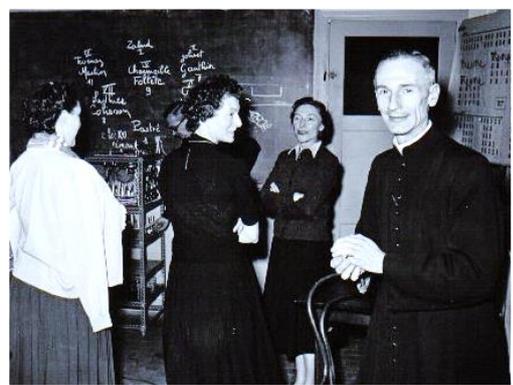
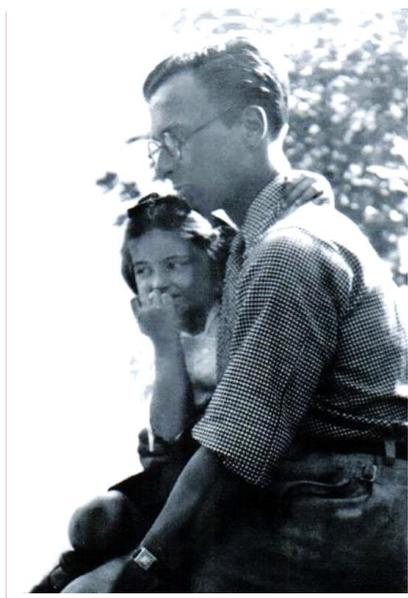
Denise Billard avait fait sa formation musicale au conservatoire de Paris et connu ainsi J. Alain dans les années 30. De cette amitié, il nous reste un riche corpus de lettres envoyées par J. Alain à Denise. Le contenu de ces lettres nous fait entrer dans la vie quotidienne de J. Alain, nous permettant ainsi de le voir évoluer dans sa formation musicale.



Un être sociable et changeant

Voici ce qu'a écrit Marie-Claire Alain dans la présentation du livre d'Aurélie Decourt sur son père, Jehan Alain :

« Jehan Alain était une personnalité multiple.. Parfois débordant de gaieté et d'humour, parfois sujet à des crises d'angoisse et de révolte.



Sainte-Cécile 1958 – Avant le concert
De G. à D. Colette Aymonier-Oudet,
Denise Billard, Denise Walzer et Jean Sarrazin

Trois sources m'ont permis d'écrire ces quelques lignes:

1/Jehan ALAIN (1911-1940) biographie, correspondance, dessins, essais, aux éditions Comp'Act 2005,

2/ Le livre de Aurélie DECOURT : L'abbé Jean SARRAZIN, élève à Paris de Jehan Alain dans les années 1937, 1938.

3/ Mes propres souvenirs liés aux conversations avec l'abbé Sarrazin, mon directeur spirituel au séminaire de la Maîtrise de Besançon de 1951 à 1959.

Paul MARTIN

Sourcier de lumière



S'approcher
en sourcier de lumière
des éclats du solaire, des secrets du divin,
peut-être de Dieu...

dans la retenue et l'ascèse
dans le lent travail du silence,
ainsi la dentelière qui maille ou les ouvriers de Fernand Léger
pour nous éblouir de jour et de nuit qui des clous et marteaux font un
 vitrail
ainsi le religieux qui jeûne
comme on creuse l'espoir d'un puits,
ou pis, la mendiante qui quête
cachant sa honte en un merci

TOUS

nous avons de pauvres choses pour croire en notre crédit,
celui que nous cherchons quelque part en monnaie d'infini,
la canne de l'aveugle, baguette du sourcier,
le temps perdu pour mettre à nu nos vanités,
les croûtes de pain sec trempées dans le potage,
ou mes genoux en leurs tensions pour me lever,
le tutoiement à qui vous porte,
l'envie de s'oublier,
ou de s'abandonner sans le mode d'emploi
 et puis
le boitement des premiers pas
 comme en un rodage...
de nouveau un chemin de découverte,
quand cela sent les petites clochettes
 pascales

et se mêlent pour un rituel ou un poème
des mots de rêve et d'ambition
 à cela qui brille d'usure,
précieux parchemins, mémoires enluminés,
qui sont présences de parfum en l'irisation du printemps.



Céramiques
Isabelle G.

Printemps, premier temps

Le printemps,
le premier temps
après le dernier, celui de l'usure

le printemps
quand on achetait des godasses neuves...
qui sentaient le cuir et le taurillon,
oui, le printemps,
celui qui a l'odeur des intérieurs

parce que vient d'y entrer le vent,
le jeune vent qui n'a pas d'odeur,
fouettant la chaleur du passé.

Les mouches en leur jeunesse folle
n'y comprennent rien et puis s'enivrent
d'air frais, d'eau claire et d'une lumière
éveillant quelques boues ou reliques
ayant vigueur de lentes couleurs.
Comment ne pas lessiver la mort
et passer aux cendres l'âpre drap
de cet hiver trop lourd et trop mûr ?
Voici le printemps et ses fleurs fragiles.
Nous en faisons de beaux bouquets de fête
et toutes fanées demain nos chansons
se souviendront bien de bleues libellules
qui dansaient sur des mares de mémoires.

Printemps, tu es l'instant dans nos grimoires,
le feu follet qui du soir affabule,
la surprise qui charme nos armoires,
et le miracle accompli sur fatigue.
Le grillon peut bien être dépensier
dans la nuit raccourcie et l'herbe fraîche :
les promesses se cherchent hors la crèche
et dans l'ombre éphémère des fruitiers.





*On ne peut pas embaumer
indéfiniment le passé,
installer sa vie dans la nostalgie !*

*On se perd à chercher en arrière
une consolation qui se lève devant.*

*Mais pourrait-on se retourner
sans la voix
de l'éblouissant messager,
sans la parole
d'au-dessus toute parole
en qui la mort est réorientée
vers une autre ouverture,
une neuve contrée ?*



*Francine CARRILLO
Vers l'Inépuisable
Labor et Fides 2002*

*La grâce serait
de se laisser surprendre
d'entendre que la vie
s'y prend autrement*



*C'est là que veille
la très matinale parole
qui découd le chagrin
et tourne vers demain*